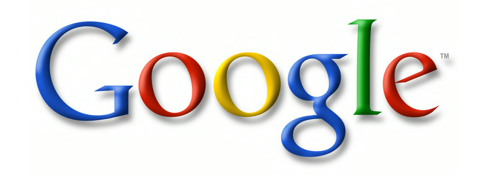


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

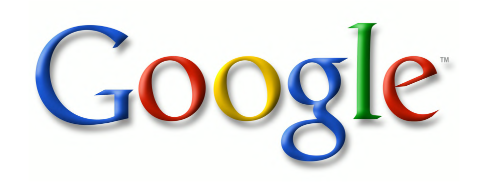
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



E96365

e Bde





K

ES

VOLUME

PARIS

FAUBOURG MONTMARTRE, 10

1865

5JK

LE BARON
DE TRENCK

PAR

O. FÉRÉ & D. SAINT-YVES

QUATRIÈME VOLUME

PARIS

[illegible], FAUBOURG MONTMARTRE, 10

1865

D258.8
T7F4
V.4

V

La nouvelle prison

La crise avait été si terrible, la perte de son sang si considérable, que Trenck, à peine déposé à l'infirmerie de la citadelle, tomba dans une prostration qui sembla à ses gardiens le prélude d'une mort inévitable. Son état était si déplorable que ces gens l'en félicitèrent comme d'un bonheur.

Le chirurgien, que l'on n'avait eu garde de prévenir dans la longue maladie endurée par lui au fond de son cachot, fut mandé cette fois, grâce à l'influence exercée sur Borkc, sur Jackinsky par l'autorité du duc de Brunswick.

Ce praticien était un homme assez original, causeur indépendant, à l'occasion frondeur, peu soucieux de se faire bien venir de ses chefs, mais peu soucieux aussi de l'affection de ses malades. Il n'en soigna pas moins Frédéric consciencieusement, ainsi qu'il accomplissait tous les devoirs de sa charge, mais sans se montrer d'humeur à le servir dans aucun projet capable de déranger la quiétude de son égoïsme.

Du moins ce n'était ni un malveillant, ni un ennemi, et pour le pauvre malade, c'était beaucoup. De même encore l'infirmier affecté à sa cellule ne lui épargna pas son secours.

Ces bons traitemens, joints à la satisfaction d'échapper pour un temps au joug épouvantable de Jackinsky, mieux encore, la certitude de n'être pas délaissé par ses amis, de sentir autour de sa prison son cher Léo, son brave Hermann, accouru du fond de l'Italie pour travailler à sa délivrance, la conviction que sa bien-aimée Amélie, rétablie sans doute de sa maladie cruelle, n'était pas étrangère à ces marques d'affection, toutes ces circonstances réunies achevèrent, contre toute prévision, de l'arracher à la mort et amenèrent sa convalescence.

Cependant le comte de Borck et Jackinsky ne se soumettaient qu'à regret aux ordres du duc, maître absolu dans Magdebourg, et tout en dévorant leur désappointement, ils se vengeaient, Jackinsky surtout, en redoublant de surveillance autour de leur victime.

Personne n'arrivait jusqu'à lui que son infirmier et le chirurgien militaire, et celui-ci ne lui transmettait que par saccades quelques nouvelles du dehors.

Ce fut néanmoins par lui qu'il apprit d'une manière assez confuse que les cartes se brouillaient encore une fois en Europe, et que le roi Frédéric II se voyait menacé d'une coalition qui tendait à amener sa perte.

L'Autriche, qui ne renonçait pas à recouvrer la possession de la Silésie, avait réussi à se faire

de nombreux alliés. Les cercles d'Allemagne, la Russie, la Saxe, la Suède venaient de former avec elle une ligue, dont le secret commençait à transpirer. Le roi de Prusse se trouvait seul contre tant d'ennemis, car il ne comptait d'allié que l'Angleterre, et l'Angleterre, dont la France menaçait les vastes colonies, aurait fort à faire pour se défendre elle-même, et ne pouvait guère l'aider que par des subsides.

Mais on n'intimidait pas facilement le grand Frédéric ; il entendait tenir tête à l'orage, et s'il succombait, ce ne serait du moins qu'à bout de lutte.

Tel était l'état menaçant de la politique, lorsqu'on annonça au prisonnier de la citadelle que le roi était attendu à Magdebourg, pour une grande revue de la garnison.

Au moment d'être attaqué, Frédéric II, en habile capitaine, tenait à se rendre compte par lui-même des ressources militaires de sa monarchie. Il parcourait rapidement ses diverses places fortes et ses principaux dépôts de troupes.

En apprenant que ce monarque, qu'il avait tant aimé, et dont il avait reçu jadis tant de preuves de bienveillance, allait passer si près de lui, Trenck sentit lui revenir au cœur une vague espérance. L'amertume amassée contre son ancien bienfaiteur, dans les longues insomnies de la captivité, se fondit soudain comme un nuage sous un rayon de soleil.

— J'écrirai au roi !... s'écria-t-il, possédé de cet espoir, ne doutant pas que le souverain ne fût touché de sa supplique, et que le sachant sous sa main, dans la citadelle, il ne consentît à l'entendre.

Une audience du roi, et sa cause était gagnée !

Le docteur Krugel, n'y voyant aucun inconvénient pour lui-même, du moment qu'il s'agissait d'une démarche respectueuse s'adressant au roi, consentit à fournir les élémens nécessaires à cette supplique, et même à servir de messager, ce qu'expliquait assez son indifférence pour les idées de ses chefs militaires dans tout ce qui ne touchait pas à ses fonctions.

Mais, en prenant la plume, Trenck se laissa involontairement dominer par le souvenir des injustices exercées contre lui. Au lieu d'une humble prière, il traça des lignes où l'expression de son ancienne tendresse pour son maître se mêlait à celle d'une fierté native, qui refuse de se courber devant un arrêt arbitraire et inique.

« Sire, disait-il, un prisonnier que vous honorâtes de vos bontés, et qui ne se sent coupable d'aucun crime envers Votre Majesté, vous supplie d'abaisser vers lui un regard de compassion et de justice. Il pourrait invoquer aujourd'hui son titre d'officier au service d'une puissance étrangère ; mais il se souvient qu'il

naquit votre sujet, et c'est pour vous consacrer jusqu'à la dernière goutte de son sang qu'il demande qu'on lui remette l'épée dont il ne s'est jamais rendu indigne.

» Sire, écoutez-moi ; consentez à m'entendre, et, j'en ai la confiance, Votre Majesté me rendra sinon son amitié, que j'ai eu le malheur de perdre, du moins son estime, dont je ne me suis jamais rendu indigne.

« Signé Frédéric, baron de Trenck. »

Le roi arriva en effet à Magdebourg, où il ne devait, pour ainsi dire, faire que passer. Il procéda, sur une place de la ville, à une revue des troupes de la garnison, commandées par le duc de Brunswick, puis il se rendit à la citadelle pour inspecter de même celles qui occupaient cette place.

Le duc ne l'avait pas accompagné, retenu par d'autres ordres, de sorte qu'il n'était entouré que des officiers du lieu, parmi lesquels figurait le chirurgien en chef Krugel, qui n'éprouva aucune difficulté à lui remettre, sans être vu du comte de Borck, la supplique de Trenck.

Malgré sa force d'âme et son empire sur lui-même, le monarque était visiblement préoccupé. On sentait que son cerveau était en travail, absorbé par les calculs les plus profonds et les plus divers.

Il reçut, en quelque sorte sans la voir, la lettre de son ancien protégé, y jeta un coup d'œil

distrait; mais, en apercevant la signature, son sourcil se fronça.

— Trenck!... Trenck?... murmura-t-il. Ah! c'est juste... J'avais oublié... il est ici... Que me veut-il?...

Alors il lut la lettre avec plus d'attention, et arrivé au bout, il la froissa en haussant les épaules.

— Quelle tête!... indomptable orgueil!...

Il balbutia encore deux ou trois mots, fit quelques pas à droite, à gauche, en réfléchissant. Son front de préoccupé était devenu sombre; sa bouche sardonique.

Que se passait-il en lui? à quoi songeait-il? à sa sœur Amélie, sans doute. Rendre la liberté à Trenck, c'était se préparer de nouveaux tracas intimes au moment même où les affaires de l'État réclamaient toutes ses facultés, où l'Europe entière se levait contre lui, où il allait forcément s'éloigner de sa capitale et même de son royaume.

Laisser cet audacieux et incorrigible jeune homme en liberté derrière lui, c'était impossible. Avec sa présomption naturelle, il causerait forcément du scandale à Berlin, et, alors, le moyen de l'empêcher? Lui rendre son épée, comme il le sollicitait, l'emmener avec l'armée? Impossible aussi. Les traitemens subis par lui en Prusse pouvaient avoir ébranlé sa fidélité. L'exemple de son cousin, ses voyages, ses ser-

vices à l'étranger, tout, jusqu'au souvenir de sa captivité, devait infailliblement produire des germes de désaffection qui se développeraient aux premiers revers.

D'ailleurs, enfin, telle est la logique de la répression arbitraire, qu'une fois engagé dans cette voie, le plus grand souverain du monde trouvera plus de sécurité et de bénéfice à y persévérer qu'à revenir sur ses pas.

Reconnaissons-le pourtant, tout en se livrant à ces réflexions, le roi était visiblement combattu par un double courant d'idées, entre la logique, dont nous venons d'indiquer les argumens, et l'équité, dont il avait le sentiment. Son regard attristé s'attachait sur le sol avec hésitation, peut-être avec un reste d'intérêt et de pitié.

Mais la raison d'Etat, cette implacable conseillère des rois, reprit le dessus :

— Non, non! prononça-t-il. Plus tard, peut-être...

Puis se tournant brusquement vers le comte de Borck, qui s'était rapproché de lui,

— Est-ce que je n'ai pas donné des instructions pour qu'on préparât à M. de Trenck une nouvelle prison, dans des conditions de salubrité et de sécurité convenables?

— Oui, Sire.

— Eh bien! où se trouve-t-elle?

— On y met la dernière main en ce moment,

et si Votre Majesté veut s'assurer par elle-même?...

— C'est inutile; je m'en rapporte à vous... Mais qu'on se hâte, que toutes les précautions soient prises pour qu'il ne puisse s'évader. Car, enfin, colonel, vous répondez des prisonniers qu'on vous confie...

— Sire... voulut dire M. de Borck.

Le roi lui coupa la parole.

— Comment donc se fait-il que M. de Trenck ait été deux fois sur le point de vous échapper? C'est inimaginable!

— Sire, la police spéciale des prisonniers appartient au major de place.

— Ah! c'est juste. Et où est-il, votre major de place?

— Sire... dit Jackinsky, en se détachant du groupe qui entourait le colonel.

— Ah! c'est vous, Jackinsky, dit le roi. Eh bien! je vous fais mon compliment. Vous êtes un habile homme... Entre nous, je vous croyais moins aisé à jouer... surtout par M. de Trenck, que vous devez connaître mieux que personne, l'ayant particulièrement étudié dans le temps... Prenez-y garde, monsieur; c'est vous que je rends personnellement responsable de toute nouvelle tentative d'évasion de sa part.

— Que Votre Majesté veuille bien alors assumer sur moi seul tout le poids de la surveillance.

— Arrangez-vous comme vous voudrez. Vous avez carte blanche... Mais je vous préviens que de près comme de loin, j'aurai l'œil sur vous. Je n'ajoute qu'un mot : si vous êtes assez maladroit pour laisser partir votre prisonnier, vous pourriez bien aller prendre sa place... sinon pis.

— Sire, j'en réponds !

— C'est votre affaire, encore une fois... Messieurs, je vous salue.

Aussitôt il remonta à cheval, traversa le pont, et ne rentra dans la ville que pour la quitter presque immédiatement.

Trenck attendait, dans sa cellule de l'infirmerie, on devine avec quelle anxiété, le résultat de sa démarche.

— Eh bien! docteur? s'écria-t-il dès que Krugel reparut.

— Rien de bon, répondit celui-ci de son ton brusque.

Le jeune homme pâlit et faillit retomber en syncope.

— Le roi?... demanda-t-il en tremblant.

— Le roi a lu votre épître, que je lui ai remise assez carrément. Mais je ne sais pas ce que vous aviez écrit ; son sourcil s'est froncé ; il a fait la grimace ; il s'est mis à parler tout seul, et j'ai surpris quelque chose comme « orgueilleux! obstiné! » Voulez-vous savoir mon opinion?... Vous auriez mieux fait de vous tenir

tranquille. Vous avez voulu vous rappeler à Sa Majesté, vous auriez gagné davantage à vous laisser oublier.

— Ainsi, je n'ai réussi qu'à augmenter sa colère?...

— C'est fort à craindre, car il a donné au major de place des ordres qui ne diminueront pas sa sévérité à votre égard.

— Quoi! Jackinsky! s'écria avec autant d'effroi que d'amertume l'infortuné; je retombe sous la main de ce misérable?

— Je conviens que c'est dur, car le major n'est porté pour personne, et pour vous en particulier, d'aucun sentiment bien tendre. Et pour votre gouverne, je vous dirai que le roi l'a rendu responsable corps pour corps de votre personne : il est bon que vous le sachiez, cela pourra peut-être vous servir.

— Mais alors, il va redoubler ses persécutions?

— Franchement, je voudrais vous aider et vous protéger, mais mes attributions expirent au seuil de cette partie de la citadelle, et j'en suis réduit à des sympathies stériles, malgré mon peu d'estime pour ce major et ma bonne volonté pour vous.

— Je vous remercie, docteur; c'est déjà quelque chose de savoir qu'un homme de cœur me veut du bien.

— Certainement, mais c'est peu de chose ;

enfin, mon pauvre patient, je vous garderai ici tant que je pourrai ; ce sera cela de pris sur l'ennemi.

On voit que,dans la mesure de ses moyens et de son caractère,le chirurgien Krugel faisait en effet de son mieux. Il n'en laissa pas moins Trenck profondément découragé par la perspective qui l'attendait au sortir de l'infirmerie, et renonçant à s'expliquer un pareil déni de justice de la part d'un prince qui se piquait de philosophie et d'amour de l'humanité.

Pour comble de malheur, il tardait à Jackinsky de ressaisir sa victime. Peu de jours après, il se transporta à l'infirmerie avec le docteur Krugel, et le contraignit à constater devant témoins que le convalescent n'avait plus besoin de ses soins ni d'un régime exceptionnel.

Il ordonna ensuite à des soldats de s'emparer de lui et de le conduire dans sa nouvelle prison, qui venait d'être achevée.

Cette prison, dont le plan, assure-t-on, fut en partie l'œuvre du roi lui-même, était un modèle dans son genre. Elle formait un bâtiment isolé dans une des cours de la citadelle, et à une certaine distance des remparts. Des factionnaires étaient placés de place en place, autour de ses murs épais.

De l'intérieur, on n'apercevait aucune fenêtre ; aussi, quand on y entrait, les regards se

perdaient dans l'obscurité. Là, comme dans son dernier cachot, Trenck franchit quatre portes, et parvenu au seuil de cette nouvelle tombe, il s'arrêta, frappé de stupeur.

Des hommes l'attendaient avec des torches, et à la lueur rougeâtre et fumeuse qu'elles répandaient, il distingua deux noirs forgerons, armés de marteaux et de rivoirs. Ils se tenaient accroupis devant un réchaud, dans lequel ils retournaient un fer qu'ils faisaient rougir et qu'ils martelaient ensuite sur une enclume; le fer, quand ils le remuèrent, occasionna un long et sinistre bruit ; il formait l'extrémité d'un réseau de chaînes, déposé par terre, et il allait en devenir le dernier anneau ou le point d'attache.

Sur un signe du major, les soldats, qui avaient reçu leurs instructions, amenèrent le prisonnier près d'un siége formé d'une épaisse dalle de pierre, et l'y firent asseoir.

Les forgerons se mirent en devoir de lui fixer et de lui river aux poignets des cercles reliés à des chaînons, et réunis à une chaîne unique et plus forte, solidement retenue dans un anneau tenant à la muraille.

Cette chaîne et les chainons permettaient au prisonnier de faire cinq à six pas à droite, à gauche ou en avant.

Près du banc de pierre était un grabat grossier avec de la paille disposée de manière qu'il pût s'y étendre sans quitter ses fers.

Il ne fit pas un mouvement pour se débattre contre ce supplice. Il le subit sans un murmure, passivement, comme anéanti.

Quand les forgerons eurent terminé leur bruyante et fantastique besogne, ce qui ne laissa pas d'exiger du temps, Jackinsky, dont le regard sombre ne les avait pas quittés de vue un instant, les fit sortir ainsi que les soldats, et se disposa à les suivre. Mais auparavant, trop haineux pour contenir en lui-même l'expression de sa joie sauvage, il jeta ce défi au patient :

— Maintenant, monsieur le baron, libre à vous de donner carrière à votre génie inventif. Tâchez de vous frayer un chemin, de percer les murailles ou de couper les portes, mais je ne vous dissimule pas que vous pourrez y rencontrer quelques difficultés, et je vous laisse à vous-même en pleine tranquillité d'esprit.

— Il est donc vrai, tout m'abandonne !... murmura Trenck accablé ! Oh ! c'est impossible ! le roi n'a pu ordonner cette infamie, il l'ignore !... Savez-vous, monsieur, que je lui ai écrit ?

— C'est moi qu'il a chargé de la réponse, et la voilà, dit le bourreau en montrant les fers qui chargeaient le malheureux jeune homme.

— Oh ! non ! non !... je ne vous crois pas !... Il y a là-dessous quelque machination épouvantable... Le roi n'a pas connaissance de ces tortures ; je connais la main qui les dirige.

— Vous m'avez toujours mal jugé, monsieur de Trenck. J'accomplis mon devoir. Il importe à ma propre sécurité que vous ne renouveliez pas des tentatives insensées. Ne vous en prenez qu'à vous-même, si je me mets en garde contre vos ressources et votre entêtement. Sachez-moi gré d'alléger, au contraire, autant qu'il est en moi, les souffrances dont vous vous êtes plaint jusqu'à ce jour... J'ai pris sur moi de vous faire donner un lit et d'augmenter votre ration.

— En vérité?... dit Trenck avec une ironie amère.

— Rien n'est plus exact, répondit le bourreau. Ainsi, mangez à votre faim, dormez à votre guise, monsieur, et, pour le reste, résignez-vous.

Cela dit, il tourna le dos à Trenck et fit un pas vers la porte.

— Monsieur... monsieur! s'écria le prisonnier, cela ne saurait se passer ainsi!... J'en appelle à la justice du roi, à la commisération du prince de Brunswick. Je demande à être entendu de Son Excellence!

— Le prince n'est plus gouverneur de Magdebourg, répondit le major. Sa Majesté lui a confié le commandement d'un des corps de son armée destinés à faire voler en éclats la couronne de votre impératrice-reine.

— Le prince parti!...

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Vous voyez que mon conseil est aussi désintéressé que sage. N'attendez de secours de personne, et résignez-vous.

Il sortit alors, les portes se refermèrent, et Frédéric resta dans les ténèbres de son cachot, en proie aux plus terribles pensées.

Rien n'était plus vrai, son dernier protecteur lui échappait; le duc avait quitté la ville depuis deux jours, et la guerre était engagée.

Le roi s'était procuré à prix d'or une copie du traité conclu entre le roi de Pologne Auguste, électeur de Saxe, et l'impératrice Marie-Thérèse. Notons en passant ce détail historique, assez curieux, que le traître qui livra cette copie fût ce même Weingarten, secrétaire de l'ambassade d'Autriche à Berlin, qui, peu de temps auparavant, avait aussi, pour s'approprier son argent, dénoncé les projets d'évasion du baron de Trenck.

Ainsi renseigné sur les plans de ses ennemis, le roi Frédéric résolut de les prévenir, et dans ce but il donna ordre à son armée, divisée en trois corps, d'envahir la Saxe, destinée à devenir pour lui une excellente base d'opération.

Quoi qu'il advînt ensuite, ce début devait coûter au roi Auguste une de ses deux couronnes; car il n'était pas en mesure, et déjà le duc de Brunswick franchissait la frontière, en

même temps que le roi se disposait à marcher sur Dresde.

Mais revenons à notre héros, confiné dans son sépulcre. La nuit qu'il y passa fut affreuse. Accroupi sur son lit, où le poids de ses chaînes, auxquelles il devait être longtemps à s'habituer, l'empêcha de s'étendre, il attendit le jour avec une cruelle anxiété pour se rendre compte de sa situation et savoir s'il lui serait possible d'y vivre, ou si la mort ne viendrait pas bientôt l'en arracher. Il avait promis de ne pas se tuer, mais non pas de rien faire pour s'empêcher de mourir.

Cependant, à mesure que la matinée s'avançait, ses yeux se faisaient à l'obscurité; ils finirent par distinguer presque complétement les objets.

Le mur, auquel il était attaché, était percé par une fenêtre ronde d'environ deux pieds de diamètre; mais cette ouverture était disposée de telle façon, qu'elle allait en montant jusqu'à la moitié des six pieds qui formaient l'épaisseur des murs, et qu'elle redescendait de l'autre côté. De forts barreaux de fer la fermaient en dedans et en dehors, et un grillage épais, placé au point culminant, la séparait en deux parties égales.

Il en résultait que le jour ne pouvait arriver dans le cachot que par réfraction, et que quand il n'y avait pas de soleil, les ténèbres y étaient

à peu près complètes. Il en résultait encore que toute espèce de communication avec les sentinelles était impossible, et c'était dans ce but surtout qu'on l'avait ainsi disposée.

En face se trouvait la porte; elle était en chêne plein, bardée de fer, et n'était percée d'aucun guichet. Son épaisseur devait être considérable, car Trenck eut beau prêter l'oreille, ce ne fut qu'à force de contention d'esprit qu'il se figura entendre les pas d'un factionnaire et la crosse de son fusil résonnant sur le sol ou sur la dalle. De ce côté, d'ailleurs, pas plus que de celui de la fenêtre, aucune possibilité d'établir une communication avec les gens du dehors.

Du reste, ce cachot, sans être vaste, était raisonnablement grand ; il mesurait dix à douze pieds dans tous les sens ; mais à quoi bon, puisque le prisonnier ne pouvait marcher plus loin que la longueur de sa chaîne.

Les murs étaient revêtus de plâtre, et, selon toute apparence, intérieurement construits en brique. Des plaques de chêne, jointes avec soin, formaient le plancher.

Pas de poële pour se chauffer dans les jours froids; aucun autre meuble que le lit; pour siége, rien que le banc de pierre.

L'humidité résultant de la fraicheur de la maçonnerie était telle, que l'eau suintait le long des murs, et que, quand on vint, au milieu de

la journée, pour renouveler les provisions, il fallut laisser plusieurs instans la porte ouverte avant d'entrer, pour empêcher la buée d'éteindre les torches.

Pour lutter contre cette fraîcheur insupportable et dangereuse, le prisonnier prit, dès le premier jour, l'habitude de se donner le plus de mouvement possible, ce dont il se trouva très bien. En même temps, il s'accoutuma à distinguer autour de lui, et sa vue contracta une étonnante lucidité.

Enfin, il réussit à se coucher avec ses fers, et à s'étendre sur son lit, sans en être trop gêné.

Dans le premier moment, il essaya de faire passer ses mains amaigries à travers les cercles qui entouraient ses poignets; mais ses efforts échouèrent, et il n'en retira qu'une atroce souffrance.

Ainsi que le lui avait dit Jackinsky, sa cruche était pleine, et, près de lui, on avait déposé un pain de munition entier. Il n'avait donc plus à redouter le supplice de la faim, mais il lui sembla voir dans cette concession un raffinement de barbarie pour prolonger ses tortures.

Du reste, si le major fit ce calcul, il se trompa. Trenck éprouva, nous l'avons avoué, un premier moment de désespoir. Mais sa fermeté ne tarda point à revenir, et, de nouveau, il accepta le défi de son ennemi.

— Il faut sortir d'ici !... murmura-t-il d'un ton résolu.

Dès lors, toutes ses pensées se concentrèrent sur le moyen de préparer son évasion.

Se rappelant les paroles du docteur Krugel, il avait cru remarquer que Jackinsky, tout en le menaçant, avait réellement peur de son esprit si fécond en ressources. Quand bien même il ne devrait pas réussir, ce serait une douce vengeance pour lui de tenir ce méchant homme en haleine et de le faire trembler à toute heure sur ses projets.

Mais que faire sans le secours de Gefhardt, de Gotlieb, sans un outil pour rompre ses fers, sans une pièce d'or pour gagner ses geôliers ? Quelle espérance raisonnable concevoir ?

Hermann et Léo étaient aux aguets, sans doute; mais depuis la scène du soupirail, il n'avait plus entendu parler d'eux, et rien n'indiquait que leurs démarches eussent obtenu aucun succès dans la citadelle.

Ses geôliers avaient été changés. Chaque jour, vers midi, on entrait pour renouveler ses provisions; ainsi qu'autrefois, le major présidait souvent à cette visite. En son absence, un des adjudans de place le suppléait.

En vain interrogeait-il les physionomies de ses nouveaux pourvoyeurs, pas un regard d'intérêt, pas un signe de pitié ! Pas l'indice d'un dévouement à exploiter, d'une âme à émouvoir!

Jackinsky ou son remplaçant était toujours escorté de deux soldats; mais, dès les premiers jours, Trenck remarqua que ces hommes n'étaient pas du corps des grenadiers de l'armée permanente, parmi lesquels il s'était fait tant d'amis.

C'étaient des miliciens, de nouvelles recrues, presque tous des Poméraniens, reconnaissables à leur taille et à leur physionomie.

N'importe! il ne se laissera pas abattre; il puisera de l'énergie dans son amour pour sa chère Amélie, dans son affection pour Léo, dans son indignation contre le roi, dans sa haine pour Jackinsky. Il tentera enfin tout ce qui peut être tenté.

Mais, dénué de tout, au moral et au physique, sans instrumens, sans renseignemens, les jours, les semaines se succédaient sans lui apporter une inspiration, une lueur.

Un jour, sa porte s'ouvrit à l'heure ordinaire; les factionnaires se placèrent de chaque côté, et Jackinsky parut, précédé des guichetiers, dont l'un portait la torche indispensable aux gens venant du dehors dans l'obscurité du cachot.

Depuis que la guerre était engagée et que les Prussiens étaient aux prises avec les Autrichiens, le major se faisait un venimeux plaisir d'informer Trenck des victoires remportées par le roi sur son impératrice-reine, se gardant

bien, par exemple, de lui souffler un mot des succès que les Autrichiens obtenaient aussi à leur tour.

Le jour en question, on venait de recevoir la nouvelle d'une victoire du roi, et Jackinsky radieux n'eut garde de se priver d'en parler à son prisonnier, en y joignant d'injurieux et plats commentaires pour Marie-Thérèse.

Frédéric, qui, assis sur son banc de pierre, tenait sa tête baissée, la releva tout à coup, l'œil plein d'éclairs.

— En vérité, monsieur... commença-t-il.

Mais la parole se figea sur ses lèvres; il resta immobile, muet, interdit.

C'est que, derrière Jackinsky, à la porte de son cachot, dans l'un des deux factionnaires, il venait de reconnaître... Hermann! — Hermann de Schell lui-même, en costume de milicien, l'arme au bras, la figure souriante, éclairée par le reflet mobile de la torche du guichetier.

Plus prompt que la pensée, Trenck composa son visage; ses lèvres, tout à l'heure frémissantes, trouvèrent un sourire calme, quoique empreint d'une légère ironie, et d'un ton tout opposé à celui de son exclamation,

— Au fait, dit-il, j'ai tort!... Continuez, monsieur, vous m'intéressez.

— En vérité, j'en suis ravi, grimaça le major.

— Vous me parlez des succès de la Prusse

je vous défie de me mettre en colère avec cela... Poursuivez, je vous en prie, j'ai du plaisir à vous voir et à vous entendre. J'ai des raisons pour être heureux et calme.

Il ne fallait pas plus que ces deux mots pour aiguiser les inquiétudes constantes de Jackinsky ; ce fut lui qui commença à ne plus rire que du bout des dents.

— Et peut-on les connaître, ces motifs ? demanda-t-il.

— Ah ! permettez, vos pouvoirs ne vont pas jusqu'à enchaîner ma pensée, et ceci est un secret entre mon cœur et moi.

— Enchanté de vous trouver si jovial, ricana le major ; je vois que vous êtes tout juste aussi fidèle à votre impératrice-reine que vous le fûtes au meilleur, au plus équitable des monarques !

Mais Trenck ne releva pas cet outrage. Jackinsky s'en vengea en faisant visiter plus rigoureusement son lit et ses fers, ce qui ne pouvait aboutir à rien ; puis il sortit, suivi de tout son monde.

Hermann se retira le dernier, en échangeant avec son ami un regard d'intelligence, et Trenck retomba dans sa solitude. Mais quel changement venait de s'y opérer, et de quel éclat resplendissaient maintenant ses ténèbres !...

Que fera Hermann ?... Il l'ignore, mais il lui a suffi de le voir pour reprendre courage ; son ami est près de lui, rien n'est perdu !

VI

Les amis veillent

La nuit est venue; la citadelle est plongée dans le plus profond silence. Trenck, accroupi sur sa paille, le dos appuyé contre le mur, de manière à sentir le moins durement possible le poids écrasant et les meurtrissures de ses fers, Trenck veille et songe.

Il n'ose, dans ses prévisions les plus hardies, aller jusqu'à espérer la visite de son ami, et cependant, — quand on est si malheureux, on se rattache à tout, — cependant, il prête l'oreille; il interroge le silence même qui règne autour de lui.

Est-ce un rêve, est-ce une réalité? Après de longues heures d'attente, d'émotion, il se redresse, les yeux fixés vers la porte, le cou tendu, il écoute. On dirait qu'une clef tourne avec une précaution infinie, dans la serrure de son cachot!

Mais non, il n'y a pas à s'y tromper, ce n'est pas une illusion de ses sens; la clef achève sa double évolution. Un filet de lumière a filtré sous l'épaisseur du panneau. Celui-ci roule, poussé par une main prudente et inquiète; la clarté grandit; la porte s'ouvre enfin tout à fait;

un milicien, sans armes, une lanterne à la main, apparaît au prisonnier.

Trenck se dressa sur son lit, mais chacun de ses mouvemens occasionnait un compromettant cliquetis de chaînes ; le milicien fit un geste, pour lui imposer l'immobilité et le silence.

— Chut !... pas un mot !...

Il se retourna, repoussa la porte, posa la lanterne par terre, en ayant soin de diriger la clarté vers l'intérieur du cachot, et d'un élan convulsif il se trouva dans les bras du prisonnier.

— Hermann !... Hermann !...

Sous le coup de son émotion, de son délire, c'est le seul mot qu'il put prononcer ; ses larmes d'attendrissement et de bonheur disaient le reste.

— Mon cher Frédéric !... oui, c'est moi !... répondit Schell, et il fondit à son tour en pleurs.

Il y eut plusieurs minutes de silence ; ces deux hommes si forts, si braves, si fiers, sanglotaient. Puis, Trenck reprit :

— Ah ! tu me rends bien heureux !...

Mais Hermann, détaché de son étreinte, se tenait debout près du grabat, et se repaissait avec amertume du spectacle que lui offrait ce luxe de fers, ce raffinement de tortures.

— Les misérables !... dans quel état ils t'ont réduit !... Oh ! damnation sur eux !... Est-ce que je n'en tuerai pas quelqu'un !...

— Va, va, l'heure de la vengeance viendra; quelque chose me le dit, et Dieu ne serait pas juste s'il permettait qu'il en fût autrement!... Bah! toutes mes misères sont oubliées, puisque je te serre dans mes bras!... Mais par quel prodige?...

— Plus bas!... et sèche tes larmes comme moi... tu vois, je ne pleure plus... fit-il, et il lança un nouveau sanglot.

— Cher Hermann, dit Trenck en lui serrant les mains, je te dois déjà la vie... tu sais, cette nuit où ta voix venue d'en haut, comme celle d'un bon génie, a arrêté le sang qui fuyait ma veine ouverte... et je vais te devoir la liberté!...

— Hélas! répondit Hermann avec tristesse, nous n'en sommes pas encore là... Ne te berce pas d'une fausse joie...

— Mais, dit Trenck, dont l'accent affligé de son ami glaça tout à coup l'enthousiasme, puisque tu as bien ouvert cette porte, qui t'empêche de m'emmener?

Hermann secoua la tête en soupirant, et se tut.

— As-tu peur de mes chaines? reprit Trenck, rassure-toi; pour être libre, je trouverai assez de force pour les briser.

— Pauvre ami, si ce n'était que cela, je t'aiderais; mais derrière cette porte, il y en a trois autres.

— Nous avons une nuit entière pour les franchir.

— Mais, derrière chacune de ces portes, il y a un factionnaire qui, au premier bruit, donnera l'alarme.

— Ah ! malheur !

— N'importe ! me voilà, et je te sauverai, ou j'y perdrai la vie... je l'ai juré.

— Et ces obstacles ?

— Oh ! nous en triompherons. Seulement, il te faudra de la patience, du courage.

— Tu m'as vu à l'épreuve... j'en aurai.

— Provisoirement, j'ai une heure à te consacrer. Profitons-en ; j'ai tant de choses à te dire.

— Avec quelles délices je t'écoute ; enfin, j'entends donc une voix amie !

Il s'était assis sur le bord de son triste lit ; Hermann s'assit près de lui, et leurs mains ne se quittaient pas.

— D'abord, dit Hermann, depuis si longtemps que tu es tombé au pouvoir de ces monstres, tu as dû t'écrier bien des fois : « Mais où donc est Hermann ?... A quoi diable songe-t-il, pendant que je pourris en prison, au lieu de venir me délivrer ? »

— Je te savais en Italie, auprès de ta femme que tu aimes, et j'étais heureux de savoir que l'un de nous, du moins, avait vaincu la mauvaise chance.

Hermann eut une sorte de spasme, trahissant

une sensation indéfinissable; un sourire pénible erra sur ses lèvres, puis il fit un geste imperceptible, celui d'un homme qui écarte une pensée importune, et répondit, sans relever les derniers mots de son ami :

— Et moi je te croyais à Moscou ou à Vienne, riche, florissant, et je me consolais par la même persuasion.

— Tu te consolais?... dit Trenck en le regardant avec une attention plus grande; mais tu n'étais donc pas heureux toi-même?.. Que veux-tu dire?... Mlle Braun... ton mariage?...

— Mlle Braun... mon mariage... murmura Schell avec un soupir; parlons de toi, parlons de toi!...

— Non, pas avant que tu m'aies expliqué... Allons, dis, est-ce un secret? Tu n'en as jamais eu pour moi. Si ce n'est qu'un enfantillage, tu es homme d'énergie!... parle donc.

— Eh bien! je me croyais aimé de Babet...

— Tu devais le croire, d'après ce que tu me racontas à Vienne.

— Oui, ses douces paroles, ses tendres regards, ses larmes quand nous nous séparâmes... Elle promettait alors de m'attendre toujours....

— Oh! oh! aurait-elle perdu patience?...

— Quand je suis arrivé à Modène, plein d'illusions, d'espérances...

— Pauvre ami, je commence à comprendre.

— Elle était la femme d'un autre.

— Sarpejeu ! tu peux te vanter d'être voué à un fier guignon ! Cette Babet, avec ses yeux bleus et son air de madone ! elle ne valait pas mieux que tant d'autres ! Et que t'a-t-elle dit pour se justifier? car je suppose que tu as au moins tenu à avoir des explications ?

— Le mal était fait, les plus belles explications du monde n'y pouvaient rien. Elle a montré un grand étonnement et beaucoup de confusion ; et puis des raisons dont il fallait me contenter. J'avais tardé à donner de mes nouvelles; on se croyait oubliée ; son frère la tourmentait; c'est lui qui l'avait contrainte à ce mariage. Bref, elle n'avait pas trouvé dans cette flamme qui devait être éternelle la force de patienter et de résister.

— Ah! mademoiselle Braun !... Et qu'as-tu répondu?...

— Ma foi, rien, ou bien peu de chose. J'ai fait pis que cela ; j'ai cherché dans le jeu une distraction à mon chagrin.

— Je te reconnais là, toujours le même malgré l'expérience !

— Oui, incorrigible et toujours puni ; car, selon ma coutume, j'ai perdu tout l'argent que tu m'avais remis.

— C'est bien fait. Cette fois, je ne te plains pas.

— Alors, je me suis rappelé l'ami dont je te parlai à Nuremberg, et qui occupait un haut

grade dans le régiment de Pallavicini. Je suis allé le trouver; par sa protection, j'ai obtenu une lieutenance.

— Et pourquoi encore ne t'y es-tu pas tenu?

Hermann lui adressa un regard d'affectueux reproche.

— Je n'y suis pas resté parce qu'un jour on m'a dit: Trenck a été arrêté à Dantzick par les Prussiens, et, depuis trois ans, il est enfermé dans la citadelle de Magdebourg.

— Je comprends, s'écria Frédéric, dont la main étreignit la sienne avec attendrissement.

— Ma foi oui, mon parti n'a pas été long à prendre. Il a besoin de moi, me suis-je dit; en route pour Magdebourg! J'ai demandé mon congé, j'ai réuni mes faibles économies, que je n'ai eu garde de jouer cette fois, et, déguisé de mon mieux, caché sous le nom de Konrad, je suis bravement et carrément rentré en Prusse.

— Malheureux, si l'on t'avait reconnu!...

— Oh! je connais mon affaire: pendu ou tout au moins plongé à perpétuité au fond d'une forteresse, à cause de notre équipée de Glatz... Mais tranquillise-toi; depuis longtemps, on a perdu mes traces, on me croit mort peut-être... et puis, qui me reconnaîtrait, changé comme je le suis?

— C'est trop vrai, hélas!

— Si bien que je suis arrivé sans encombre à Magdebourg... Il y avait, dans le moment, des

officiers et même des soldats de la garnison, avec qui je m'étais trouvé; j'ai évité les uns avec soin, je me suis abouché avec les autres, avec ceux dont j'étais sûr, et c'est par eux que j'ai appris l'existence d'un jeune homme inconnu, qui se tenait caché dans les faubourgs, et qui semait l'or secrètement pour te faire des partisans parmi les soldats et parmi tes gardiens.

— C'était Léo, ce cher et fidèle enfant!...

— Oui, Léo, continua Hermann; un brave garçon qui t'aime bien, tu peux t'en vanter... plus que moi, si c'est possible... mais ça ne l'est pas. Et d'une adresse, d'une prudence!... En l'abordant, je me rappelai l'avoir vu avec toi, quand vous étiez ensemble, sur les bancs de l'université de Kœnigsberg; d'ailleurs, tu m'en avais tant parlé!... Il me suffit de lui dire mon nom pour gagner sa confiance et m'entendre avec lui. Notre amitié pour toi formait entre nous un trait d'union tout tracé. Dès ce moment, nous fîmes alliance pour te sauver, et déjà, c'est-à-dire à mon arrivée à Magdebourg, l'affaire était en bon train, grâce à l'argent qu'il avait reçu de ta sœur, en dépit de la trahison qui avait failli coûter si cher à ton vieux domestique.

— Comment!... Roller?...

— Tu ignores donc ce qui leur est arrivé?... C'est vrai, qui te l'aurait appris dans cet affreux séjour où le silence même est l'objet d'un [illegible]?

— J'ai cependant su qu'il a été trahi à Berlin, et qu'il a échappé aux embûches qu'on lui tendait... Mais qu'est-il devenu?... Je l'ignore.

— Il est parvenu à gagner Vienne, où, grâce au ciel, il a obtenu de ton fondé de pouvoirs quelques subsides, qui nous sont arrivés bien à propos. Léo s'était ruiné par l'achat d'une barque et par ses premiers essais d'embauchage. Il y avait surtout un certain Gotlieb qui lui coûtait les yeux de la tête. Nous étions à peu près à sec, mais enfin tout était combiné pour assurer ta fuite; Gotlieb s'était engagé à te fournir un couteau et à te désigner le jour convenu et propice pour ton évasion.

— Il a tenu exactement sa promesse.

— Léo et moi nous devions t'attendre sur l'Elbe, à la faveur du brouillard; nous étions de bonne heure à notre poste... et nous attendions, nous attendions toujours, Dieu sait dans quelles angoisses! En ne te voyant pas venir, l'inquiétude l'a emporté; pressentant un contre-temps, un malheur, je me suis risqué, connaissant le soupirail de ta prison, à m'en rapprocher avec la barque; aidé par Léo, je me suis hissé jusqu'aux barreaux... Je t'ai appelé... Tu sais le reste.

— Oui, oui! ta voix est venue m'arracher à la mort à laquelle je touchais!... Et après cela?

— Ah! après, l'éveil avait été donné à tes bourreaux... Nous n'eûmes que le temps juste

de nous échapper, et il fallut faire les morts. Nous te savions d'ailleurs malade à l'infirmerie de la citadelle, et gardé à vue dans ta cellule. Dès lors, rien à tenter. En outre, quelques-uns de tes gardiens avaient encouru des soupçons; on les avait changés; Gotlieb tout le premier, ce qui était un sérieux échec pour nous. Nos moyens d'action ainsi rompus en partie, il fallait renouer les choses en sous-ordre, et pour cela prendre du temps. Ajoute à cela qu'après la revue passée par le roi, l'armée venait d'entrer en campagne, et que la garnison entière de Magdebourg allait former l'avant-garde du duc de Brunswick.

— Je saisis; il ne me restait plus un ami dans la place.

— Non; mais il t'en restait deux au dehors, et deux solides, j'ose le dire! Et admire les décrets de cette bonne Providence; ce qui devait, à en croire les apparences, causer notre désarroi est justement ce qui nous a remis à flot... Des seize mille hommes qui composaient la garnison de Magdebourg, il n'en est resté qu'un nombre insignifiant, et, par conséquent, j'ai été délivré du danger de me voir reconnu par d'anciens camarades ou subordonnés. Pour remplacer les partans, le roi a ordonné de recourir à la milice, c'est-à-dire à de braves Poméraniens qui ne m'ont jamais vu. Là-dessus, une idée... une forte idée m'est venue.

Comme on éprouvait certaines difficultés à lever assez de miliciens pour composer une garnison suffisante à la ville, à la forteresse, au fort de l'Etoile et à la citadelle, quatre services qui exigent plus de monde à Magdebourg que dans aucun endroit, et comme on en avait à peine réuni quinze cents, j'ai pensé qu'on serait trop heureux de me confier un fusil, et qu'une fois dans la milice, il me deviendrait plus facile de me mettre en communication avec toi.

— Et tu t'es fait recruter! exclama Frédéric.

— Pour tout de bon cette fois, répondit Schell en riant ; mais, bien entendu, sous mon nouveau nom de Konrad.

—Toi, reprit Trenck, avec une gratitude pleine d'admiration, toi qui as porté l'épée au service de deux grandes puissances!... toi que j'ai vu si brillant sous l'épaulette d'or!...

— L'épaulette !... dit philosophiquement Schell, la belle affaire!... Est-ce que je n'ai pas aussi porté la livrée de proscrit et rompu le pain de la misère avec mon ami Trenck, dans les neiges de la Pologne?...

— Raison de plus peut-être pour chercher un sort meilleur.

— Ah bon! vas-tu me plaindre à présent?... Ce serait de la compassion perdue, je t'en préviens. Je ne me suis jamais senti aussi allègre que sous l'uniforme; avec ou sans épaulettes, il me rappelle que sans toi il y a beau temps que

ma carrière restait avec ma peau dans les fossés de Glatz.

— Brave cœur !...

— Ah! il faut te dire que mon enrôlement a failli échouer au premier pas. Je croyais donc que, depuis le départ de la garnison, personne ne me connaissait à Magdebourg. Eh bien! si ! il y avait encore un homme, un seul, qui avait servi avec moi, et cet homme était justement l'un des adjudans chargés de te garder, sous les ordres du major de place, et auxquels il délègue à tour de rôle le soin de le remplacer dans la visite quotidienne.

— Quel est donc celui-là ?

— Le capitaine Weiner.

— Quoi ! ce vieux capitaine morose, bourru, quinteux, criblé de blessures, dont je n'ai pas encore obtenu un mot de pitié ?

— Précisément; c'est à cause de ses blessures qu'on le laisse ici, et c'est surtout parce qu'on le laisse ici qu'il est si morose. Que te dirai-je? Ne pouvant éviter le taureau, je l'ai pris aux cornes. Heureusement, je l'avais pratiqué de vieille date, et je connaissais son endroit sensible. Sa méchante humeur vient encore de ce qu'il est toujours à court d'argent. Léo n'en avait plus; mais moi, j'avais mis en réserve, pour un cas extraordinaire, mes économies de Modène... Impossible de leur trouver un meilleur emploi.

— Ainsi, non-seulement tu te dépouillais pour moi, mais tu t'exposais à être trahi, découvert?

— Bah! laisse donc. D'abord, j'aime mieux être dépouillé ainsi que par le pharaon; tu n'as pas le moindre gré à m'en savoir. Et puis, je possédais mon homme sur le bout du doigt, et, pour plus de sûreté, je m'étais précautionné, par une sage prudence, d'un pistolet pour lui casser la tête en cas de résistance.

— Ah! tu m'en diras tant...

— A la guerre comme à la guerre! Chacun défend ses os. Du reste, comme tu le vois, je n'ai pas eu besoin de recourir à cet argument incivil. Le capitaine Weiner s'est montré d'excellente composition... Il a pris mon argent, il y a ajouté celui de mon engagement, et m'a enrôlé les yeux fermés... Il a fait mieux que tout cela.

— Quoi donc?

— C'est lui qui m'a ménagé l'entrevue que j'ai avec toi... Ce qui entrait d'ailleurs dans notre arrangement.

— Je ne m'étonne plus alors... mais c'est la crème des hommes que ce capitaine Weiner!

— Par exemple, ça n'a pas marché tout à fait sur des roulettes, car je guette l'occasion depuis plus d'un mois. Tu sauras que chaque nuit, l'adjudant de service est dépositaire des clefs qui ouvrent ton cachot. Le capitaine Wei-

ner s'était bien engagé à me les confier pendant une heure, mais encore fallait-il que je fusse de service en même temps que lui, et c'est aujourd'hui seulement que cette coïncidence s'est présentée. Dieu sait quand elle reviendra !

— Avoir tant attendu cette occasion de nous entretenir, et ne pouvoir la mettre à profit !

— Impossible, mon cher Trenck, totalement impossible !... Il y a là, je te l'ai dit, trois portes à forcer, trois factionnaires à corrompre ou à tuer... Les tuer ! pour te sauver, je m'en chargerais bien, mais les corrompre, c'est autre chose !...

— Toujours la fatalité ! Toujours d'infranchissables barrières !...

— Une terrible surtout; ma bourse est vide, et les portes d'une prison ne roulent que sur des gonds d'or. Et puis, quand nous aurions franchi ces portes, quand nous aurions gagné ou tué ces pauvres diables, en serions-nous beaucoup plus avancés ? Nous tomberions dans un cercle de sentinelles et de guichetiers qui nous barreraient forcément le chemin.

— Ainsi, rien à tenter ? Rien à espérer ?

— Eh ! je ne dis pas cela; au contraire, c'est pour cela que je suis ici. D'abord, voici des limes, un couteau solide, un briquet, de la chandelle, du papier, un carnet garni pour écrire.

— Des limes !.. je pourrai donc faire tomber mes chaînes ! Ah ! donne, donne, et sois béni !

— S'il te faut autre chose, sois tranquille, Léo et moi nous te le procurerons. N'y eût-il d'autre moyen de te sauver que de passer par-dessous terre, mordiable ! tu sortiras d'ici; nous sommes là pour t'y aider.

— Au fait, avec quelques outils, c'est peut-être la meilleure voie.

— Bonne, mais diantrement difficile. Aussi, avant de nous rabattre sur les moyens extrêmes, je crois qu'il faut encore essayer de la corruption. Tu penses bien que je n'ai pas les yeux dans ma poche. Je passe ma vie à étudier le personnel de l'endroit. Or, il y a prise. Les guichetiers sont avides, les officiers sont besogneux; quant aux miliciens, ce sont presque tous de pauvres diables du pays, ayant femmes et enfans, et qui ne seraient pas fâchés de mettre un peu d'aisance dans leur ménage ruiné par leur séjour sous les armes.

— Tu raisonnes parfaitement; mais il faudrait, en effet, de l'argent, beaucoup d'argent!

— N'en as-tu pas à Vienne? Quel meilleur emploi faire de l'héritage de ton abominable cousin, que de racheter ta liberté, tandis qu'il n'a servi jusqu'à présent qu'à engraisser des gens de loi ! Roller est à Vienne; il attend tes ordres pour faire rendre gorge à tes mauvais débiteurs. Donne-moi un pouvoir en règle; le surplus me regarde. Mais hâte-toi, je n'ai plus que

quelques instants à te consacrer, et si l'on me trouvait ici...

— Tu me donnes le frisson rien que d'y penser! Tout serait perdu, et tu serais victime de ton dévoûment.

— Si ce n'était que cela, je ne m'en embarrasserais guère; mais toi.... diable! c'est autre chose!... Allons, écris.

Il prit la lanterne, la dirigea sur son ami; celui-ci ouvrit le carnet, en tira du papier, une plume, et, de son mieux, en ayant soin de conserver à son écriture et à sa signature leur caractère, traça quelques mots pour investir Rollers du droit de toucher en son nom tout l'argent qu'il serait possible d'obtenir de son fondé de pouvoirs, M. Barneck.

— Plus qu'une minute!... s'écria Hermann en pliant et en cachant sous son gilet le précieux mandat. On va venir me relever. Je m'échappe... Adieu... courage... Nous nous reverrons.

— Adieu, ami, répondit Trenck en l'enlaçant dans ses bras, et porte à Léo cet embrassement du cœur!

De Schell enleva sa lumière, sortit rapidement; on entendait déjà à travers l'espace le bruit de la première sentinelle qu'on remplaçait. Il referma la porte avec précaution, accrocha la lanterne à la muraille où il l'avait prise, et se trouva, grâce à sa diligence et à sa dex-

térité, sous les armes, quand son tour d'être relevé arriva.

Le bas officier chargé de ce soin donna la consigne à son successeur et ne conçut aucun soupçon.

Retombé dans l'obscurité, Frédéric cacha dans sa paille le trésor inestimable qu'il venait de recevoir, et qu'il importait de dissimuler aux regards de ses geôliers.

Au jour, dès qu'il put distinguer les objets, il s'arma du couteau, l'introduisit adroitement, et d'une main exercée par ses tentatives antérieures, dans une rainure du parquet. Attaché à cette tâche comme à une entreprise où sa vie aurait été suspendue, agenouillé à la limite la plus écartée qu'il lui fut possible d'atteindre, parce qu'il avait reconnu l'endroit le plus praticable et le moins propre à attirer l'attention, oubliant tout, même sa nourriture, il réussit enfin à soulever une des plaques de bois.

Il ne respira qu'au bout de ce succès, et pour l'instant sa resserre fut trouvée et disposée à souhait, car il s'aperçut qu'au-dessous de ce plancher, composé de plaques très épaisses, il y en avait un autre, construit de la même manière et séparé du premier par de grosses solives, entre lesquelles régnaient des vides assez spacieux.

Il déposa donc ses richesses dans celui qu'il avait sous la main; puis il rajusta la plaque,

de telle sorte qu'il était impossible de deviner qu'elle eût été déplacée.

Tout cela ainsi accompli et disposé, il se coucha sur son grabat, et attendit en pleine sécurité la visite.

Ce jour-là, Jackinsky y présidait; mais le prisonnier avait si bien pris ses précautions, que ce bourreau lui-même ne découvrit rien; le calme même de ce misérable et de ses acolytes prouva qu'aucun soupçon ne planait sur son cher auxiliaire.

Cette visite, opérée avec pleine sécurité de la part des argus, ne se prolongea donc pas, et bientôt le prisonnier, délivré de leurs regards, put, sans crainte d'être surpris, rouvrir sa cachette et faire de nouveau l'inventaire de ses objets, avec plus de joie qu'un avare n'en met à contempler sa fortune.

Armé d'une lime, il commença à attaquer ses chaînes. C'était un travail lent, minutieux. Le temps, hélas! n'était pas ce qui lui manquait, et la perspective, même lointaine, de la délivrance l'animait d'un invincible courage.

De sa main droite il lima d'abord un des chaînons qui retenaient la gauche, en l'attaquant par le milieu, et en amincissant une partie du chaînon suivant, de manière à faire sortir celui-ci par l'entaille, et à l'y faire rentrer à volonté. Il répéta la même opération de l'autre côté, et se trouva alors libre de garder ou de

quitter ses fers, suivant les circonstances.

Pour mieux tromper les guichetiers, il ne manquait pas, un peu avant chaque visite, de pétrir entre ses doigts une petite portion de mie de pain, qu'il frottait ensuite contre la rouille, pour lui en donner la couleur, et qu'il appliquait dans les entailles de ses fers aux endroits les plus apparens.

Il travailla pour obtenir ce résultat pendant plus d'un mois, épiant, espérant toujours la réapparition d'Hermann, mais Hermann le lui avait dit, leurs entrevues étaient subordonnées à tant de coïncidences et demandaient tant de précautions qu'elles devaient être rares.

Cependant, notre héros goûtait les douceurs de cette faible amélioration de son sort. La nuit, grâce à son briquet et à sa chandelle, il obtenait à volonté de la lumière; pour ne pas être trahi par cette clarté, qui aurait pu se refléter au dehors par réfraction, comme celle du soleil se réflétait dans son cachot, il masquait la fenêtre avec sa couverture.

Ainsi prémuni contre tout danger présumable, il se reposait de son travail en écrivant à Roller, à Léo et même... à Amélie.

A Roller, il traçait, avec une clarté et une sûreté de mémoire qui ne trahissaient aucune préoccupation étrangère, des instructions détaillées et précises, non-seulement pour faire rendre le plus d'argent possible à ses débiteurs,

aux détenteurs de son héritage, mais aussi pour voir ses amis, ses protecteurs de Vienne. Il lui indiquait les moyens de les approcher et de les intéresser à son triste sort.

Avec Léo, il épanchait la gratitude qui débordait de son âme à son seul nom. Il lui donnait des avis sur le meilleur emploi à faire de l'argent que Roller lui enverrait. Par-dessus tout, il l'adjurait de ne pas s'exposer, de ne pas se compromettre, car la moindre atteinte portée à sa sûreté, à son repos, briserait son cœur et anéantirait irrévocablement son courage.

A la princesse Amélie, il rappelait leurs sermens; sa pensée était le phare lumineux, l'ancre de salut à laquelle il se rattachait dans le naufrage de sa fortune, naufrage auquel avait survécu plus profond, plus sincère, le seul sentiment d'amour vrai qu'il eût ressenti, qu'il ressentirait jamais. Il n'avait, pour sa part, jamais failli à ses promesses; il avait besoin, pour se revivifier, de savoir qu'elle aussi elle se souvenait. Il avait déjà bien souffert pour elle; mais il acceptait toutes les souffrances qui lui restaient à endurer encore, pour peu qu'il fût sûr qu'Amélie l'aimait toujours, et que leurs cœurs restaient indissolublement unis à travers les barrières qui les retenaient loin l'un de l'autre.

Tous ces messages étaient prêts et surchargés jusque sur les marges, lorsqu'enfin le tour de garde d'Hermann, concordant avec celui du

service de l'adjudant Weiner, ramena le faux milicien dans le cachot de son ami.

Trenck se délivra aussitôt à ses yeux de ses chaînes, et courut lui-même, cette fois, au devant de lui, l'embrasser.

— Dieu soit loué! s'écria Schell, tout va bien; j'apporte de bonnes nouvelles; tu seras bientôt, je l'espère, hors de leurs griffes.

— Je t'écoute, parle, parle, dit le prisonnier, auquel cette voix affectueuse faisait tant de bien.

— Le pouvoir de Roller a été porté par Léo lui-même au delà des frontières, malgré les périls de la conflagration générale qui règne en ce moment du midi jusqu'au nord. Ce pouvoir doit être actuellement entre les mains de notre vieux serviteur, dont nous ne tarderons pas à recevoir des nouvelles.

— O mes amis! que de peines, que d'efforts, que de périls pour moi!

— Bon! vas-tu point t'attendrir sur nos allées et venues, quand nous te savons là, dans ce cul de basse-fosse, au pouvoir de ces vautours!.. Où en étais-je?.... Ah! aux nouvelles que nous attendons. Eh bien! elles arriveront à propos, car ce damné Weiner s'avise de témoigner des scrupules, ce qui signifie qu'il faut le gorger de notre malheureux argent. Heureusement, je puis me vanter de n'avoir pas perdu mon temps d'un autre côté, et je crois avoir suffisamment préparé les voies parmi mes ca-

marades les miliciens et parmi tes geôliers. On te plaint, c'est déjà quelque chose, et quand nous tiendrons le nerf de la guerre, on te secondera, — ce sera encore mieux. Oh! mon plan mûrit, je te le communiquerai quand le moment sera venu. Provisoirement, voici quelques florins; ils te serviront, en t'y prenant bien, à gagner la confiance de tes cerbères et à obtenir un adoucissement à ton abominable régime. ?

— Mais ces florins, demanda Frédéric animé d'un certain scrupule, comment te les es-tu procurés?

— Par le jeu, mon ami, par le passe-dix. Ah! dame, il n'y a pas de banque de pharaon ici; mais le passe-dix n'est pas à dédaigner! Tu vois que grâce à lui ma solde a assez joliment fructifié.

Trenck eut un mouvement pénible et se retint de refuser cet argent.

— Joueur!... toujours joueur!... Ah! Hermann! Hermann! tu me fais peur avec cette passion-là.

— Peur! Moi j'en ai eu honte quelquefois, mais aujourd'hui, mordieu! je m'en fais gloire. Oh! ne crains rien, je suis réellement guéri, car si je joue, ce n'est plus pour moi.

— N'importe... prends garde, Hermann, prends garde; le jeu n'enfante que le malheur.

— Puisque j'en suis guéri!...

— Le ciel t'entende !

Cependant le temps passait vite dans cet entretien, où il fallait se dire tant de choses en si peu d'espace, et les deux amis, oublieux du présent, faisaient pour l'avenir les plus beaux projets.

L'heure de se séparer arriva. Indépendamment de sa bourse, Schell remit à Trenck de quoi renouveler sa provision de papier et de luminaire; il l'embrassa avec plus d'allégement d'esprit que la première fois, grâce à l'espoir qu'il caressait ; puis, ayant reçu ses lettres pour les faire arriver à leur destination, il s'échappa du cachot et reprit sa faction.

VII

Un allié douteux

Le lendemain, Frédéric, par un sentiment de prudence qu'il n'avait malheureusement pas toujours connu, fit une entaille dans le montant en bois de la porte de son cachot, pour y glisser les florins d'Hermann. C'était une sage précaution, au cas où l'œil inquiet de ses geôliers viendrait à découvrir la cachette du parquet. En tout état de choses, deux resserres valaient mieux qu'une.

Il en retirait ensuite les pièces une a une, pour les semer en quelque sorte aux pieds de ceux des guichetiers chez qui il remarquait les bonnes dispositions dont Hermann lui avait parlé.

Celui-ci ne s'était pas trop avancé; Trenck ne tarda pas à s'apercevoir que les gens chargés des soins immédiats de son cachot et de sa personne, soins auxquels les capitaines-adjudans ne faisaient qu'assister, sans mettre eux-mêmes la main à l'inspection de ses vêtemens et de ses fers, ces gens, si longtemps rébarbatifs, s'étaient humanisés. Tout allait au gré de ses désirs, les beaux jours de Gotlieb étaient revenus.

En rompant son pain de munition, il rencontrait souvent des reliefs sévèrement prohibés par l'impitoyable Jackinsky, et quelquefois, au fond de sa cruche, baignaient des flacons de vin ou de liqueur non prévus par l'ordonnance.

Mais, nous insistons sur ce point, par une attention plus précieuse encore que ces améliorations dans son régime, ses gardiens apportaient chaque jour une tolérance plus marquée dans leurs investigations et leurs fouilles, et ils montraient à cet égard un détachement inusité, qui facilitait son travail occulte et ses plans.

Hermann lui annonça en outre, dans une de ses rares visites, que Roller avait enfin donné

de ses nouvelles. Il envoyait à l'adresse de Léo un millier de florins. C'était tout ce qu'il avait pu, pour l'instant, obtenir de Barneck ; mais il ne se tenait pas pour satisfait, et promettait formellement qu'un second envoi ne tarderait pas à suivre celui-là.

Quant à faire agir en sa faveur les influences de Vienne, la chose était plus malaisée. D'abord, la guerre avait interrompu toutes relations entre l'Autriche et la Prusse, si ce n'est les armes à la main; ensuite, ce qui était pis encore, entre l'Impératrice ou le conseil aulique et les amis de Trenck, il y avait les gens de loi et les détenteurs des biens du Pandour, tous intéressés à ce que le nouveau propriétaire restât où il était, c'est-à-dire en prison.

L'important revenait donc à se tirer d'affaire sans secours étrangers, et à se procurer suffisamment d'argent pour suivre le plan d'Hermann, la séduction.

Sous ce rapport, tout marcha bientôt à peu près à souhait; à l'exemple du capitaine Weiner, dont les appétits avaient été satisfaits, non sans peine, et grâce à sa connivence, deux des autres adjudants, les capitaines Sonntag et Gloxin, se laissèrent gagner, ce qui faisait trois sur quatre, et promettait tout au moins un appui tacite pour l'instant décisif.

Il fallait renoncer à s'assurer le quatrième, un certain Bruckausen, soldat brutal, ne jurant

que par la discipline et ne connaissant qu'elle, dans ses limites les plus étroites et les plus mesquines.

Schell s'était chargé du soin de sonder les miliciens, mais ce n'était pas lui qui les achetait. Le métier d'embaucheur exercé par lui, un soldat, lui aurait créé trop de périls dans la garnison, et aurait pu le mettre en suspicion, ce qui aurait ruiné l'entreprise. Comme le commun de ses camarades, il paraissait avoir cédé à l'appât de l'or, et c'était Léo qui, dans les cabarets du faubourg, embauchait, le verre à la main, les miliciens attirés là, sous mille prétextes plausibles, par Hermann.

Quant aux guichetiers, depuis que Trenck possédait de l'argent, il n'y avait plus à se préoccuper d'eux.

Soudoyés directement par le prisonnier, il était tacitement entendu qu'ils ne feraient à l'évasion de leur prisonnier qu'une résistance bien faible, juste ce qu'il faudrait pour se mettre à l'abri contre les châtimens qu'ils auraient encourus.

Les circonstances étant identiques, Hermann se proposait simplement de recommencer l'affaire de Glatz, en enlevant de vive force le passage de Trenck à l'aide d'un noyau de miliciens dévoués.

Le plan finit par se compléter et par prendre un corps définitif : les quatre portes seraient

ouvertes pendant la nuit, avec l'assistance ou la tolérance de l'adjudant de service, qui aurait eu soin de mettre pour ce moment-là, en taction autour de la prison, quatre des miliciens gagnés.

Le prisonnier sorti de son cachot, on marcherait en nombre au guichet principal, et si le gardien en chef refusait d'ouvrir, on l'y contraindrait coûte que coûte. Les hommes du poste aideraient eux-mêmes à baisser le pont-levis.

Une fois hors de la citadelle, et pendant que l'on donnerait l'alarme derrière eux, Hermann et Trenck gagneraient rapidement la porte de ville la plus rapprochée des frontières, et passeraient avec le mot d'ordre surpris d'avance avec la connivence des adjudans. Hors la ville, ils trouveraient des chevaux, préparés par les soins de Léo, qui les laisserait partir seuls, pour ne pas gêner leurs mouvemens, se réservant de les joindre en Saxe, par des chemins détournés.

La Saxe, il est vrai, était occupée par les Prussiens, mais en évitant les routes militaires, les fugitifs devaient compter sur l'assistance des habitans, peu sympathiques à leurs envahisseurs. Il leur deviendrait facile alors de gagner soit le territoire autrichien, soit l'un des quartiers de l'armée impériale.

Tel était ce plan, au succès duquel conduisainet les progrès croissans de la cause du prisonnier dans la citadelle.

Les deux amis ne se voyaient que de loin en loin, mais ils étaient pleins d'espoir, et pour s'y maintenir, Frédéric avait la correspondance de Léo, que Schell lui transmettait aussi exactement que possible.

Tout était prêt ; le jour du coup de main fut fixé.

Dans sa dernière entrevue, Schell avait eu soin de remettre au prisonnier une courte épée, une paire de pistolets, de la poudre, des balles, tous objets qui pouvaient devenir utiles pour protéger sa fuite.

Au moment de se séparer, Frédéric ressentit comme une défaillance, honorable pour son caractère.

— Mon cher Hermann, dit-il, laisse-moi te l'avouer, plus l'instant approche, plus mon inquiétude grandit; oh ! je ne crains rien pour moi, mais toi?... S'il t'arrivait malheur ?...

— Moi !... répondit énergiquement Schell, sois tranquille ; je ne tomberais pas vivant entre leurs mains.

Ce fut leur adieu. Trenck attendit le jour décisif.

C'était celui où le poste du pont-levis devait être commandé par un caporal gagné aux intérêts de notre héros. Mais, la mauvaise chance voulut que ce bas-officier tombât malade au dernier moment, et que son remplaçant fût étranger au complot.

Celui-ci n'était pas du pays, comme la grande majorité des miliciens. C'était un Brandebourgeois, nommé Schultz, un assez mauvais drôle, cassé plusieurs fois et rétabli dans son grade à cause de son expérience du métier. Il ne possédait donc dans la contrée aucun lien de famille, comme la plupart de ses camarades, mais il avait, dans un faubourg de la ville, une femme avec laquelle il se querellait continuellement.

Cette créature, possédée de fantaisies au-dessus des ressources de son amant, lui demandait sans cesse de l'argent, lui faisait des scènes et menaçait de le quitter quand il ne lui en donnait pas.

Il avait la tête faible, et au lieu de se soustraire à la tyrannie de cette femme, il en était entièrement dominé.

Hermann n'ignorait aucun de ces détails; s'il n'avait pas essayé d'attirer Schultz dans le parti de Trenck, c'est qu'il se défiait de la versatilité de son caractère. Mais l'hésitation n'était plus permise. Il n'y avait pas de salut possible sans la connivence du chef de poste; bien plus, il était trop tard pour employer la route ordinaire et recourir à l'intermédiaire de Léo; il fallait absolument emporter Schultz de haute lutte et sans délai.

Après les libéralités des trois amis dans l'intérêt de leur cause, il ne restait à Hermann que

bien peu de ressources ; mais, en vidant à peu près complétement son gousset, il réunit une somme encore capable de gagner le caporal, d'autant mieux qu'il lui revint, par ses confidences de corps de garde, que cet homme était brouillé, toujours pour cause d'argent, avec la femme du faubourg depuis plusieurs jours, et qu'il s'en montrait inconsolable.

Grâce à ce précieux renseignement, il l'aborda sans équivoquer, et fit tout de suite briller à ses yeux une douzaine de pièces d'or. C'était plus qu'il n'en fallait, surtout dans ses dispositions d'esprit, pour acheter sa conscience et ébranler sa fidélité à la consigne.

Hermann et lui ne tardèrent pas à s'entendre, au point que Schultz, facile à attendrir, se jeta au cou de son subordonné, en l'appelant son sauveur et en lui jurant une fidélité à toute épreuve.

L'heure de prendre son service n'étant pas encore sonnée, il courut au faubourg pour acheter son pardon, comme il l'avait fait déjà tant de fois. Mais, en cette circonstance, il avait trop tardé, et déjà distancé par un rival mieux nanti, la belle lui ferma impitoyablement la porte au nez.

Le pauvre diable rentra à la citadelle tout penaud et tout démoralisé. Hermann, qui avait l'œil sur lui, s'aperçut de son découragement, et, appréhendant de sa part quelque variation

périlleuse, il l'emmena à la buvette pour le remonter.

Schultz se laissa faire, machinalement, et machinalement aussi chercha à s'étourdir avec quelques verres de brandevin ; puis, la tête un peu échauffée, il tira de sa poche les pièces d'or devenues inutiles, puisqu'elles n'avaient pas la puissance de le réconcilier avec l'infidèle, et, saisissant un cornet et trois dés sur une table voisine,

— Tiens ! dit-il à Hermann, je te les joue au passe-dix.

Il faut lui rendre cette justice, Hermann résista d'abord.

— Vous êtes fou, répondit-il en détournant les yeux du cornet, à quoi bon exposer cet argent?

— Bah ! puisqu'il ne peut plus me servir ! Autant vaut-il qu'il retourne d'où il est venu !... Hein?... Est-ce que cela ne vous dit rien?

Il secouait le cornet à l'oreille de Schell.

— Non ! non ! fit celui-ci avec force.

— Ah ! voilà qui n'est pas brave, refuser un coup de dés à un ami !

Ma foi, Hermann n'y tint plus, le choc diabolique des dés l'enfiévrait, et le démon du jeu lui soufflait les raisonnemens qui ne lui manquent jamais.

Il s'était presque complétement dégarni pour acheter ce Schultz ; il lui faudrait pourtant de

l'argent dans la fuite commune ; pourquoi ne pas profiter de l'occasion? Dans ses argumens, le diable en question ne parle jamais de la contre-partie, qui est qu'au lieu de gagner on peut très bien perdre.

Hermann se dit encore qu'à la vérité il avait promis à son ami de ne plus toucher une carte ni un dé, mais cette fois c'était dans son intérêt, et puis ce serait très positivement la dernière. — Toujours la dernière !

Tout cela défila dans son cerveau en un quart de seconde ; et décidé par ces raisons spécieuses, il enleva le cornet des mains du caporal.

— Puisque vous le voulez, jouons, exclama-t-il ; je commence et je tiens la banque !

Le passe-dix, qui est l'un des jeux les plus anciennement connus, est aussi, comme nos lecteurs le savent probablement, l'un des plus simples. Il se joue avec trois dés ; tous les coups au dessus de dix (*passant dix*) sont pour le banquier, tous les autres sont pour les ponteurs. Chacun, d'ordinaire, tient la banque à tour de rôle.

Schultz, à qui le proverbe : « Malheureux au jeu, heureux en amour, » n'était, paraît-il, pas applicable, fut aussi peu favorisé par l'un que par l'autre ; en un clin-d'œil, sans qu'il gagnât un seul coup, toutes ses pièces d'or raflées rentrèrent, comme il l'avait prédit, dans le gousset de son subordonné.

Mais ce malencontreux personnage, s'il avait l'amour morose, avait pardessus tout le vin mauvais et le jeu hargneux. A moitié gris par ses libations réitérées, il entra en fureur et prétendit qu'Hermann l'avait triché.

A cette injure gratuite et blessante, la fougue d'Hermann se réveilla, il riposta en conséquence, la querelle s'anima et dégénéra entre le caporal, dont la colère achevait de troubler la raison, et le subordonné, emporté par l'indignation, en une provocation.

Mais elle ne fut pas plutôt échangée, que le faux milicien sentit son imprudence. Quel moment prenait-il pour une telle algarade !...

— Malheureux !... se dit-il à lui-même ; qu'ai-je fait ?... tout est perdu, peut-être ?...

Alors, le remords, le désespoir dans l'âme, il n'hésita pas ; et lui, l'ancien ferrailleur, le duelliste éprouvé, le spadassin chatouilleux, il se rapprocha de son antagoniste, et lui tendant la main avec déférence,

— Camarade, lui dit-il, oublions ce qui vient de se passer ; je suis un homme d'honneur, je n'ai jamais volé personne, je n'ai joué que parce que vous m'y forciez, et pour vous prouver que je tiens à rester votre ami, partageons le différend par la moitié.

Schultz se laissa mettre les pièces d'or dans la main, sans témoigner ni joie ni aigreur.

Dans ce moment même, un roulement de

tambour avertit nos joueurs qu'il était temps de se rendre à leurs postes respectifs.

— Je compte sur votre parole, caporal, dit Hermann à Schultz.

Celui-ci ne répondit rien, baissa la tête et marcha pensif vers le corps de garde, sans qu'Hermann pût savoir au juste si ce mouvement était un signe d'affirmation.

Durant ces péripéties, Trenck, au fond de son cachot, supputait avec anxiété les heures qui le séparaient encore de celle de la liberté.

La nuit venue, il se débarrassa de ses fers, ouvrit sa cachette, étala sur le parquet tout ce qu'elle contenait, choisit les objets qu'il voulait emporter, l'épée courte, le couteau, les pistolets.

Il achevait d'assujettir ceux-ci à sa ceinture, quand une grande rumeur suspendit son mouvement et lui causa une émotion. A travers l'espace, son oreille subtile distingua le fracas des clefs qui ouvraient les premières portes de sa prison.

Ce n'était pas ainsi qu'Hermann devait procéder au mystère de sa délivrance. Ce bruit indiquait un événement inattendu, un contre-temps peut-être.

D'un mouvement rapide il rejeta dans la cachette les objets étalés devant lui, rajusta avec la même promptitude la plaque de chêne, et, non moins vivement, reprit ses fers.

La dernière porte s'ouvrit.

Des torches projetèrent leur clarté dans le cachot, et Jackinsky, pâle, agité, un papier à la main, envahit la cellule, escorté des adjudans et des miliciens armés.

Il promena un regard effaré, investigateur sur les murs, sur le lit, sur le prisonnier, et voyant celui-ci enchaîné, il s'arrêta muet et hésitant, mais toujours sombre.

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda Trenck en affectant un grand calme ; qui vous amène ?

— Rien, murmura le major indécis. Je disais aussi, c'est impossible. Quelle apparence qu'un homme enfermé ici et attaché de cette sorte puisse en sortir?

— Quoi ! fit le prisonnier, vous me croyiez parti. Hélas ! pas encore.

Jackinsky ne releva pas cette saillie et ne comprit pas son sens caché. Il proféra un grondement et mâchonna :

— Si je connaissais le drôle qui m'a donné ce faux avis !... Allons, messieurs, retournons nous coucher; je vous demande pardon de vous avoir dérangés... Nous avons été mystifiés ; voilà qui est clair.

Sur ce, il se disposa à donner l'exemple, mais l'un des adjudans, celui qui n'était pas du complot, s'écria :

— Un moment!

Et se baissant vers le parquet, il ramassa un petit objet que la lueur des torches faisait briller.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il, une lime !...

— Une lime ! rugit Jackinsky en lui arrachant l'objet des mains. Oui... une lime ! Mais alors ?...

Il s'empara d'une torche, et attirant l'adjudant vers Trenck :

— Qu'on visite les fers du prisonnier ! ajouta-t-il.

L'adjudant obéit, éclairé par le major, dont la prunelle fauve examinait chaque chaînon l'un après l'autre.

— Là !... là ! dit-il en indiquant ceux sur lesquels s'était exercé le long et pénible travail de sa victime, et qui cédèrent à la pression de l'adjudant.

Dans sa précipitation à rejeter dans sa cachette tout ce qu'il en avait retiré, la lime avait échappé à Trenck.

Jackinsky ne triomphait pas, comme on le croirait peut-être.

Cette preuve nouvelle de l'ingéniosité de son prisonnier, de sa ténacité, de son habileté à se procurer des ressources, à se créer des intelligences, cette preuve, en lui montrant la difficulté de la tâche dont il était investi, l'accablait.

— Ainsi, monsieur, dit-il, vous tentiez en-

core d'échapper à la justice et à l'arrêt du roi ?

— Je ne le cache pas, monsieur, répondit Trenck, voulant savourer au moins le plaisir de narguer son persécuteur, — une heure de plus, vous ne m'auriez plus trouvé ici.

— Oh! murmura le major les poings serrés, les lèvres crispées ; vous vous repentirez de votre audace et de vos bravades!... Qu'on prévienne le commandant !

Un homme se détacha aussitôt pour aller réveiller et avertir le comte de Borck.

Jackinsky profita de ce répit pour visiter minutieusement les moindres recoins du cachot, mais cette perquisition, portant principalement sur la fenêtre et son grillage, sur la porte et sa serrure, et sur les murailles, n'amena pas la découverte de la resserre du parquet, ni même celle de la rainure où Trenck cachait son argent.

Borck ne tarda pas à arriver, n'en croyant pas non plus ce qu'on venait de lui apprendre.

— Que se passe-t-il donc encore? demanda-t-il ; ce baron de Trenck a-t-il juré d'épuiser notre patience?

— Vous voyez, commandant, répondit Jackinsky ; il a limé ses chaînes... Heureusement, je veillais, et vous voudrez bien remarquer, pour en faire part à Sa Majesté, que c'est moi qui ai déjoué ses projets.

— De quelle façon?

— J'avais l'œil ouvert sur ses menées, et cet avis, que j'ai reçu il y a une heure, n'a fait que confirmer mes soupçons.

Il passa au comte de Borck le papier que nous lui avons vu à la main à son apparition dans le cachot.

Le comte y jeta les yeux et dit d'un air pensif :

— Mais cet avis ne porte pas de signature et me paraît assez vague ?

Et il lut ces trois lignes, les seules que contînt la dénonciation, écrite d'une main évidemment agitée et en caractères grossièrement contrefaits :

« Mon major, garde à vous! Il y a, parmi les
» miliciens, un traître qui veut, cette nuit, ou-
» vrir les portes de la citadelle à votre prison-
» nier, M. de Trenck. »

— Ouvrir les portes de la citadelle à M. de Trenck!... répéta le commandant, allons donc ! est-ce possible?

— Tellement possible qu'il y a eu commencement d'exécution... Voyez cette lime... quelqu'un l'a fournie au prisonnier.

— C'est juste. Avez-vous d'autres preuves?

— Jusqu'ici non; mais nous en trouverons, j'en fais mon affaire. Et dussé-je faire pendre la moitié de ces misérables miliciens...

— C'est inutile, monsieur. Votre prisonnier sait maintenant qu'il ne doit plus conserver

aucune espérance. Il ne voudra pas nous forcer inutilement à recourir aux moyens de la dernière rigueur pour obtenir de lui le nom de son complice.

— Vous entendez, monsieur de Trenck, dit Jackinsky. Le commandant vous demande, dans votre propre intérêt, le nom de l'homme sur qui vous comptiez.

Trenck répondit froidement :

— Je ne le connais pas, monsieur. Vous avez trop bien pris vos mesures pour que je puisse savoir quelle est la sentinelle compatissante qui a glissé cette lime sous la porte de mon cachot, et je ne lui ai pas demandé son nom, afin de n'avoir pas à vous le redire.

— Réfléchissez, monsieur; ce n'est pas votre dernier mot, dit à son tour le comte de Borck.

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne sais rien et ne puis rien ajouter.

En ce moment, ce n'étaient pas les geôliers, mais la victime qui triomphait.

Jackinsky était livide; le comte de Borck avait dans la voix une inflexion presque polie, que Trenck ne lui avait pas encore connue.

Ces messieurs se rappelaient la scène de la revue passée par le roi dans la citadelle; il avait su les premières tentatives de leur prisonnier, il ne manquerait pas de connaître celle-ci, qui paraissait beaucoup plus grave, à cause même des circonstances qui l'accompagnaient

et de l'éclat qu'eux-mêmes lui donnaient en présence de tant de monde.

A la vérité, Jackinsky avait demandé à assumer sur lui la charge et la responsabilité de la garde du baron, mais une pareille aventure ne compromettait pas moins le commandant de place, sur qui portait le service général de la citadelle et que le monarque engloberait dans sa colère.

Le seul moyen de conjurer l'orage, c'était d'obtenir des révélations; or, il était évident que les miliciens engagés dans le complot n'en feraient aucune; et que si le prisonnier refusait de parler, on devait renoncer à rien savoir.

Le comte de Borck eut recours à un moyen suprême pour fléchir cette résistance.

— Ecoutez, monsieur de Trenck, dit-il; vous vous êtes toujours plaint de n'avoir pu vous faire entendre ni juger légalement. Eh bien! en ma qualité de président du conseil de guerre, je m'engage à vous faire obtenir ces deux points et à vous faire ôter vos chaînes jusqu'à ce que le conseil vous entende, aussitôt que vous aurez nommé l'homme de qui vous tenez cette lime.

— Monsieur le comte, répondit Trenck, il n'est personne qui ne sache que je n'ai pas mérité le traitement cruel auquel on me réduit. Ma conscience et mon honneur sont à l'abri de tout reproche. Retenu par une odieuse injustice, j'use du droit des gens en cherchant à re-

couvrer ma liberté par tous les moyens qui se présentent.

— Monsieur, monsieur, n'empirez pas votre situation par des offenses contre les décisions du roi.

— La personne de Sa Majesté est en dehors de ce débat; le roi a été abusé par des dénonciations calomnieuses. Mais, si j'étais capable de trahir l'homme compatissant qui s'est laissé émouvoir par l'excès de ma misère, alors je mériterais vos tortures et l'ignominie. Du reste, ajouta-t-il en s'adressant plutôt à l'entourage des deux chefs eux-mêmes, qu'à faites de moi ce que vous voudrez; inventez si c'est possible une torture nouvelle, mais n'oubliez pas que je ne suis pas tout à fait abandonné, que j'ai un héritage considérable en Autriche, que je suis capitaine au service de Sa Majesté l'impératrice-reine, et que je m'appelle le baron de Trenck.

Ce langage, dans la bouche de ce jeune homme que les bourreaux croyaient tenir à leur merci et séduire par de belles promesses, acheva de les consterner, et lui gagna la sympathie et l'estime de leur entourage, officiers et soldats.

Cependant le comte de Borck n'accepta pas encore cette réponse comme un ultimatum.

— On se repent souvent d'une résolution trop hâtive, dit-il. Réfléchissez, monsieur, vous avez jusqu'à demain. . . . .

Puis, s'adressant à Jackinsky d'un ton bref :

— Major, voyez ce que vous avez à faire.

Il accompagna ces mots d'un regard froid et menaçant, qui promettait à son subordonné une explication ultérieure.

Jackinsky établit un poste dans le cachot même, avec ordre de ne pas perdre le prisonnier de vue; après quoi il se retira, mais pour revenir à tout instant s'assurer que les gardes remplissaient leur devoir.

Trenck, assez maître de lui pour paraître calme, se jeta sur son lit. Mais au milieu de ses efforts inutiles pour trouver le sommeil, la promesse du commandant, la possibilité de paraître enfin devant des juges lui causait une agitation fiévreuse. Comment obtenir cette faveur sans compromettre aucun de ses compatissans complices?...

Au milieu de la nuit, pendant une des visites de Jackinsky, une nouvelle rumeur éclata dans la place. Un milicien accourut dans la prison, et lança précipitamment cette nouvelle au major, dont ce bruit accroissait le trouble d'esprit :

— Major, un homme de service vient de se pendre!

— Il suffit, répondit Jackinsky de très mauvaise humeur, je vais voir ce que c'est.

Il sortit suivi de quelques officiers, fort émus aussi, car tout était décidément en désarroi cette nuit-là dans la citadelle.

Mais l'agitation la plus grande fut celle de Trenck. A la nouvelle de ce suicide, une idée sinistre lui traversa l'esprit.

— Si c'était Hermann?... N'avait-il pas dit qu'il ne tomberait pas vivant aux mains de leurs ennemis?... Ce fut la première pensée du prisonnier.

Son saisissement et ses inquiétudes seraient difficiles à exprimer, et cependant il était forcé de les renfermer en lui-même, et n'osait interroger personne, car il pouvait s'adresser à une oreille ennemie et empirer sa situation, sinon compromettre son ami, au cas où ce ne serait pas lui.

Après plus d'une heure de cette cruelle incertitude, l'adjudant Gloxin, l'un de ceux qui étaient gagnés à sa cause, rentra dans le cachot, et donna sans affectation certains ordres qui détournèrent l'attention des gardiens, puis s'approchant de Trenck, il lui glissa tout bas ces mots rapides :

— Votre complice vient de se faire justice lui-même... Dans l'intérêt des gens qui se trouvent compromis pour vous, pourquoi ne le nommez-vous pas ?...

Le prisonnier éprouva une contraction terrible du cœur. Il poussa un profond soupir, puis se levant de son lit,

— Je veux voir le major de place, dit-il.

On s'empressa d'aller chercher Jackinsky,

auquel cette démarche rendit momentanément son assurance venimeuse et sarcastique.

— Eh bien! monsieur, il paraît que vous avez réfléchi, j'en suis charmé, et je vous écoute.

— Permettez, monsieur, répondit Frédéric; je suis décidé en effet à me rendre au désir du commandant, mais à lui, à lui seul, je révélerai le nom de l'homme qui m'a servi dans mes projets.... Faites-moi donner du papier, de l'encre et une plume, et qu'on me laisse.

Jackinsky hésita sur ce dernier point; mais rassuré par les précautions minutieuses dont il venait d'entourer la prison, il finit par consentir. Après avoir fait donner à Trenck ce qu'il demandait, il commanda de le laisser seul.

Trenck prit la plume, la trempa dans l'encre, posa la main sur le papier et s'arrêta. Quoique bien convaincu de la mort d'Hermann, au moment de tracer son nom, un scrupule s'empara de lui et fit hésiter ses doigts. — Si ce n'était pas lui?... Mais qui ce pourrait-il être? Tout, hélas! se réunissait pour dire que le brave Hermann avait fini sa vie comme vingt-quatre heures auparavant il se déclarait résolu de la finir. — D'un autre côté, si Trenck persistait dans son silence qui ne compromettait plus qu'un mort, tous ces hommes coupables de compassion pour lui allaient se trouver en butte à une foule d'inquiétudes, de tracas, de persécutions.

Que faire? Que résoudre?

Il commença une lettre au commandant de place, mais arrivé à l'endroit où il fallait tracer le nom de Konrad, qui était celui sous lequel Schell s'était enrôlé dans la milice, il s'arrêta de nouveau; une force invincible retenait sa plume.

Tremblant, pleurant, désespéré, il ne pouvait se résoudre.

Le jour le surpritdans ces perplexités. Enfin, sentant qu'il fallait en terminer, il se décida à laisser le nom en blanc, et sa lettre pliée, il frappa à la porte de son cachot, pour qu'on vînt la recevoir.

Ce futencore l'adjudant Gloxin qui se présenta.

— Eh bien! monsieur, est-ce fait? lui demanda cet officier.

— Non, capitaine, lui répondit Trenck d'une voix suppliante, il manque un nom à cette lettre... celui de l'homme qui s'est pendu?

L'adjudant le regarda avec étonnement :

— Comment! mais c'est Schultz; ne le saviez-vous pas?...

— Schultz!... Schultz!... s'écria Trenck pour fixer ce nom dans sa mémoire; oh! merci, capitaine, merci à vous et à Dieu!

Revenant près de la lumière qui brûlait encore, il r'ouvrit la lettre, écrivit ce nom qu'il venait d'entendre pour la première fois, à la place demeurée en blanc, et demanda qu'on rappelât le major.

— Le jour est venu, monsieur, dit Jackinsky, le délai fixé par le commandant de place est expiré; vous me demandez; votre décision est prise?

Trenck acheva de cacheter sa déclaration, et la lui remettant,

— Voici ce que m'a demandé le commandant, dit-il; j'ai tenu ma promesse, que M. de Borck tienne aussi la sienne.

VIII

Le conseil de guerre

Tout ce qui venait de se passer constituait pour Trenck une énigme fort obscure. Mais ce qu'il y voyait de clair, c'est qu'Hermann existait encore, que vraisemblablement, grâce aux précautions auxquelles il l'avait initié sur la manière dont se pratiquait l'embauchage des miliciens en sa faveur, il n'était pas plus compromis que ses compagnons; pour lui, c'était l'essentiel.

Quant à Schultz, il ne le connaissait pas, il ne l'avait jamais vu, et il se perdait en conjectures sur les motifs qui avaient pu pousser cet homme au suicide.

Pour nous qui le connaissons, quoiqu'il tien-

ne peu de place dans notre récit, malgré le rôle funeste qu'il occupe dans l'histoire de Trenck, rien n'est plus simple.

Dans un premier accès de colère contre Hermann, ce malheureux, surexcité par la double ivresse du jeu et du brandevin, avait juré de tirer vengeance de l'homme qui lui avait gagné son argent, suivant lui par des manœuvres déloyales, et qui lui avait jeté ensuite une aumône à la tête.

Il avait donc écrit et fait tenir secrètement au major de place le billet que nous savons. Ce billet, on l'a vu, portait la trace de son désordre d'esprit et même de ses scrupules instinctifs; car tout en travaillant à faire échouer les desseins d'Hermann, il n'allait pas jusqu'à le désigner d'une manière nominative.

Il n'en était pas moins plus que suffisant pour mettre en émoi, non-seulement le major, mais toute la citadelle. Aussi, cette tête faible, dégrisée tout à coup par l'effet de sa dénonciation, se prit à en envisager avec terreur les conséquences. Si Hermann était découvert, c'était un homme mort. Si les soupçons du major ne s'arrêtaient pas sur lui, ils planeraient incessamment sur la tête de tous ses camarades et de lui-même, et, en tout état de cause, Trenck en serait la première victime; Trenck, qui ne lui avait rien fait, et qu'il plaignait de tout son cœur, depuis que c'était devenu une affaire de

mode, dans la citadelle, chez les miliciens, séduits par l'or du prisonnier.

Cette nature indécise et malléable, si facile à décontenancer, comme on l'a vu par son faible pour une femme indigne, avait, à sa façon, des principes d'honneur et de probité militaires. En prévoyant le mal qu'il allait causer par sa faute, disons mieux, puisque c'était sa pensée, par son crime, il se détesta lui-même.

La fureur aveugle de Jackinsky, ne sachant à qui s'en prendre, et enveloppant tous les miliciens dans un regard plein d'éclairs et de menaces, acheva de lui enlever la raison. Et puis, le pauvre diable, répétons-le, avait surtout la tête affaiblie par la tyrannie dégradante, par la trahison de celle qu'il aimait. Qu'avait-il à faire ici-bas, privé de l'amour de cette femme, et poursuivi par le remords d'une odieuse délation?

Enfiévré par ce double désespoir, il sortit la tête perdue du corps-de-garde, et peu d'instans après, on le trouva pendu à l'une des poutres du pont-levis, avec son propre cordon de cheveux.

Cet incident aurait passé à peu près inaperçu en tout autre moment. Il n'y avait pas là de quoi émotionner les habitans d'une citadelle, habitués, en temps de guerre surtout, à des péripéties autrement dramatiques; mais ce fut pour Trenck un coup du ciel, qui lui offrit le

moyen tout indiqué de sortir du plus cruel embarras.

Avec ce nom de Schultz, que l'adjudant lui avait en quelque sorte dicté, il apaisait d'un seul coup les craintes légitimes des personnes qui se sentaient exposées aux soupçons du major, et il contraignait le comte de Borck à lui donner des juges, et, par conséquent, à rendre sa justification publique, du moins il s'en flattait.

Le commandant de place s'était engagé devant témoins, il était impossible qu'il osât se parjurer.

Le lendemain, il entra dans le cachot où Trenck continuait d'être gardé à vue, depuis qu'il ne portait plus ses chaînes, par un poste établi par les soins de Jackinsky.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez nommé l'homme qui, selon vous, a trahi ses devoirs en vous procurant le moyen de limer vos fers. Quoique, par des circonstances singulièrement suspectes, cette révélation ne puisse pas être contrôlée et devienne inutile, je ne chercherai pas à renier ma parole. Je vous ai promis des juges, et en cela j'ai peut-être outrepassé mes pouvoirs. Le nouveau gouverneur de Magdebourg, le landgrave de Hesse-Cassel, est ici le représentant direct de Sa Majesté. Je regrette qu'il soit absent, car il eût, je n'en puis douter, fait honneur lui-même à mes engagemens.

Néanmoins, je suis résolu de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous prouver mon bon vouloir. Monsieur de Trenck, vous allez paraître devant le conseil de guerre de la citadelle ; il écoutera vos explications, et avisera ensuite selon ses devoirs et sa conscience.

Le comte de Borck, se tournant alors vers la porte, dit :

— Que l'on dispose tout, et qu'on introduise les membres du conseil.

Le prisonnier éprouva un certain étonnement mêlé de défiance, à cet ordre, car il lui parut étrange qu'on ne le tirât pas de son cachot pour une circonstance aussi sérieuse. Il ne laissa rien voir pourtant ; l'autorité du commandant de place était absolue, et les exemples de prisonniers d'Etat jugés dans leur prison même ne manquaient pas dans l'histoire.

Des guichetiers apportèrent des chaises, une table sur laquelle ils étendirent un tapis vert. Ils y placèrent deux énormes candélabres, dont la lueur prenait une teinte sépulcrale et sinistre dans l'atmosphère épaisse et sous la voûte humide de la cellule.

On ajouta du papier, des plumes, des écritoires.

[illegible]mmandant surveillait silencieusement ces appr[illegible]s, et son œil soucieux dirigeait à la dérobée [illegible]s regards inquisiteurs sur le prisonnier, assi[illegible] sur le bord de son lit.

— Tout est prêt, commandant, dit enfin le guichetier en chef.

Borck élevant alors la voix, s'adressa aux officiers, qui sans doute attendaient dans le couloir voisin :

— Entrez, messieurs, et préparez-vous à entendre M. de Trenck. Les ordres du roi lui ont assigné cette prison, avec défense de l'en faire sortir sous aucun prétexte; c'est donc dans cette prison que vous remplirez votre mandat.

On prit place devant la table, à peu près en demi-cercle, faisant face au banc de pierre, sur lequel Trenck alla s'asseoir; le comte de Borck, en sa qualité de président, occupait le milieu, Jackinsky était à sa droite, puis venaient les autres selon leur grade, dans l'ordre ordinaire.

En voyant la composition de ce tribunal, présidé par ses deux plus cruels ennemis, Frédéric laissa échapper un sourire sarcastique et ne se méprit pas sur ce qu'avait de dérisoire le procédé employé par Borck pour dégager sa parole sans trop compromettre son honneur.

Mais il ne se résigna pas moins à accepter ce semblant de justice, dans l'espoir bien fragile que les paroles qu'il prononcerait devant cette réunion assez nombreuse ne seraient pas complétement étouffées, et qu'en parvenant aux pieds du trône, elles donneraient au roi, qui n'avait jamais voulu l'entendre, l'occasion de réfléchir et de s'éclairer.

Ne pouvant accuser le prisonnier d'un crime que rien ne spécifiait, attendu qu'il s'agissait d'un secret dont le roi n'avait pas jugé à propos de se dessaisir, le comte de Borck prit le parti de l'interroger sur ses antécédens et sur les bruits publics relatifs à ses aventures, avant, pendant et depuis l'époque de sa faveur.

Dans ce questionnaire embarrassé, il n'était pas difficile à un esprit pénétrant de découvrir un certain sentiment de curiosité; et probablement Jackinsky, seul initié à la vérité et trop adroit pour en avoir jamais rien dit à son supérieur, ne s'y méprit pas.

Trenck répondit brièvement, mais avec une franchise qui n'avait de bornes que les mystérieuses bontés de la princesse Amélie pour lui.

Sa parole simple et nette satisfit à toutes les questions, avec d'autant plus d'assurance qu'il reconnut bien vite que, sauf le commandant de place et le major, tout le monde lui prêtait une attention pleine d'intérêt et de bienveillance.

Prenant à son tour le rôle d'interrogateur,

— Je crois, dit-il, avoir répondu complétement aux questions de M. le commandant; mais je ne pense pas que le conseil puisse voir là l'ombre d'un grief contre moi, et puisqu'il s'agit de me juger, je demande qu'on veuille articuler le crime dont je suis prévenu.

Chacun regarda; le comte de Borck ouvrit la bouche et ne trouva rien à dire.

— Messieurs, insista le prisonnier, je réitère ma demande : Puisque je suis accusé et que vous êtes, m'a-t-on assuré, ici pour me juger, qu'on dise la nature de mon crime.

A ces mots, qui semblaient causer aux assistans une impression favorable au prisonnier, Jackinsky, n'y tenant plus, se leva, et laissant éclater sa haine dans chacune de ses paroles :

— Eh! monsieur, s'écria-t-il, à quoi bon tant récriminer?... Si personne ne précise l'accusation, ne devriez-vous pas comprendre que Sa Majesté, par pitié pour vous sans doute, a eu la délicatesse de garder le silence sur les causes de votre juste punition?... Mais, puisque vousm'y forcez, moi qui les connais, ces causes, je les révélerai, et je vous ferai rougir de votre honte, si vous pouvez rougir encore!...

— J'attends, monsieur, dit Trenck, en faisant un violent effort pour se contenir.

— En Silésie, pendant que notre grand monarque luttait héroïquement pour la possession de cette belle province, que nulle puissance au monde ne saurait lui arracher désormais, vous avez livré les secrets de l'armée à votre digne parent le colonel de bandits François de Trenck.

Trenck poussa un éclat de rire de dédain et de supériorité. Jackinsky acheva d'une voix nerveuse et vibrante :

— Vous l'avez fait pour avoir droit un jour à l'héritage de ses richesses volées et sacriléges,

et le roi vous a châtié, parce qu'il a tenu entre ses mains les preuves de votre trahison.

— En effet, riposta Trenck avec une ironie sanglante, mieux que personne vous devez connaître ces preuves, major Jackinsky, puisque ce fut vous qui les fabriquâtes.

Cette audacieuse réplique provoqua un grognement sourd de la part de Jackinsky, et causa une vive rumeur parmi les assistans.

Le comte de Borck, très mal à son aise, comprenant qu'il ne résulterait rien de satisfaisant de tout cela et qu'il ne saurait même pas ce qu'il avait espéré un moment découvrir, le comte se hâta d'abréger.

— Résumez-vous, monsieur, dit-il à Trenck, et ne vous avisez plus d'insulter les membres du conseil, ou je lève la séance.

— Mon résumé sera bien simple : j'ai été enfermé à Glatz sans jugement et sur une dénonciation mensongère que l'on n'a pas voulu prendre la peine d'éclaircir. Je n'ai jamais cessé de réclamer une enquête, on me l'a refusée. Dans de telles circonstances, devant un déni de justice si flagrant, je me suis cru le droit d'échapper à un châtiment arbitraire et immérité. Obligé de vivre à l'étranger, la Prusse m'étant fermée, je n'ai pas trahi en prenant du service à Moscou et à Vienne, me réservant de briser mon épée plutôt que de la tourner contre ma patrie. Attiré, à Dantzick, dans un guet-apens, on

m'a saisi et l'on m'a enfermé, toujours sans jugement, dans cette citadelle, sans même fixer un terme à ma séquestration, comme on le fait pour le criminel le mieux convaincu de scélératesse. Au contraire, on prend soin de me laisser entendre que cette captivité à laquelle on joint des tortures imméritées, ne finira qu'avec ma vie. Voilà ce dont je me plains, messieurs, et j'ajoute que je proteste de toutes mes forces contre la manière barbare dont s'exécutent envers ma personne les ordres du roi, qui l'ignore, j'en suis sûr! En admettant que Sa Majesté, abusée, croie avoir des motifs de me priver de ma liberté, elle a cru me donner des geôliers, mais non pas des bourreaux. Si je suis déclaré coupable, eh bien! qu'on me tue en une fois, qu'on ordonne au major Jackinsky de dresser un échafaud et d'y faire rouler ma tête..., c'est son rôle, comme le mien est de mourir en le maudissant et en lui jetant à la face les noms d'imposteur et de lâche!...

— Misérable!... rugit Jackinsky, au comble de la rage.

Mais le comte de Borck se leva vivement, et d'une voix impérieuse:

— Assez! dit-il, qu'on se taise!

Et s'adressant aux membres du conseil:

— Messieurs, retirons-nous; notre tâche est accomplie... J'en rendrai compte au roi.

Donnant l'exemple, il sortit précipitamment,

suivi de Jackinsky, qui jeta au prisonnier un regard de tigre.

Les autres officiers se retirèrent de même, mais la tête courbée, dans une attitude qui indiquait la pitié et le deuil.

Cette compassion n'était pas inspirée seulement par les malheurs de Trenck, mais par les conséquences que pouvait entraîner pour lui cette orageuse séance, qu'il avait sollicitée, et où il n'avait pas su se rendre maître de lui-même.

En voyant les officiers sortir l'un après l'autre, il reconnut trop tard qu'il avait eu tort enfin de ne pas récuser le dérisoire et impuissant conseil de guerre du comte de Borck, non qu'il se repentît du traitement qu'il venait d'infliger à Jackinsky, et des plaintes qu'il avait fait entendre à ses soi-disant juges, mais il commençait à douter que ses protestations fussent jamais mises sous les yeux du roi; et cependant, s'il avait sollicité des juges, c'était uniquement dans ce but. Insensé! n'aurait-il pas dû prévoir la mauvaise foi du comte de Borck ?

Il se trompait néanmoins dans une partie de ses appréciations ; l'avenir le prouvera.

Mais, sous un autre rapport, il ne tarda pas à se convaincre que ses terribles imprécations contre Jackinsky portaient leurs fruits, et que sa position allait en être empirée si elle pouvait

l'être, ce qu'il ne regardait pas comme praticable.

Le lendemain de la séance, le major fit irruption dans le cachot. Il était escorté de forgerons plus nombreux et s'il se peut plus rébarbatifs que ceux qui avaient reçu Trenck la première fois. Ils portaient un grand réchaud allumé, des outils sinistres, et des chaînes qu'ils jetèrent à grand bruit sur le parquet.

Jackinsky ordonna aux hommes du poste établi dans la cellule même, de saisir le prisonnier, et ceux qui ne furent pas employés à cette exécution furent placés par lui en sentinelles.

— Est-ce donc l'arrêt de votre tribunal que vous venez me signifier?... demanda Trenck ironiquement.

— L'arrêt du conseil, quel qu'il soit, répondit le bourreau d'un air sombre, doit être soumis à la sanction du roi pour être valable... Or, qui peut savoir où est le roi en ce moment, et à quels ennemis, impériaux, Français, Russes ou Suédois, il est en train de donner une leçon ?

— Que me voulez-vous alors ?

— Vous allez le savoir... Que le roi vous gracie, c'est son droit; mais je doute qu'il en use... En attendant, vous n'oubliez qu'une chose, c'est que Sa Majesté m'a donné tout pouvoir sur vous, que je suis responsable de votre personne, et qu'il m'importe de prendre mes précautions, toute rancune à part.

— Oh! je connais la noblesse de vos sentimens... Faites votre métier, exécuteur des hautes œuvres, et n'attendez pas une plainte de votre victime.

Jackinsky s'abstint de répondre, ses acolytes allaient le faire pour lui.

— A l'œuvre, leur dit-il, et n'oubliez rien.

Aussitôt, les forgerons, qui n'attendaient que ce signal, scellèrent dans la muraille au-dessus du banc et à la place qu'occupait le premier crampon, une formidable armature de fer à laquelle étaient attachés plusieurs gros anneaux.

Pendant ce temps, des fers rougissaient dans le brasier, et d'autres ouvriers les façonnaient à coups de marteau. La cellule offrait l'aspect d'un coin de l'enfer, tel que se le figuraient les ascètes espagnols du moyen-âge.

On enleva les cercles qui étaient restés aux poignets du prisonnier pour leur en substituer de plus larges et de plus épais ; on en scella de semblables à ses chevilles ; enfin, on souda autour de son corps un cerceau de fer large comme la main, formant une ceinture munie par derrière d'un crochet destiné à recevoir une chaîne.

D'autres chaînes, rivées aux cercles des bras et des jambes, vinrent s'attacher avec celle-ci aux anneaux fixés dans la muraille. Ces chaînes, beaucoup plus courtes et plus fortes que les précédentes, permettaient à peine à la vic-

time de s'écarter du banc de pierre et de se coucher sur son lit.

Ce n'est pas tout; une barre de fer, terminée par deux anneaux fixés à chacun des cercles de ses poignets, et longue d'une dizaine de pouces, empêchait qu'il pût rapprocher ses mains l'une de l'autre.

Le poids des fers dont on le chargea ainsi dépassait, d'après les documens authentiques, soixante livres du temps. Il semble, que cette fois, l'imagination des bourreaux eût épuisé ses ressources. Nous verrons bientôt!

Cependant, il se laissa faire; son attitude, à chaque anneau ajouté aux cercles terribles, défiait l'imagination si féconde en cruautés de son ennemi. Une arrière-pensée la lui faisait prendre en pitié.

Mais tout à coup une idée le mordit au cœur avec la dent aiguë d'un serpent. Il s'aperçut que ses chaînes, beaucoup plus courtes, comme nous l'avons dit, que les précédentes, ne lui permettaient plus d'atteindre la cachette qui renfermait la lime échappée aux investigations de ses geôliers, cette lime dernier espoir de salut!

Cette poignante révélation lui arracha un cri de désespoir.

— Ah! malheur!.. malheur!.. exclama-t-il.

— Tiens! fit le major, que son calme et sa fermeté commençaient à troubler, je croyais que

vous vous étiez interdit toute espèce de plainte! Où est donc ce mâle stoïcisme dont vous faisiez parade?...

— Infâme!... s'écria l'infortuné en cherchant à bondir sur lui.

Cet élan inconsidéré ne servit qu'à lui causer une horrible douleur aux poignets et aux chevilles, emprisonnés dans leurs cercles de fer.

Et pourtant, il avait été si terrible, si soudain, que Jackinsky en avait blémi, et que, se reculant par un effroi instinctif, il se mit sous a protection des sentinelles qui gardaient la porte.

Là, plus rassuré, il retrouva son fiel ironique et il eut le honteux courage de railler sa victime.

— Au revoir, monsieur de Trenck, lui lança-t-il, et n'allez pas me brouiller avec le roi.

Sur ce sarcasme, il sortit le premier, la tête haute, du tombeau où il laissait le malheureux jeune homme rivé à la muraille.

Les forgerons prirent leurs outils, leur fourneau à moitié éteint, et le suivirent.

Les soldats se retirèrent ensuite, et enfin les guichetiers; tout ce monde muet et consterné par le spectacle d'un si grand supplice.

La porte se referma, la dernière lueur des torches disparut, il ne resta que la vapeur âpre et incommode exhalée par le brasier, et Frédéric rentra dans l'isolement, dans le silence lu-

lugubre, que troublait seul le bruit de ses fers au plus léger de ses mouvemens.

IX

Espoir!!!

Les premiers temps de cette nouvelle captivité furent plus pénibles que les autres pour Trenck, non pas seulement à cause des entraves qui formaient un réseau cruel autour de sa personne, mais surtout parce que rien ne vint rompre la monotonie de son cachot, et qu'abandonné ainsi absolument avec lui-même, n'entrevoyant désormais aucun moyen d'alléger son déplorable sort, son âme n'osait concevoir la plus faible lueur d'espérance.

Inutile de répéter que nous suivons le plus fidèlement possible la relation historique de la longue et douloureuse captivité, et des nombreuses tentatives d'évasion de ce Latude allemand.

Le prisonnier eut d'abord beaucoup de peine à s'habituer à ses fers; la barre qui tenait ses mains écartées l'une de l'autre lui causait particulièrement une gêne affreuse; la ceinture de fer avec le réseau de chaînons qui y aboutissait, et les cercles épais et larges de ses chevilles lu

permettaient difficilement aussi de trouver une position où ses chairs ne fussent pas trop durement meurtries. Joint à cela, le peu de longueur des chaînes, tout faisait de cette torture quelque chose de si effroyable qu'on ose à peine croire à tant de barbarie vis-à-vis d'un infortuné si peu coupable.

Il lui fallut plus de quinze jours, pour trouver le moyen de dormir sans éprouver des crampes ou s'écorcher la peau et les chairs. Quand il y eut réussi, ce fut au moins un peu de soulagement ; mais ses épreuves morales croissaient à mesure que le temps passait.

Depuis que la trahison de Schultz avait fait avorter le plan si habilement préparé par ses amis, il n'avait pas revu Hermann ; et, quoique rassuré, autant que possible du moins, sur son existence, car Jackinsky n'eût pas manqué de l'informer d'une catastrophe survenue à quelqu'un qui lui était aussi cher, il ignorait complétement ce qu'il était devenu et comment il avait échappé aux soupçons.

De Léo, aucune nouvelle non plus; mais, on le voit, c'était par ce silence même qu'il devait être tranquillisé sur le sort de ses dévoués, puisque les malheurs seuls arrivaient jusqu'à lui.

Depuis cette époque encore, un changement qui ne pouvait que l'affecter d'une manière très vive s'était produit chez tous les gens qui péné-

traient dans le cachot. Guichetiers et miliciens, adjudans ou bas-officiers, tous ces hommes chez qui il reconnaissait autrefois des marques de sympathie et de compassion, offraient des physionomies sombres, évitaient de l'approcher et même de le regarder.

Ils accomplissaient strictement leur devoir et se hâtaient de s'éloigner, comme s'ils craignaient qu'un mot, un geste du prisonnier ne vînt les compromettre.

Ce nouveau régime dura un mois, deux mois, quatre mois peut-être; le pauvre proscrit cherchait, implorait en vain par son maintien, par ses regards, un signe de commisération; — on s'écartait de lui comme d'un maudit et d'un pestiféré.

Puis, peu à peu, on commença à le négliger, parfois on allait jusqu'à rester vingt-quatre heures sans renouveler sa provision de pain et d'eau. Le service s'opérait plus rapidement, on prenait à peine la précaution de visiter ses chaînes. C'était seulement quand Jackinsky présidait à ces détails qu'on y apportait plus de soin.

Mais cet homme lui-même avait subi des alternatives singulières, dont le prisonnier était frappé sans parvenir à s'en rendre compte.

D'abord sarcastique, poliment perfide, il devint d'un jour à l'autre inquiet, agité, silencieux. Pendant plusieurs jours il entra régulièrement dans le cachot, fit examiner avec soin sous ses

yeux les fers de Trenck ; après quoi, le voyant abattu, pour ainsi dire résigné, il se relâcha insensiblement de cet excès de vigilance, se montra moins souvent, et, quand il se montra, lui aussi sembla avoir hâte d'accomplir cette corvée.

Le prisonnier observait, mais il se perdait en conjectures, car pas un mot ne lui donnait la clef de cette conduite bizarre. N'ayant plus rien, plus un fil, plus une lueur, le sentiment de son impuissance le minait, et comme il l'attribuait au major, la vue de cet homme lui causait de tels accès de fureur latente qu'il lui lançait des regards que le misérable n'osait soutenir. Il évitait plus que personne de se mettre à portée d'un captif si redoutable, et restait presque toujours derrière les miliciens, qui l'accompagnaient le fusil en arrêt.

Pour la séance du prétendu conseil de guerre, il n'en avait plus jamais été question. Trenck l'avait bien prévu ; néanmoins, pour en avoir le cœur net, il questionna un jour Jackinsky sur cet objet.

— Je vous ferai observer, monsieur, lui dit-il, que j'attends toujours la décision royale qui m'a été promise.

— Ah ! oui, répliqua le major, à propos de ce fameux conseil tenu dans ce joli endroit?... Une heureuse idée qu'a eue là le commandant de place!... Comme s'il fallait mettre tant de fa-

çons avec un traître... Je l'avais pourtant bien prévenu...

— Et qu'est-il arrivé, monsieur?... demanda Frédéric, espérant à la fin apprendre quelque chose.

— Il est arrivé... Mais ai-je donc des comptes à vous rendre?... Tâchez de vous figurer que vous êtes destiné à achever vos jours ici, et je crois que vous ne vous tromperez guère... Pour ma part, j'ai trop de plaisir à vous savoir près de moi, je m'y emploierai de mon mieux, je vous le proteste.

— Et moi, je vous proteste, en retour, que vous n'avez pas, quoi que vous prétendiez, affaire à un ingrat, et, qu'ici ou ailleurs, je ne mourrai pas sans avoir payé mes dettes.

Il mit dans ces mots une telle expression, une conviction et une résolution si pénétrantes, que Jackinsky en éprouva un trouble importun. Il grimaça pourtant encore quelque chose comme ceci :

— On a vu des gens bien arrogans mourir insolvables.

Et sans laisser à son antagoniste le temps de riposter, il se hâta de sortir.

La nuit même qui suivit cette escarmouche, le prisonnier, appuyé au mur, dans la position qui lui permettait de sentir le moins la pesanteur de ses chaînes, s'abandonnait à ses méditations amères, déplorant par-dessus tout

son impuissance à châtier son odieux tyran.

Un bruit, dont il était désaccoutumé depuis longtemps, le fit tressaillir, et ses pupilles ardentes et dilatées se dirigèrent vers sa porte. La clef tournait dans la serrure, et, à la manière dont on s'y prenait, il lui semblait reconnaître la main attentive d'Hermann.

Etait-ce possible !... Une si grande joie lui était-elle réservée ?... Oui, la porte roule lentement sur ses gonds, s'entr'ouvre, et Hermann, sa lumière à la main, se glisse comme autrefois dans le cachot.

Le sang du prisonnier fit un bond dans sa poitrine, et cet excès de surprise et de joie faillit le suffoquer.

— Toi !... s'écria-t-il ; enfin, c'est toi !...

Mais Hermann ne s'élança plus vers lui comme naguère ; pâle, défait, les traits creusés par le chagrin ou par la maladie, au lieu d'avancer, il restait sur le seuil, tremblant, la tête inclinée sur sa poitrine, n'osant faire un pas.

— Oui, répondit-il tout bas, oui !... c'est moi.

— Eh bien ! qui t'arrête ?... pourquoi ne viens-tu pas m'embrasser ?...

Il secoua péniblement la tête et murmura toujours d'un accent étouffé :

— Pourquoi ?...

— Est-ce que je te fais peur ?...

— Oui... j'ai peur... peur de toi !... répondit Schell en faisant quelques pas et en tombant à

genoux devant lui; j'ai peur de toi, car je suis un malheureux.

— Voyons, voyons, ami, ne tiens pas de ces propos insensés.

— Oh ! je sais ce que je dis !... Je suis un réprouvé, un maudit, bien assurément indigne de ton amitié et de ta commisération.

— C'est impossible !... je ne le croirai jamais !

— C'est vrai, pourtant; trop vrai !... Voilà quatre mois que cet aveu m'étouffe, me ronge le cœur, et que je cherche l'occasion de délivrer ma conscience.

— Parle donc, alors !... car tu finis par m'effrayer.

— Oui, oui, je te dirai tout, ce sera une partie de mon châtiment; quant à mes remords, rien ne me les ôtera.

— Qu'as-tu commis, malheureux ?...

— Frédéric, si tu n'es pas libre, si tes bourreaux t'ont écrasé sous leurs mauvais traitemens, s'ils t'ont chargé de nouvelles chaînes, c'est à moi, moi seul, entends-tu, que tu dois tout cela.

— A toi !... comment donc, enfin ?...

— Maudis le jour qui t'a fait me connaître, déteste-moi, brise-moi sous tes fers, j'ai tout mérité, tout... J'ai violé mes sermens les plus sacrés, j'ai joué !...

— Tu as joué encore ?...

— Oui... avec le démon, avec l'enfer, avec l'homme qui devait assurer ta fuite, et le sort, pour se venger de moi, m'a fait gagner cette fois... Et cet homme, exaspéré d'avoir perdu, a dénoncé nos projets.

— Cet homme, tu l'appelais?...

— Il se nommait Schultz.

— Schultz!... répéta Trenck en tressaillant.

— Il s'est fait justice, d'ailleurs, de remords il s'est pendu; et, moi, j'ai eu la lâcheté de ne pas suivre son exemple.

— Ah! murmura Trenck d'une voix navrée, le jeu!... toujours le jeu!... toujours!

Hermann se traîna sur les genoux, les mains jointes, jusqu'à lui :

— Ce que je n'ai pas fait, fais-le, toi, venge-toi, tue-moi!

Trenck se laissa glisser sur son banc de pierre, anéanti, brisé, l'œil fixe et morne.

— Non, dit-il après un silence, je ne te tuerai pas; je ne te tuerai pas, car j'aurais dû prévoir que cela finirait ainsi... Va! je te pardonne... mais à une condition.

— Laquelle? oh! laquelle? dit vivement Hermann.

— Un service... le dernier que j'attends de toi, et que je te demanderai.

— Je suis prêt.

— Oh! ce ne sera ni long, ni difficile. Là, sous tes pieds, à une distance que je ne puis at-

teindre, car, hélas! ils n'ont pas seulement alourdi, ils ont raccourci mes chaînes! j'avais pratiqué une cachette qu'ils n'ont pu découvrir.

— Oui, je m'en souviens... je la connais... Ici, n'est-ce pas?

Il se traîna en rampant jusqu'à l'endroit désigné.

— Précisément; eh bien! prends ton sabre... introduis-en la pointe dans la rainure du parquet... c'est cela... soulève la plaque.

— Elle résiste.

— Oui, depuis le temps que je n'y ai touché, l'humidité a gonflé le bois.

— Non, elle cède... je la tiens!...

— Bon!... Prends ta lumière et cherche; tu dois retrouver les deux pistolets que tu m'apportas en prévision de cette fuite...

— Les voici tous les deux.

— Assure-toi qu'ils sont en bon état.

Hermann fit jouer les ressorts et examina les pierres.

— En aussi bon état que quand je te les remis. Que faut-il en faire?

— Examine aussi la poudre.

— La poudre est sèche.

— Bien; donne-les moi.

Hermann avança le bras pour les lui rendre, mais frappé de l'éclat fulgurant de son regard et de l'expression de son visage,

— Qu'en veux-tu faire?... demanda-t-il.

— Que t'importe?

— Ce qu'il m'importe?... mais je veux savoir...

— Eh bien, sache! Je suis las de lutter et de voir mes projets les plus sûrs déçus l'un après l'autre par... la fatalité. J'abandonne cette partie où je roule le rocher de Sisyphe, pour le voir m'écraser sans cesse. Mais je ne veux pas me retirer sans vengeance! De ces deux pistolets, le premier est pour Jackinsky; le second pour moi.

— Pour toi!... Et tu as pu croire que je consentirais?...

— Tu as promis.

— J'ai promis de te rendre un service... et tu peux réclamer et invoquer cette parole... Tu n'y crois pas!... Ah! c'est mon châtiment; tu n'as pas été témoin de mes tortures, de mes remords, de mon repentir pendant ces longs mois. Tu en as le droit, ne me crois pas! Mais, tiens, promets-moi de vivre encore... quelques mois seulement. Un délai de quelques mois, qu'est-ce que cela? Et alors, si tu persistes, eh bien! nous nous tuerons ensemble!

— Non, non, non! Il y a des momens horribles où j'ai peur de faiblir, et je ne veux pas que l'excès de mes tortures m'amène à me montrer vaincu devant ces monstres! Qu'ai-je à faire dans ce monde? Pour qui vivrais-je!...

— Frédéric!... Frédéric! s'écria Hermann

en le serrant dans ses bras ; si ce n'est pas pour moi, qui ne le mérite plus, que ce soit pour Léo ! Et si ce n'est pas pour Léo, que ce soit pour la femme qui t'a rendu martyr...

— Et qui m'a oublié !...

— Non pas ! non pas !... Elle est fidèle et se souvient, celle-là !... Ah ! que Léo te connaît bien, et comme à travers les murs de ta prison il sait lire ce qui se passe en toi !... L'admirable ami !... J'en suis jaloux !...

— Que veux-tu dire ?...

— Prévoyant ton désespoir, devinant ton dégoût de la vie, redoutant une résolution funeste, à la suite de notre tentative avortée par ma faute, ce cher Léo est parti pour Berlin, et voici ce qu'il en a rapporté.

En même temps, Hermann tira de son sein un objet qu'il mit dans la main de Trenck et qu'il éclaira de sa lumière. Trenck le saisit et éprouva une secousse magnétique.

— Un bracelet ! s'écria-t-il ; ah ! oui, je le reconnais !... Je l'ai vu à son bras, à elle... Oh ! quel souvenir !...

Il ferma les yeux et s'absorba quelques secondes dans ce regard sur le passé. Puis les r'ouvrant, il les promena avec un pâle et déchirant sourire sur les fers, et les ramena sur le bijou.

— Mais, reprit-il, sur cette pierre il y a des lettres gravées.

— Lis, dit Hermann en approchant la lumière.

— « ESPOIR !... » Quoi, c'est?... E le m'aime toujours !... oh !... mon ami, elle m'aime !...

Il tint longtemps d'une main convulsive le bracelet sur ses lèvres en laissant couler ses larmes.

— A présent, veux-tu mourir?... demanda Schell.

— Non ! elle ordonne; j'obéirai... Mais comment a-t-elle tant tardé à me répondre?

— Demande plutôt comment elle t'a répondu ! Il n'a pas fallu moins que le dévouement, que la persévérance, que l'adresse de notre merveilleux Léo. Hélas ! a-t-elle été cruellement éprouvée à cause de toi, la pauvre femme !... Elle a vu les portes de la mort, et sous prétexte de veiller à sa santé chancelante, son frère l'a entourée d'un système de surveillance, d'espionnage, pour ainsi dire infranchissable, car on a renouvelé toute sa maison, on n'a laissé auprès d'elle aucune des personnes qui pouvaient connaître ses secrets et recevoir ses confidences, à commencer par Mme de Kleist. Heureusement, la guerre a obligé le roi de partir; autrement, jamais Léo n'aurait pu arriver jusqu'à elle; encore a-t-il risqué bien des fois d'être découvert. Mais il y allait de la vie de son ami Frédéric, que n'aurait-il pas tenté?

— Cher, bien cher Léo !... soupira Trenck,

remué jusqu'au fond de l'âme ; ah ! quand me sera-t-il donné de le voir, de le serrer aussi sur mon cœur !

— Patience, ami, patience; cela viendra !

— Oui ! s'écria le prisonnier en relevant la tête avec son ancienne énergie; oui, car maintenant, je veux vivre, et je vivrai! Je veux être libre, et je le serai!... Tu t'en souviens, il y avait deux limes dans cette cachette. Mes bourreaux en ont trouvé une ; mais ils m'ont laissé l'autre. Donne-la-moi.

— Oh ! pour cela, bien volontiers... Tiens, la voici... Mais parviendras-tu aussi à entamer ces lourdes et horribles chaînes ?

— J'en réponds... Je n'ai jamais eu plus de force, et s'il n'y a pas d'autre obstacle à ma sortie de ce cachot...

— Il y en aura malheureusement, et de très sérieux, si tu comptes sortir par cette porte..... Oh ! il s'est passé du nouveau dans notre citadelle, depuis quatre mois.

— Explique-moi cela, car il importe que je connaisse....

— Inutile de te rappeler quel implacable ennemi tu as dans le major. Exaspéré de s'être encore laissé surprendre par toi dans ses diaboliques précautions, il a mis tout en œuvre pour communiquer sa noire méchanceté au commandant de place. Ce comte de Borck, qui ne vaut pas cher non plus, s'est laissé arracher les or-

dres les plus inhumains, pour prévenir une nouvelle conjuration en ta faveur. Tu te figures bien, en effet, que le rusé cerbère, inspiré par sa haine, n'a donné qu'à moitié dans l'histoire de Schultz, et n'a pas cru que ce malheureux fût ton seul complice. Ne sachant qui suspecter au juste, il a mis tout le monde en suspicion, l'espionnage est devenu à l'ordre du jour, et sa haine s'est exercée à chercher quelque autre victime parmi nous. On a tenu continuellement suspendues sur nos têtes les peines les plus rigoureuses, le cachot, le bâton, la corde. Ç'a été dans la citadelle une terreur organisée; on se défiait les uns des autres; une parole de pitié sur ton sort eût été regardée comme un piége; un essai d'embauchage aurait été dénoncé à l'instant et suivi d'un châtiment terrible, pour faire un exemple.

— C'est donc cela ! dit Trenck; voilà l'explication du changement que je remarquais chez ces hommes auparavant si pleins de compassion ! Mais comment ne t'ai-je jamais vu parmi eux?

— Parce que le flair diabolique de Jackinsky l'avait averti que tu possédais en moi, sinon un complice, du moins un ami;—et je n'étais pas le seul ! Ne pouvant me prendre en faute, il m'avait, avec d'autres suspects, éloigné du service de la citadelle, et nous avait relégués à l'autre bout de la ville, dans le fort de l'Etoile.

Te dire ce que j'ai souffert dans cette espèce d'exil, aussi loin de toi, par le fait, que si l'on m'eût relégué aux antipodes, — et surtout en proie à mes remords! — non, tu ne le croirais pas. Si la garnison eût été plus nombreuse, tu ne m'aurais probablement jamais revu; mais la guerre, dont on ne prévoit pas la fin, enlève tous les jours les hommes valides du pays, le recrutement de la milice devient de plus en plus difficile. Or, depuis quelque temps, il est arrivé à la citadelle une quantité de prisonniers de toutes les nations, des Allemands, des Français, des Russes, des Suédois. Le commandant de place ne savait plus où donner de la tête, si bien qu'il a fallu rappeler les hommes envoyés au fort de l'Etoile.

— Tu rends claires une foule de choses restées obscures pour moi, grâce au mutisme imposé aux gens qui entrent ici. Je comprends pourquoi, dans ces derniers temps, on m'a tant négligé; non pas que je m'en plaigne!... quoique mes relations avec Jackinsky ne s'en soient pas améliorées. Au contraire même, il m'a semblé qu'il n'avait fait que devenir plus sombre et plus brutal.

— Tu ne t'es pas trompé! Grâce aux confidences du capitaine Weiner, qui, comme chacun ici, le déteste au fond de l'âme, j'en connais la raison. On n'a pas osé laisser ignorer au roi la singulière séance tenue dans ton cachot

par un soi-disant conseil de guerre. Mais notre grand monarque, comme ils disent, n'est pas toujours d'humeur rose; en dépit des précautions oratoires dont on a enveloppé la chose, comme un moyen de punir ta révolte et de découvrir le complot formé pour te sauver, il a trouvé fort mauvais qu'on ait osé t'interroger sans son ordre. Bref, à la réception du procès-verbal de cette prétendue enquête, il est entré dans une de ses plus belles colères, et il a écrit de sa meilleure encre à Borck, en le chargeant de signifier à Jackinsky que s'il ne savait pas te garder, ce serait lui qui passerait devant un conseil de guerre, — et que celui-là serait sérieux.

— Bravo! je comprends les transes continuelles où vit ce misérable! C'est bon à savoir, et je me le rappellerai à l'occasion. Le docteur Krugel m'avait déjà donné un conseil semblable.

— Le malheur, c'est que la peur lui fouette le sang; la rage lui inspire une clairvoyance diabolique; tout le monde tremble devant lui; il voit des suspects dans tous ceux qui l'approchent. Le capitaine Weiner lui-même devient très difficile à manier. Je ne sais vraiment pas si je serais jamais parvenu à obtenir qu'il nous accordât ce moment d'entretien, sans un secours providentiel de Roller, arrivé dernièrement à Léo, et qui a passé presque tout entier de nos mains dans celles de cet insatiable adjudant.

— Pressez Roller de vous en envoyer d'autres.

— L'excellent homme ne demanderait pas mieux, mais les communications avec Vienne sont plus difficiles que tu ne l'imagines, à cause de la prolongation et de l'acharnement de la guerre. De part et d'autre, c'est à qui interceptera les courriers et écumera les routes. Tu penses bien que nous ferons pour le mieux.

— Je le sais, mes fidèles et chers amis!... Mais quand et comment nous reverrons-nous?

— Hélas! je n'ose y penser tant ce Weiner fait payer cher ses services!

— Il faut pourtant que tu m'aides à sortir d'ici; car, maintenant, ajouta le prisonnier avec cette résolution qui lui faisait opérer des entreprises au-dessus de la force humaine, — maintenant, c'est décidé, j'en veux sortir.

— Et je t'y aiderai, comptes-y. Mais je te répète qu'il ne faut plus te flatter de réussir par la séduction; elle est absolument impossible.

— Quel autre moyen alors de franchir cette porte... et les autres?...

— Il n'en existe pas.

— Je cesse de te comprendre.

— Ecoute... Tu es bien résolu?...

— Tu le demandes!...

— Eh bien! tu m'as dit un jour : « Je sortirai d'ici, dussé-je en sortir sous terre!... »

— Je l'ai dit.

— Prepare-toi donc à user de ce moyen, car il ne t'en reste pas d'autre.

— Est-il praticable, je ne dis pas avec des conditions ordinaires, mais pour un homme qui a la volonté et la persévérance?

— Non-seulement je le crois praticable, mais je le considère comme plus sûr que tout autre; surtout en ce moment.

— Voyons ton plan.

— De ce côté de la citadelle, on n'entretient une garde sérieuse qu'autour de ta prison. Grâce aux exploits de Fritz, l'affluence des prisonniers de guerre exige un tel déploiement de forces que tous les miliciens sont occupés et qu'on ne met plus qu'un factionnaire sur la partie du rempart par laquelle tu pourrais fuir.

— Quelle distance d'ici à cette partie du rempart?

— De trente-sept à trente-huit pieds; je les ai comptés.

— C'est long.

— Certainement, c'est long, et il ne s'agit pas d'une petite affaire. Mais avec de la persévérance...

— J'en aurai.

— Ah! joubliais un détail, un simple détail. Quand tu auras percé ces trente-huit pieds sous terre, tu déboucheras non pas directement sur le rempart, mais dans une galerie parallèle, et

tu te trouveras devant une porte soigneusement fermée.

— Tu appelles cela un détail, toi!

— Oui, car rien d'inquiétant; j'aurai la clef de cette porte, et c'est moi qui te l'ouvrirai. Tu penses bien, en effet, qu'il faudra que tu rencontres sur le rempart un complice, et ce complice, ou plutôt cet auxiliaire, ce sera moi. Nous choisirons une nuit où je serai de faction.

— A merveille!

— Le reste, continua Hermann, regarde Léo, qui passe une partie de ses journées sur l'Elbe, dans sa barque, et qui s'est fait rameur à ton intention.

— Allons, je le vois, tu as tout prévu. Tu me rends ma confiance. Dès demain je me mets à l'œuvre, et à ta prochaine visite j'espère bien que, pour commencer, j'aurai fait tomber mes chaînes.

— Ma prochaine visite?... c'est bientôt dit! Mais ce diable d'adjudant est devenu si timide, si formaliste... Enfin, que Roller nous envoie de l'argent, j'aurai raison de ses scrupules.

— De l'argent?... mais j'ai là ma réserve, dans le montant de la porte. Puisque, selon toi, elle ne peut me servir, prends-la, je n'aurai jamais une meilleure occasion de l'employer.

— Que je la prenne!... dit Hermann avec émotion; quoi, tu ne crains pas de me confier cette suprême ressource?

— Prends, te dis-je, répondit Trenck touché de l'accent du pauvre Schell ; ce n'est pas ma bourse, c'est ma vie que je te confie. Est-ce que je m'abuse, dis ? Est-ce que tu joueras, tant que tu songeras que c'est la vie de Trenck qui servirait d'enjeu à ta partie ?

— Ah ! tu m'as tout à fait pardonné, s'écria Herman en l'embrassant ; je jouerais ma tête plutôt que cet argent. Mais non, je ne jouerai rien, je ne jouerai plus !

Cependant, le temps était précieux ; Hermann courut à la cachette pratiquée dans le montant de la porte, ainsi que nous le savons, et il en retira les florins, qu'il mit dans sa poche.

— Maintenant, dit Trenck, rajuste les plaques du parquet.

— Oui, quand j'en aurai retiré ces armes, dont tu n'as que faire.

— Soin inutile, mon ami. Va ! je n'ai plus envie de me tuer, à présent que j'ai lu sur ce bracelet ce mot magique : « Espoir ! » à présent que, grâce à toi, j'entrevois une chance de salut et surtout de vengeance...

— N'importe, je te les rapporterai quand le moment sera venu...

— Fais donc à ta tête, dit Frédéric souriant de cette précaution affectueuse.

— Une chose encore m'inquiète.

— Laquelle ?

— Ce Jackinsky a des yeux de lynx ; s'il allait découvrir ta lime ?

— Je l'en défie... Tiens, vois cette fissure qui s'est faite tout naturellement à la base de ce banc sur lequel je suis attaché... Ni Jackinsky, ni ses limiers n'ont découvert notre cachette, comment se douteraient-ils que cette fissure imperceptible renferme le principal instrument de ma délivrance ?

— Soit ; mais tes fers, de quelle façon t'y prendras-tu pour qu'on ne se doute de rien ?

— D'abord, je compte un peu sur le fruit de mon apparente résignation, qui déjà n'a pas été stérile, depuis surtout qu'on me néglige pour les prisonniers de guerre. Et puis, j'ai beaucoup réfléchi dans ma solitude ; je crois qu'il y a moyen de perfectionner mon ancien travail.

— A merveille. Moi aussi, ami, je te quitte plein de confiance.

— Attends... ce bracelet...

Il le considéra avec attendrissement, le tint plusieurs secondes pressé sur ses lèvres, puis le tendant à Hermann,

— Reprends-le, lui dit-il. Je ne veux pas qu'en cas de malheur on puisse le trouver ici... Il sera plus en sûreté dans les mains de Léo... D'ailleurs, qu'en ai-je besoin désormais ? Les lettres gravées sur cette pierre sont bien plus profondément gravées dans mon cœur : Espoir ! oh ! oui, espoir !

— Espoir !... répéta à son tour Hermann.

Et sur ces deux syllabes magiques, les deux amis s'étant embrassés de nouveau, Schell s'échappa du cachot et reprit sa faction sans accident.

Trenck demeura quelque temps dans la position où il l'avait laissé ; ses pensées l'emportaient bien loin, ce bracelet enchanté lui avait rouvert pour une heure le paradis des beaux souvenirs et des rêves heureux.

Enfin, il sortit de cette extase, se retrouva sur son banc de pierre et sentit entre ses doigts la lime que venait de lui laisser son ami

Mais, découverte terrible ! réalité épouvantable! supplice de Tantale auquel ni Hermann ni lui n'avaient pensé dans le feu de leurs rapides confidences! Comment se servir de cette lime, avec la barre de fer qui tenait ses poignets écartés l'un de l'autre ?

Et dire que ni son ami ni lui n'y avaient songé ; et y eussent-ils songé, qu'auraient-ils pu faire en si peu d'instans ?

Ainsi, tenir entre ses doigts un instrument de salut, et ne pouvoir en faire usage !

Un rugissement de lion blessé s'exhala de la poitrine du captif avec une malédiction contre ses bourreaux.

— Non, non, dit-il en proie à cette exacerbation morale qui rend insensibles les douleurs physiques; non, dussé-je y laisser mes

chairs palpitantes, je vaincrai ces entraves!

Alors, avec un courage stoïque, il comprima sa main gauche, qui était la moins gênée par sa manchette de fer, et comme il avait beaucoup maigri depuis sa dernière catastrophe, il parvint, par un puissant effort, et non sans se déchirer au vif, à l'arracher du cercle fatal.

Le désespoir et le mépris de la torture matérielle donnent de ces héroïsmes. Il avait vaincu le fer.

Mais il fallait songer à en profiter. Reprenant alors le précieux outil, il se mit à limer l'intérieur de ce cercle, pour l'amincir, sans que ses gardiens pussent reconnaître sur la partie extérieure l'effet de ce travail. Il fallait, toutefois, plus d'une nuit pour le rendre efficace; aussi n'était-il pas bien avancé lorsque, à l'approche de l'heure de la visite, il repassa sa main meurtie, non sans une nouvelle et atroce douleur, dans le cercle.

Au bout d'une semaine, il avait non-seulement évidé ce cercle, mais encore celui de la main droite, d'une manière suffisante pour les prendre ou les quitter à son gré.

X.

Le souterrain.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur en nous appesantissant sur les résultats de cette entrevue de Trenck et d'Hermann de Schell, ni sur ce plan, dont l'exécution exigea bien des semaines, ou plutôt bien des mois.

Malgré les sympathies que nous croyons acquises à notre héros par ses malheurs si courageusement supportés, nous éviterons d'émousser l'intérêt ce récit, hélas! trop véridique, par les détails minutieux de tentatives sans cesse déjouées par la vigilance haineuse de ses geôliers de haut et de bas étage. Nous nous efforcerons donc de résumer aussi succinctement que possible les événemens qui nous restent à raconter, avant d'arriver à la fin de ce martyre, si épouvantable qu'il dépasse parfois les limites de la vraisemblance.

Trenck se mit à l'œuvre sans perdre un jour. Le perfectionnement que lui avait suggéré l'expérience, pour mieux dissimuler son travail, consistait à amincir les cercles de ses poignets, au lieu de limer les anneaux de sa chaîne. Libre de sa main gauche, grâce au puissant effort qu'il avait fait, il s'occupa d'affranchir de même sa main droite, mais de ce côté

l'anneau était plus juste, il ne put y parvenir qu'en introduisant la lime entre sa chair et l'intérieur du cercle, au prix d'atroces souffrances.

Ce procédé obtint un plein succès. Quant à l'anneau qui entravait ses chevilles, il ne pouvait le leur appliquer, et il fallut recourir à la coupure, ce qu'il exécuta avec beaucoup d'art, de manière à n'avoir besoin pour retirer ou rentrer ses pieds, que de forcer ou de rapprocher le fer, dont il dissimulait ensuite l'entaille, par son stratagème primitif, au moyen de mie de pain imprégnée de rouille.

Restait le cercle qui entourait son corps, beaucoup plus fort que les autres et large comme la main, le captif reconnut, après d'infructueux essais, qu'il lui était presque impossible de le couper, ou que la coupure serait trop difficile à cacher. Il se décida à l'attaquer à l'endroit où la chaîne s'y rattachait par un écrou rivé.

Ce n'était pas une petite affaire ; cependant il vint à bout de cet écrou, et put à son gré détacher la chaîne à sa naissance, ou la remettre dans le pas de vis, dont il était devenu maître.

Le voilà donc encore une fois libre de ses mouvemens ; mais ce n'est que la moindre partie de sa tâche. Le travail de mineur qui lui reste à accomplir ferait reculer tout autre que lui. Mais, loin de s'effrayer, il puise dans les obstacles une énergique ardeur.

Nous avons dit qu'en pratiquant sa cachette,

il avait reconnu l'existence de deux parquets superposés, c'est-à-dire séparés par des poutres épaisses, et c'était dans cet intervalle qu'il avait aisément caché les objets que lui avait successivement fournis Hermann.

Tout d'abord, après avoir pris la précaution de débarrasser cette cachette, il attaqua le second parquet avec le couteau resté en sa possession, et il parvint à y pratiquer, comme au premier, une brèche suffisante pour s'y glisser.

Mais qu'on se figure son désappointement, lorsqu'en enlevant les deux plaques de bois, qu'il croyait le séparer seulement alors du sol, il reconnut l'existence d'un troisième parquet sous les deux autres.

Cependant, préparé comme il l'était à tous les contre-temps, il n'hésita pas, et se mit à couper ce troisième plancher comme il avait coupé les deux premiers. Une longue cheville de fer, qu'il eut l'adresse d'en retirer, et qu'il aiguisa sur son banc de pierre, lui devint un outil précieux.

Ce dernier parquet enlevé, il rencontra enfin une épaisse couche d'un sable sec et fin. C'était sur ce sable qu'était bâtie la prison, comme d'ailleurs avait été bâtie toute la citadelle. On n'a pas oublié, en effet, que cette citadelle de Magdebourg est entourée d'eau, et possède, par conséquent, pour assises le sable de l'Elbe. L'eau du fleuve devait même, à l'époque des

crues, s'infiltrer dans les fondations; mais à la hauteur où se trouvait la prison de Trenck, cette immersion n'était pas sensible. En creusant immédiatement au-dessous de ses trois parquets, il ne devait rencontrer en ligne droite que du sable sec.

Il en acquit la preuve, en commençant à déplacer la couche subjacente avec la lame du sabre court d'infanterie resté en sa possession.

Mais il fallait aussi pratiquer ce chemin creux à une profondeur considérable, de manière à passer sous les fondations de la prison. Que de précautions, de peines et surtout de temps pour descendre si bas, sans que les factionnaires placés autour de l'édifice entendissent rien!

Ce n'était pas tout. Que faire de la masse de sable ainsi déplacé pour former un souterrain à travers lequel le corps d'un homme de sa taille pût ramper et se mouvoir ?

Cette question ne laissa pas de causer à l'opiniâtre travailleur un grave souci. Mais après une longue réflexion, voici comment il résolut ce difficile problème.

En coupant ses trois parquets, il avait remarqué, ainsi que nous l'avons vu, que les deux premiers reposaient sur des poutres, et laissaient par conséquent entre eux un espace vide. Cet espace, après lui avoir offert une resserre pour ses outils et ses armes, lui en offrait une aussi pour déposer le sable extrait de sa fouille.

Il eut soin d'ailleurs de donner à la première partie une largeur plus que nécessaire, afin de n'avoir plus besoin, en avançant, de charrier péniblement son sable, dans le cachot, en quelque sorte poignée à poignée, et de n'avoir qu'à le rejeter de droite et de gauche derrière lui, en le tassant contre les parois de son conduit, conduit qui devait avoir de trente-sept à trente-huit pieds de longueur à six pieds sous terre!

Tel fut pourtant le travail véritablement fabuleux auquel Frédéric de Trenck ne balança pas à se livrer, nuit et jour, pendant un laps de temps qui eût usé la vie de tout autre que lui; car avec les repos nécessités par mille causes telles que la fatigue, la maladie, les précautions à observer contre toute surprise, il n'y consacra pas moins de deux ans!

Prodige de force morale plus merveilleux encore que ce miracle de force physique, durant ce long intervalle il n'éprouva pas un instant de découragement. Réconforté par les nouvelles du dehors que lui apportait de temps en temps Hermann, stimulé par le bonheur constant qui déjouait les surprises et empêchait ses argus de découvrir l'état de ses fers, il s'animait en avançant dans son labeur, chaque poignée de sable rapprochant à ses yeux le jour de la délivrance.

Jackinky, fort occupé, ainsi que les autres chefs de la citadelle, par les continuels envois

de prisonniers que le roi, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, déversait sur Magdebourg, acceptait avec satisfaction la résignation affectée par son prisonnier. Sans pour cela apporter plus d'humanité dans son traitement, il lui savait secrètement gré de ne pas l'exposer à la colère du maître.

Et Trenck travaillait toujours, avec les outils et les objets que lui fournissait Hermann; il se préparait, la joie au cœur, à réveiller brusquement son bourreau de son aveugle sécurité!

Enfin, il put convenir avec son généreux complice, du jour, ou plutôt de la nuit à choisir pour sa fuite; encore quelques efforts, et le souterrain serait percé.

Hermann n'avait pas attendu jusque-là pour les dispositions qui le concernaient. Depuis longtemps, il avait pris les empreintes des portes de la galerie du rempart, et fait faire secrètement une clef qu'il avait essayée lui-même, et qui ne laissait rien à désirer.

De son côté, dans la répartition des rôles, Léo avait disposé sa barque, et y tenait cachée une échelle de cordes qu'Hermann recevrait et attacherait sur le rempart, pour aider à la descente de Trenck, ainsi qu'à la sienne, car il comptait bien ne pas laisser son ami partir seul.

Tout concourait donc cette fois à garantir le succès, et l'on ne craignait ni les indiscrétions,

ni les dénonciations, les trois intéressés seuls étant dans le complot.

Le jour et l'instant décisifs arrivèrent. La veille, Hermann et Frédéric étaient convenus de leurs faits; le faux milicien devait être de faction vers le milieu de la nuit sur le rempart, et pour ne pas s'exposer à une fausse démarche, ils arrêtèrent entre eux certains signaux à échanger lorsque le prisonnier arriverait à la porte dont son ami possédait une clef.

Trenck ne voyait point s'approcher ce moment solennel sans une grande émotion; tout en se préparant à quitter cet affreux séjour et ses tortures, il tomba à genoux et adressa au ciel une fervente prière.

Mais si longues que soient les heures d'une pareille attente, elles passent comme les autres, et le prisonnier, supputant les minutes, jugea qu'il était temps.

Un silence profond enveloppait la citadelle, la nuit était épaisse, noire, sinistre ; l'Elbe coulait lentement entre ses deux rives sous le voile opaque d'un brouillard épais.

Le sort se déclarait donc pour les fugitifs.

Frédéric termina sa prière par un long regard vers le ciel, et se mit résolûment à la tâche. Il prit sur lui ses pistolets, qu'Hermann lui avait rendus, ne craignant plus qu'il en fît usage contre lui-même; son sabre à la ceinture, son couteau dans sa poche, armé de la pièce de

fer qui lui servait de pic et de levier et qui devait renverser les derniers obstacles, il descendit dans son souterrain et commença à ramper à travers ce canal creusé au prix de tant de courage et de patience.

Une dernière couche de sable le séparait seule de la galerie dans laquelle son ami devait l'attendre.

Il frappa, et cette croûte s'effondrant, laissa arriver l'air extérieur jusqu'à lui.

Il s'élança aussitôt, il se trouva dans la galerie; mais en vain son regard, habitué à percer les ténèbres, chercha-t-il Hermann;—Hermann n'est pas au rendez-vous !...

Autour de lui des murs, rien que des murs, et une porte, celle que son ami devait ouvrir, et qui reste close. Aucune issue; une impasse du plus terrifiant aspect! Les mauvais rêves ont de ces sensations qui poignent et étreignent le cœur.

Ici ce n'était pas un cauchemar; c'était une réalité pleine d'anxiétés et d'épouvantemens.

Comme il palpait ces parois menaçantes, comme il interrogeait de ses mains frémissantes les ferremens de cette porte implacable, une lueur perçante, mais fugitive, une sorte d'éclair arriva jusqu'à lui.

Il s'arrêta immobile, retenant son souffle, écoutant.

La clarté était venue à travers les rainures de

la porte ; après avoir disparu une seconde, elle reparut ; aux fluctuations de la flamme, il reconnut qu'elle était produite par des torches, agitées dans diverses directions. Le bourdonnement confus de plusieurs voix résonna à son oreille, sans qu'il pût saisir aucun indice précis, aucun mot propre à lui apprendre de quoi il s'agissait.

Ce qui n'était que trop évident pourtant, c'est qu'il se passait là quelque chose de grave et d'insolite.

Le malheureux jeune homme se demanda avec un nouveau serrement de cœur, plus cruel que tous les précédens, si son mauvais génie allait encore une fois le faire échouer, après tant d'héroïques efforts. Et s'il leva alors les yeux vers le ciel, ce ne fut pas sans une expression de douloureuse amertume, pour lui reprocher de l'abandonner au port.

Cependant rien n'annonçait qu'on eût découvert son plan et ses préparatifs ; car, dans ce cas, on eût commencé par ouvrir la porte de la galerie, et on l'eût surpris en flagrant délit d'évasion.

Que pouvait-il donc y avoir ? Peut-être un simple retard causé par la subite apparition d'une ronde de nuit.

Il attendit encore quelques minutes, l'œil et l'oreille aux rainures de la porte, mais sans pouvoir constater autre chose que la persistance

de ces allées et venues, de cette agitation inquiétante et de mauvais augure sur la partie du rempart où l'on avait coutume de mettre un factionnaire, et où Hermann aurait dû se trouver à cette même heure.

Une voix secrète lui conseillait de regagner sa prison, car il suffisait qu'on eût l'idée d'ouvrir la porte de la galerie, pour le découvrir. Renonçant à rien savoir, il céda à ce conseil de la prudence, reprit en rampant le chemin de son cachot, se débarrassa de l'arsenal qu'il portait sur lui, referma avec soin les plaques du parquet, reprit ses fers, et s'étendit sur son lit.

Il était temps! cinq minutes après, son cachot s'ouvrit, et Jackinsky parut, éclairé par deux torches, et entouré de son cortége habituel de guichetiers et de miliciens.

Son visage était plus sombre que jamais; son front était crispé, sa bouche dessinait un rictus infernal.

Il promena son regard inquisiteur sur la prison, l'arrêta une seconde avec une lueur farouche et sardonique sur le prisonnier, et adressa un signe aux guichetiers.

Ceux-ci le transmirent à des soldats arrêtés sur le seuil, et soudain ces soldats s'écartant, poussèrent en avant un jeune homme qu'ils retinrent par les bras.

Effroyable surprise! dans ce jeune homme, Trenck reconnut les traits de son cher Léo!...

Il voulut pousser un cri tout à la fois de joie et de terreur, mais Léo lui adressa un regard suppliant et éloquent, qui semblait lui dire :

— Tais-toi !...

Et ce cri expira sur ses lèvres.

Jackinsky saisit alors une torche, et éclairant les traits pâles de son nouveau prisonnier,

— Monsieur de Trenck, demanda-t-il à Frédéric, connaissez-vous ce jeune homme?

Qui dépeindra cette angoisse et ce supplice ? Toute l'âme de Trenck se porta vers cet ami qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps, et qu'il lui était réservé de revoir dans une circonstance si critique. Il voulait répondre, crier, braver le tyran; mais, plus maître de lui, Léo, impassible pour tout le monde, fixa résolûment sur lui un coup d'œil qui signifiait :

— Tu ne me connais pas !

Et Trenck, avec un regard qui lui demandait pardon de le renier, répondit lentement au tigre qui épiait ses moindres mouvemens :

— Je ne le connais pas !

— Regardez-le mieux, insista Jackinsky en le faisant avancer d'un pas, et en projetant en plein la clarté sur son visage.

Trenck fit un pénible effort sur lui-même, et, refoulant l'émotion qui inondait son âme, il tâcha d'affermir sa voix, et répondit :

— Je le regarde, et je vous le répète... je n'ai jamais vu ce jeune homme...

Une expression profonde d'effusion et de reconnaissance se peignit sur les traits de Léo et le remercia de ce cruel mensonge.

— C'est étrange ! reprit le major de son ton acéré et moqueur; ce jeune fou voulait s'introduire dans la citadelle, au moyen d'une échelle de cordes... Pour qui ? je vous le demande. Le rempart n'est pas un balcon sous lequel on ait l'habitude de se poster en coureur d'aventures galantes... On n'y vient même guère pour des affaires d'agrément, et pour chercher à y pénétrer autrement que par la porte, il faut être poussé par un dessein diantrement mystérieux. Or, ce jeune homme prétend n'être pas venu pour vous, mais il ne saurait dire pour qui il venait; vous prétendez, de votre côté, ne pas le connaître, mais personne non plus ne le connaît ici. C'est une affaire bizarre, convenez-en. Au surplus, je ne vous presse pas ; il fait nuit et le jour a coutume d'éclaircir bien des choses; laissons venir le jour. Je ne vous le dissimule pas d'ailleurs, et j'en suis fâché pour cet adolescent, mais nous sommes en temps de guerre, vous connaissez aussi bien que moi nos lois militaires, qui ne sont pas douces... Je regrette que vous lui soyez étranger; si vous aviez exercé un peu d'influence sur lui, vous l'auriez engagé à parler...

— Je n'en ai aucune, prononça péniblement Trenck d'une voix qui reprochait à son ami de

le réduire à la nécessité de le méconnaître si longtemps.

— Eh bien! reprit le major en aiguisant ses paroles comme autant de stylets, je vous le dis sincèrement, je le déplore, en considération surtout de l'âge de ce garçon; mais s'il refuse de parler, on le traitera comme espion, et, avant midi, on le passera par les armes.

Léo garda son héroïque contenance et n'éprouva pas même un tressaillement.

Trenck répéta d'un accent qui partait du fond de ses entrailles :

— Passé par les armes?

— En attendant, fit Jackinsky, qui feignit de ne pas entendre ce cri d'effroi parti du cœur, qu'on le jette dans une casemate. Je vais pourvoir au reste.

A ces paroles homicides, Trenck cessa d'être maître de lui; tout son sang afflua à son cerveau, et, la tête égarée,

— Non! non! s'écria-t-il hors de lui; c'est impossible!... Vous ne le tuerez pas!... Vous ne le tuerez pas!... Léo!... mon cher Léo!...

Dans son exaltation, il voulut s'élancer pour le prendre sous sa protection; hélas! ses chaînes le retinrent en lui meurtrissant les membres, en raison même de la puissance de son effort; il retomba sur son banc de pierre, la poitrine à moitié broyée par l'odieuse barre de fer qui séparait ses deux mains.

Mais cet appel frappa aussi Léo d'une commotion électrique, irrésistible ; oubliant à son tour les vaines lois de la prudence, il s'arracha, par une secousse énergique, des mains qui le retenaient et qui déjà se préparaient à l'emmener pour obéir aux ordres du major. Le sort en était jeté, il renonçait à une feinte plus pénible pour son cœur que la mort dont on le menaçait, et se jetant dans les bras de son ami, il le serra contre son sein sans égard pour les fers qui les meurtrissaient ensemble maintenant.

— Frédéric ! s'écriait-il en délire avec des larmes d'attendrissement et de bonheur ; Frédéric !... ah ! du moins je t'aurai revu, je t'aurai embrassé avant de mourir !

— Cher et sublime Léo, murmurait Trenck, en embrassant son front, si tu meurs, tu ne mourras pas seul.

Une émotion involontaire gagnait les témoins de cette scène déchirante. Les officiers, les miliciens, les guichetiers eux-mêmes éprouvaient un sentiment de commisération pour ces deux infortunés, dont le crime était d'avoir voulu se revoir et s'entr'aider.

Mais le front de Jackinsky s'était détendu et rayonnait. Il se redressait triomphant. Sa joie aurait été incomplète s'il eût laissé échapper une occasion si belle d'infliger une torture de plus à sa victime, en permettant à ces épanchemens de se prolonger.

— Eh bien! gronda-t-il en jetant sur les guichetiers un coup d'œil méchant, qu'attend-on?... Qu'on les sépare; qu'on exécute sur-le-champ mes ordres.

Rappelés à leur devoir par cet accent, les guichetiers s'emparèrent de Léo, et malgré sa résistance impuissante et désespérée, lutte du vermisseau contre le tigre, on l'entraîna; du bout de la galerie, sa voix, mêlée de sanglots, arriva encore à son ami :

— Adieu!...adieu, Frédéric!... murmurait-il.

— Léo!... s'écria Trenck en délire en agitant ses fers... Léo!... non, non, je ne veux pas que tu meures... tu ne mourras pas!...

Un dernier sanglot du jeune homme arriva du dehors.

Jackinsky s'adressa aux gens qui restaient avec lui, et leur montrant la sortie,

— Allez, dit-il, nous n'avons plus rien à faire ici.

Puis, sur le pas de la porte, il se retourna vers le prisonnier et lui lança ce dernier trait :

— Demain, à midi, si vous entendez le bruit de la mousqueterie, c'est que justice sera faite.

— Monsieur!... monsieur!... exclama Trenck avec désespoir. Un mot!... un seul...

Jackinsky franchit la moitié du seuil, sans même retourner la tête.

— Par pitié, sinon pour moi, implora le malheureux jeune homme, du moins... pour vous!

La vérité était dans cet accent. Jackinsky s'arrêta cette fois.

— Pour moi?... fit-il avec un dédain affecté; que prétendez-vous dire?...

Tout le monde était resté cloué sur place, attendant avec stupeur et cherchant à deviner sur les traits fulgurans du captif ce qui allait se passer.

— Ecoutez-moi, monsieur, dit-il de ce ton qui imposait l'attention; sur mon honneur, votre intérêt est plus que le mien engagé dans tout ceci.

— Démence!... mensonge!... essaya de dire Jackinsky perdant sa morgue et son ironie.

— Vous courez le plus grand danger de votre vie! répondit Trenck.

— Un grand danger... moi?... répéta le major envahi par l'inquiétude.

— Vous connaissez le roi, monsieur; — vous savez s'il est inflexible; — j'en suis la preuve... Eh bien, par tout ce qu'il y a de saint ici-bas et là-haut, si ce jeune homme sort d'ici sans être libre, — vous entendez, — tout à fait libre, demain, je vous l'atteste, vous serez aussi misérable que moi!

— Ah! c'est du délire, je m'en doutais... et je suis trop bon...

— Si je vous donnais des preuves cependant?...

— Si vous me donniez?... balbutia le major,

de plus en plus troublé. Bah ! je vous en défie !

— Eh bien ! reprit Trenck d'une voix solennelle, devant tout ce monde qui nous voit et nous entend, major Jackinsky, jurez-moi que ce jeune homme sera rendu à la liberté, et à l'instant même je vous découvre un complot dont le succès certain, si je ne vous le livre, vous ruine irrémédiablement auprès du roi.

— Un complot !... répéta Jackinsky en pâlissant.

— Jurez !... que risquez-vous ?... Si j'ai menti, rien de fait entre nous. Mais si j'ai dit la vérité, et toutes les personnes ici présentes nous serviront d'arbitres, il me semble qu'un pareil service ne sera pas payé trop cher par la grâce que je vous demande.

Jackinsky eut un moment d'indécision, ou plutôt de respect humain ; pour la première fois, il allait faire quelque chose de pareil à un acte de déférence envers son ennemi. Mais il sentait un péril suspendu sur sa tête ; le ton et l'attitude de Trenck ne lui permettaient pas d'en douter. Tremblant au souvenir des menaces du roi, il se décida :

— Soit, dit-il, devant tous, je le jure !

— Vous avez entendu, dit le prisonnier en s'adressant aux témoins de cette scène, et maintenant voici mes preuves.

A ces mots, il imprima à ses membres un

seul effort, brusque et violent, et tous ses fers tombèrent à ses pieds.

Un cri d'étonnement, presque d'effroi, s'exhala de toutes les bouches à ce coup de théâtre. Jackinski seul resta muet, la stupeur lui avait coupé la voix.

— Ce n'est pas tout, ajouta Trenck, et pour que vous ne puissiez manquer à votre serment, je tiendrai le mien au delà de ce que vous attendez!

Prenant alors la lime cachée dans son banc de pierre, il s'agenouilla au milieu du cachot, introduisit le fer dans la rainure d'une plaque du parquet, la déplaça aux regards consternés de Jackinsky, la souleva avec les doigts, et découvrit, non-seulement les objets entassés dans sa cachette, mais l'ouverture béante de son souterrain.

Jackinsky, penché en avant, le considérait, comme un homme qui doute de ses sens et de lui-même.

Trenck, laissant la baie ouverte sous ses yeux, se redressa et dit :

— Ai-je tenu ma parole, monsieur ?... Me croyez-vous, à présent ?... A vous de tenir la vôtre !

Mais à mesure que sa victime se dépouillait des ressources qui constituaient sa force, Jackinsky reprenait sa présence d'esprit et son assurance.

— C'est fort bien, monsieur de Trenck, répondit-il, mais vous m'avez annoncé un complot... Je vois vos fers limés, je vois votre plancher troué... mais le complot?...

— Ce complot?... c'est moi, moi seul qui l'ai conçu, qui l'ai exécuté.

— Un complot à vous seul?... ricana Jackinsky, c'est bien peu vraisemblable.

— C'est vrai pourtant ; personne ici n'en avait le soupçon, et si je ne vous l'avais pas découvert moi-même, personne ne m'eût empêché d'arriver cette nuit au rempart, et de traverser l'Elbe, en vous laissant en butte à la colère du roi.

— Donc vous aviez au moins un complice, et je comprends à présent pourquoi ce jeune homme attendait sur le fleuve, au pied du rempart, quand on l'a arrêté.

— Quand cela serait?... puisque votre serment l'absout?...

— Mon serment, dit l'hypocrite en se récriant comme un honnête homme tombé dans un piége, mon serment!... Mais il m'a été surpris, monsieur!... Et dans une telle circonstance, vous permettrez que j'en réfère à mon supérieur, le commandant de place.

A ce déni infâme de sa parole, Trenck, proférant un cri terrible d'indignation, fit mine de s'élancer sur le parjure, qui se réfugia derrière les miliciens.

— L'ai-je bien entendu ?... exclama le prisonnier, dont tous les sentimens nobles se soulevèrent à la fois; il renie son serment !... Il en réfère à ce Borck, à ce tyran, aussi vil que lui... Ah ! scélérat sans pudeur !...

— Qu'on s'assure de ce forcené ! vociféra Jackinsky, et puisqu'il a brisé ses fers, qu'on apporte des cordes; qu'on l'attache à son grabat !

On commença par terrasser le prisonnier, qui voulait s'élancer sur son ennemi et se porter aux dernières violences. Il fallut six hommes pour le maintenir. La fureur décuplait ses forces herculéennes. Quelques instans suffirent alors pour le garrotter et le mettre hors d'état d'agir.

Ainsi retenu, il ne se reconnaissait pas vaincu, et de sa voix puissante, il rugissait, l'écume aux lèvres.

— Ah ! tu en réfères au comte de Borck ; eh bien ! moi, j'en appelle au gouverneur de Magdebourg... C'est un homme d'honneur, celui-là; il n'a jamais trahi sa foi ! Mes amis, vous venez d'entendre ce parjure infâme... Mes amis, ne se trouvera-t-il pas parmi vous quelqu'un pour avoir pitié de moi contre un si grand misérable, et pour transmettre mon appel au gouverneur ?...

— Finissons-en, dit le major, dont la pâleur livide et répulsive faisait horreur ; qu'on l'atta-

— C'est fort bien, monsieur ... rez, serrez en-
pondit-il, mais vous m'avez ... rompait vos com-
plot... Je vois vos fers li... suive maintenant.
cher troué... mais le ... pardonne-moi ; je n'ai pas

— Ce complot ... criait avec des sanglots déchi-
l'ai conçu, ... attaché sur son lit par des

— Un ... comme un réseau, autour de
kinsk... cordes passées,

... Puis, le major, d'un geste impératif, renouvela l'ordre d'évacuer la prison, et les assistans s'éloignèrent l'un après l'autre, dans un silence lugubre, terrifiés de ce qui venait de se passer, et n'osant tourner la tête vers le patient, garrotté et maintenu avec un luxe de tortures que l'on hésiterait à infliger au criminel le plus coupable et le plus dangereux.

Mais Jackinsky n'éprouvait pas même cette humanité stérile ; sur le seuil, il s'arrêta, prit une torche, et considéra encore sa victime, afin d'emporter de cet horrible lieu la joie de la savoir terrassée.

Puis rien, rien que l'isolement et les ténèbres.

Et Trenck avait compté sur cette nuit pour redevenir libre !...

Durant les heures qui se succédèrent, comme autant de siècles, jusqu'au jour, en proie à une fièvre ardente, se consumant en vains efforts pour rompre les liens qui s'enfonçaient dans ses chairs, gonflaient ses jambes et ses poignets, et

menaçaient de faire éclater ses veines, il entendit un bruit de pioches et de truelles : c'étaient des ouvriers qui comblaient le souterrain du côté de la galerie du rempart.

Eh bien, on peut nous en croire, car ce fut la vérité, sa liberté sacrifiée, son supplice, sa fièvre, la soif dévorante qui le consumait, la perspective des misères qui l'attendaient, tout cela n'était rien auprès du regret de n'avoir pu sauver Léo, et de savoir le courageux enfant aux mains impitoyables de leur ennemi.

XI

Le landgrave de Hesse-Cassel

Mais quelle chance fatale était donc venue renverser au moment décisif un plan si habilement combiné, et qui offrait de telles garanties de succès?... Comment l'avait-on découvert?... Comment Hermann ne s'était-il pas trouvé au rendez-vous?

A ces questions cuisantes, qui achevaient de mettre en feu l'imagination et le cerveau du patient, étendu sur son chevalet, et d'agiter son insomnie, nous répondrons en peu de mots.

Hermann venait de prendre sa faction sur le rempart, et, favorisé par l'épaisseur de la nuit,

Léo ne tarda pas à arriver avec sa barque jusqu'au pied du glacis.

Il apportait au fond de l'esquif l'échelle de cordes préparée de longue main pour cette circonstance. Ayant reconnu la silhouette du factionnaire, il lui lança le signal convenu, et ayant reçu la réponse, il accosta la base des glacis.

L'eau, très basse alors, mettait un espace assez grand entre les deux amis de Trenck; aussi, pour faire parvenir l'échelle à Hermann, Léo dut-il se hasarder à prendre pied sur l'une des pierres glissantes qui émergeaient à fleur d'eau, retenant d'une main sa barque, et de l'autre essayant de lancer l'échelle.

Après plusieurs tentatives inutiles, l'échelle retombant toujours faute d'arriver à sa portée, Hermann finit par la saisir et se mit en devoir de la fixer solidement à l'angle d'une pierre du revêtement. Mais au milieu de cette tâche, le bruit d'une ronde de nuit se fit entendre.

Le danger devenait imminent: si cette ronde, à la lueur du fallot qui éclairait sa marche, apercevait l'échelle, tout était perdu. Hermann l'arrachant donc, par un mouvement rapide, de l'endroit où il venait de l'attacher, la rejeta à Léo en lui disant vivement:

— Reprenez-la... éloignez-vous, on vient...

Le malheur voulut qu'en tombant elle s'engageât parmi les pierres ; Léo, voulant la déga-

ger et perdant la tête au bruit de la patrouille qui se rapprochait, et dont la lumière commençait à percer la brume, lâcha sa barque, qui gagna le courant, et resta abandonné au pied du glacis, ayant le fleuve rapide sous ses pieds.

En se tenant tapi silencieux et immobile, il échappait à l'œil de la patrouille, qui ne se fût pas avisée d'aller le chercher là, à dix pieds au-dessous d'elle, et dans cette place où il ne s'était jamais trouvé personne. Mais, dans son premier mouvement d'effroi, il jeta un cri ; le chef de la ronde le saisit au milieu du silence qu'interrompait seulement la marche de son escouade, et accourut vers le point d'où ce cri était parti.

— N'avez-vous rien entendu ? demanda-t-il au factionnaire.

— Non, rien, répondit résolûment Hermann, qui s'était éloigné le plus possible de cet endroit.

— Pourtant il m'a semblé... là, à quelques pas...

Et saisissant le fallot porté par un de ses hommes, il se pencha vers le fleuve, qui en reflèta la flamme, et lui découvrit la silhouette du pauvre Léo.

L'alarme fut donnée aussitôt; on accourut du poste avec d'autres lumières, avec des armes, et l'on se livra à ces allées et venues qui frappèrent Trenck au moment où il arrivait à l'issue

de son souterrain et à la porte dont Hermann possédait une clef.

Pendant qu'il cherchait à démêler la cause de ce tumulte, il ne se doutait guère, l'infortuné, que, de l'autre côté de cette porte, qui lui barrait le passage, on arrêtait son cher Léo, pour le remettre entre les mains du féroce Jackinsky.

Le lecteur connaît le reste ; il se fera une idée du supplice dans lequel notre héros acheva la nuit, garrotté sur son lit, sans pouvoir faire le moindre mouvement, en proie à toutes les angoisses de l'âme et du corps.

Vers les premières heures du jour, sa prison s'ouvrit pourtant. Ce n'était pas le major, mais l'adjudant Weiner, accompagné de quelques miliciens et de plusieurs guichetiers.

— Détachez le prisonnier, leur dit-il.

Puis, s'adressant à lui avec beaucoup de douceur et de politesse,

— Monsieur de Trenck, veuillez prendre la peine de me suivre.

Fort surpris de ce langage inaccoutumé, Trenck se souleva, mais il lui fallut, au premier instant, l'aide des guichetiers pour s'asseoir d'abord sur son lit, et ensuite pour se mettre sur ses jambes ; l'horrible étreinte qu'on lui avait fait subir pendant ces dernières heures, avait engourdi et brisé ses membres.

Il retrouva néanmoins bientôt, avec la circula-

tion du sang, la faculté de ses mouvemens, et, tout à fait libre de ses liens, il suivit l'adjudant, suivi à son tour par les miliciens, marchant à une certaine distance derrière lui.

Arrivé à la quatrième porte de son cachot, il s'arrêta subitement une seconde fois.

— Eh bien! qu'avez-vous donc? lui demanda Weiner.

— C'est cette lumière, dit-il, cette clarté du grand jour... J'en suis privé depuis des années, elle m'éblouit.

— C'est vrai, fit l'adjudant sans se départir de la déférence qu'il venait de montrer ; arrêtez-vous quelques minutes et remettez-vous.

— Oh! le jour!... le soleil!... murmura le prisonnier avec une sorte d'extase émouvante ; je n'espérais plus les revoir!... Merci de votre complaisance, major, ajouta-t-il; me voici à vos ordres.

Weiner reprit sa marche. Le cortége traversa plusieurs cours, plusieurs galeries et déboucha sur le rempart, à peu près à l'endroit où l'évasion aurait dû s'opérer la nuit précédente.

Là, Frédéric aperçut un groupe d'officiers qui semblaient examiner curieusement les traces de son audacieuse et étonnante tentative, et qui s'arrêtèrent et cessèrent leurs réflexions en le voyant.

Ceux qu'il reconnut d'abord, ce furent ses ennemis, Jackinsky et le stupide et brutal comte

de Borck. Mais, en jetant les yeux sur une haie de miliciens qui garnissaient le rempart, il eut la joie indicible de voir aussi Hermann, qui lui adressa un signe perceptible pour lui seul, d'intelligence et de bien-venue ; sa poitrine se dilata, affranchie d'un poids terrible. Hermann, du moins, était donc à l'abri des soupçons !...

Au même instant, l'adjudant Weiner fit halte devant un officier supérieur qui venait de se détacher du groupe et semblait examiner le prisonnier avec intérêt.

C'était un homme âgé, dont la tournure offrait, sans qu'il fît évidemment rien pour cela, une certaine analogie avec celle du grand Frédéric.

Il portait une perruque poudrée, avec une longue queue, un uniforme simple et de fantaisie ; il s'appuyait sur une grande canne à pomme d'or ; ses manières étaient distinguées et sa physionomie ouverte et affable.

Un coup d'œil suffit à Trenck pour le reconnaître, car de même que le duc de Brunswick, il l'avait vu à la cour, au temps de sa faveur.

C'était le landgrave de Hesse-Cassel, le nouveau gouverneur de Magdebourg.

— Monsieur de Trenck, dit le prince en soulevant son petit chapeau à lampion, vous avez témoigné le désir de me voir... Me voici. En quoi puis-je vous servir, dans les limites de mon pouvoir ?

Ainsi donc, l'appel adressé par Trenck, dans sa détresse, à un ami inconnu, n'avait pas été stérile ; parmi les assistans, un cœur s'était rencontré assez ému pour tant de malheurs, assez indigné de la bassesse de ses persécuteurs, pour le recueillir et le transmettre à qui de droit.

Quelle fut cette âme généreuse? C'est ce que nous ne pourrions dire, car Trenck lui-même ne le sut jamais, et cet ami discret se cacha si bien, que le prince non plus n'aurait pu le nommer.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en dépit des ordres sévères de Jackinsky, par qui la garnison, sans exception aucune de soldats ni de chefs, était consignée depuis l'aventure de la nuit, un billet parvint, le matin même, au landgrave, billet dans lequel on lui faisait part de l'appel désespéré de Trenck, en termes si pressans, qu'il s'y était rendu.

Puisque nous avons ouvert une parenthèse, complétons-la en expliquant pourquoi, depuis qu'il était gouverneur de Magdebourg, et cela remontait déjà à un certain temps, le prince ne s'était pas encore préoccupé du sort de ce baron de Trenck, dont le premier appel le trouvait si bien disposé.

C'est que le landgrave de Hesse-Cassel, d'humeur pacifique, ami de la retraite et du repos, vivant en philosophe et en sage dans sa chère principauté, n'avait accepté qu'à son corps dé-

fendant la succession du duc de Brunswick. Les instances seules du roi purent vaincre sa répugnance, le monarque lui ayant fait comprendre que, dans la lutte qu'il allait engager, il lui importait de grouper autour de lui tous les généraux en état de le seconder, et que chacun, dès-lors, devait payer de sa personne pour combler les vides laissés dans les grands emplois publics par les chefs militaires.

En acceptant les fonctions de gouverneur de la plus forte place du royaume, le landgrave croyait donc rendre service au roi ; mais encore n'avait-il adhéré qu'à la dernière extrémité, et mettait-il à profit toutes les occasions pour faire séjour dans sa bonne ville de Cassel.

Il ne se trouvait de retour au siége de son autorité que depuis peu, quand lui parvint l'avis où figurait le nom de Trenck, et, comme nous venons de le dire, il n'hésita pas à se transporter à la citadelle.

Dès son arrivée, on lui raconta l'événement de la nuit, et sur sa demande on lui montra les divers points illustrés par l'odyssée douloureuse de Frédéric et de Léo.

Par un constraste frappant avec son déplorable accoutrement de condamné, avec son aspect de supplicié, qui amena sur le visage bienveillant du prince une expression de sympathique pitié, Trenck, en entendant la question affable qui lui était faite, retrouva à l'instant ses

meilleurs souvenirs de la cour, et avec des manières non moins courtoises, il s'inclina devant son interlocuteur.

— Monseigneur, répondit-il, tant de bienveillance me touche profondément, et si je ne craignais d'abuser des instans précieux de Votre Altesse, je la prierais d'honorer de son attention la requête que l'on m'a mis dans la nécessité de lui adresser.

— Parlez, monsieur de Trenck, parlez, répondit le landgrave avec bonté; je suis venu pour vous entendre ; — je vous écoute.

Relevant alors la tête, et sans tenir compte des regards haineux de Jackinsky, ni de la rage concentrée qui crispait ses traits; sans s'inquiéter du sourire dédaigneux et méchant du comte de Borck, Trenck aborda franchement le récit des événemens de cette nuit néfaste.

— C'est vrai, monseigneur, j'ai voulu m'évader, et j'ai travaillé pour cela plus de deux ans. C'est vrai, j'avais un complice, un ami fidèle, qui s'était associé à ma misère, qui voulait s'associer à mon salut, mais ce complice, cet ami, on l'a arrêté.

— Je le sais... dit le landgrave.

— Oui, on a dû vous le dire, Altesse ; mais ce qu'on ne vous a pas dit peut-être, c'est qu'après m'avoir juré devant Dieu et devant les hommes de le relâcher au prix de conditions que j'ai loyalement remplies, un officier de cette

citadelle, monsieur, — dit Trenck en montrant d'une main frémissante le major, qui n'osa supporter son regard, — monsieur, dont je venais de sauvegarder la liberté en immolant la mienne, oui, monsieur s'est rétracté, et retient mon ami dans un de ses cachots!

Or, tout prisonnier que je suis, monseigneur, conclut Frédéric, j'ai le droit d'invoquer la religion du serment... Ce jeune homme, qui s'est héroïquement dévoué pour moi, est mon plus cher ami; — s'il mourait, sur mon âme, je ne lui survivrais pas... Mais il ne doit pas mourir; sa mort serait une honte et un crime... Je crois l'avoir prouvé à Votre Altesse.

Jackinsky voulut élever la voix : le landgrave lui fit signe de se taire, et lui-même, après un moment de réflexion, répondit :

— Tout cela est très délicat... et s'il y a eu réellement parole donnée...

— J'en appelle à la loyauté militaire des nombreux témoins de cette scène!

— Oui!... oui!... c'est vrai!... murmurèrent spontanément plusieurs voix, non-seulement dans le groupe des officiers, mais dans les rangs des miliciens.

Jackinsky, blême de rage, se retourna comme un chacal blessé, prêt à s'élancer sur eux, promenant de tous côtés ses regards furibonds, cherchant à découvrir les audacieux qui osaient rendre contre lui hommage à la vérité.

Un grondement farouche sortit involontairement de sa gorge, trahissant ses mauvais instincts, D'un nouveau geste, le landgrave l'arrêta :

— J'en suis fâché pour vous, major, dit-il, mais vous avez commis une faute, et ce n'est pas avec des rigueurs inutiles que vous l'atténuerez.

Cette fois, Jackinsky, humble devant son supérieur, n'osa pas tenter d'élever la voix.

Le prince poursuivit sur le même ton péremptoire :

— L'ami de M. de Trenck, quel qu'il soit, s'est mis en rébellion contre les lois ; il a mérité un châtiment sévère... Mais vous l'avez, vous-même, absous par votre téméraire serment, et je regrette, monsieur, d'être obligé de vous rappeler qu'un serment est chose sacrée pour tout le monde, et davantage s'il se peut pour un officier prussien.

Le major essaya cette fois de présenter sa justification; mais le prince, dont le regard ne cessait pas de revenir sur le prisonnier, et puisait à ce spectable une compassion profonde, imposa de nouveau silence du geste et de la parole à son ennemi :

— Assez, monsieur, dit-il.

Et s'adressant au commandant de place.

— Vous, colonel, donnez sur-le-champ des ordres pour qu'on relâche ce jeune homme, et

pour qu'on le conduise, libre, aux portes de la citadelle.

Borck ne put que s'incliner et obéir la rage au cœur.

— Ah! monseigneur! s'écria Trenck en pliant le genou devant le prince, et en saisissant sa main pour y porter ses lèvres, ils peuvent me tuer maintenant, ils peuvent recommencer leurs tortures, je ne les sentirai pas; vous m'avez mis du bonheur dans l'âme pour le reste de ma vie.

— Que parlez-vous de tortures, mon cher Trenck, demanda le landgrave en fixant sur Jackinsky son regard sévère; j'aime à croire que personne ici ne fait abus de son pouvoir au point d'oublier qu'un prisonnier de votre condition n'est pas un criminel vulgaire?... Vous vous taisez?... Allons, je vois qu'il faut que j'achève mon ouvrage...

— Ah! mon prince!..

Le landgrave porta sur le cercle de fer qui était encore rivé autour des reins du jeune homme un regard d'amertume et de commisération.

— Oui, prononça-t-il, je crois que j'ai bien fait de venir... Cependant, ne vous hâtez pas de me remercier... Ma bonne volonté n'est peut-être pas à la hauteur de vos espérances. On vous a enfermé ici sans jugement, je le sais, et pour un motif que j'ignore; mais enfin, c'est le roi qui vous y a envoyé, il avait évi-

demment pour cela d'excellentes raisons... le roi est notre maître, et je ne suis pas juge de ses actes. Il faut donc, devant cette volonté souveraine, admettre la discipline qui exige qu'on prenne à votre égard les précautions nécessaires pour en assurer l'exécution.

Si encore vous étiez, comme tant d'autres, patient et résigné?... Ah bien oui!... J'ai de vos nouvelles, mon cher Trenck; vous êtes un terrible homme!... Rien ne vous arrête. Vous séduisez soldats et geôliers; vous brisez les fers les plus solides, vous percez les murailles, vous crèusez des souterrains!... En conscience, que puis-je faire?... J'ai toujours été porté pour vous de beaucoup d'amitié, et vous voyez que je ne suis pas de ceux qui oublient leurs protégés dans la mauvaise fortune. Mais enfin j'ai peur de vous, sur ma foi! Si je vous lâche la bride, vous vous sauverez, et moi, vous me laisserez me débrouiller comme je pourrai avec le roi.

— Ah! je serais bien ingrat, s'écria Frédéric dans un élan de reconnaissance et d'enthousiasme, si je trahissais jamais la confiance de Votre Altesse!... Non, je le jure,— et l'on peut se fier à mes sermens, à moi! — Que vous adoucissiez ma captivité ou que vous me replongiez dans mon cachot, tant que Votre Altesse sera gouverneur de Magdebourg, je renonce à toute tentative d'évasion.

— Vous le jurez?...

— Sur la mémoire de celui que vous honorâtes aussi de votre amitié, sur la mémoire de mon père.

En écoutant ces paroles solennelles, Hermann, qui se tenait à quelques pas, faillit laisser tomber l'arme qu'il tenait. Mais il fallait se contenir et réprimer les regrets que lui causait un engagement, suivant lui, téméraire et par trop généreux.

— Allons, reprit le gouverneur, je vois bien qu'il faut que je fasse quelque chose pour vous. Du reste, vous ne vous engagez pas trop... je ne serai pas toujours gouverneur de Magdebourg...

Le bon prince ne croyait pas dire si vrai; il ne se doutait guère surtout de la façon dont il cesserait d'exercer ces fonctions.

— D'abord, reprit-il, vous ne me paraissez pas tenir à retourner dans ce cachot, qui a cependant été construit tout exprès à votre intention... C'est que, voilà qui est fort embarrassant, il ne reste plus ici d'autre logement à vous donner... Si je vous envoyais au fort de l'Etoile?...

Cette fois Jackinsky, incapable de se contenir davantage quand il s'agissait de lui soustraire sa proie, coupa la parole au gouverneur, et d'un accent où l'on sentait frémir sa fureur intestine :

— Que Votre Altesse veuille bien m'excuser, s'écria-t-il, le roi a placé le prisonnier sous ma garde spéciale, et je...

Le prince, qui savait être digne et imposant à son heure, et chez qui la bonté n'excluait pas la conscience de son rang et de son autorité, l'arrêta d'un regard sévère.

— Major, dit-il, le roi m'a placé, moi, comme gouverneur de Magdebourg, afin que tout le monde m'y obéisse quand j'ordonne.

— Ma responsabilité ?... balbutia Jackinsky.

— Je prends tout sur moi.

Puis, s'adressant au comte de Borck, du même ton décisif,

—Commandant, lui dit-il, je désire qu'à partir de ce moment on ait pour M. de Trenck les égards auxquels il a droit. Les haillons qui le couvrent ne sont pas convenables; qu'on lui donne des vêtemens. A la nuit tombante, vous le ferez conduire par un peloton de vos miliciens au fort de l'Etoile ; on aura des ordres pour le recevoir.

Borck ne sut que s'incliner ; le dépit lui ôtait la présence d'esprit. D'ailleurs, qu'aurait-il pu répondre?

Le prince salua, toujours avec une certaine hauteur, les deux chefs de la citadelle, et se retira suivi de son état-major et comblé des bénédictions de notre héros.

Le commandant de place dut s'exécuter en ce qui concernait son costume, mais de cet instant jusqu'à son départ, il affecta, ainsi que Jackinsky, de ne plus se mêler de lui en quoi que ce fût.

C'était ce qu'ils pouvaient faire pour lui de plus agréable. En revanche, il se vit entouré, félicité par tous les autres officiers, qui ne se firent pas faute de lui exprimer la peine qu'ils avaient souvent ressentie pour ses misères.

On procéda à sa toilette, et sous le costume simple mais propre qu'on lui donna, il fut transfiguré.

Les adjudans l'invitèrent ensuite à partager leur repas, et à l'approche de la nuit, on forma une escorte, dont le hasard voulut qu'Hermann fît partie, pour le conduire au fort de l'Etoile, à l'autre bout de la ville.

Borck trouva un moyen de faire encore sentir à sa victime, dans ce trajet, l'influence de sa tyrannie, par une inspiration que lui souffla peut-être Jackinsky : avant de remettre le prisonnier à l'escorte chargée de le conduire, il lui fit lier les mains.

Ce raffinement eut pour effet de gagner les sympathies des habitans de la ville à ce jeune prisonnier de si bonne apparence, dont le sort inconnu était entouré de suppositions romanesques. Le bruit se répandit même, on ne savait trop comment, pour achever cette faveur de l'o-

pinion, que ce mystérieux prisonnier était transféré à l'Etoile pour y être fusillé.

La distance étant longue et le cortége marchant lentement, des groupes se formaient et grandissaient à vue d'œil ; une certaine agitation s'y manifestait peu à peu ; on allait jusqu'à interpeller les miliciens et le prisonnier, et la pitié se manifestait d'une façon très marquée.

Trenck, assez étonné de ce mouvement populaire dont rien jusque-là ne lui expliquait la cause, finit par la deviner en apercevant un jeune homme, caché sous un déguisement populaire, allant et venant à travers la foule, parlant et gesticulant avec feu, et s'efforçant d'entraîner les curieux à délivrer le prisonnier.

— Léo!... toujours lui; lui partout!... fit Trenck à voix basse.

Le bas officier chargé de commander l'escorte n'était pas aveugle non plus; il voyait parfaitement où tendait cette agitation, que le nombre insignifiant de ses hommes n'aurait pu réprimer, en cas d'un coup de main; cet homme d'ailleurs était de ceux qui avaient été gagnés antérieurement.

— Hein? quelle belle occasion!... dit-il à l'oreille du prisonnier.

— Oui, répondit Frédéric, assez haut pour être entendu de Léo, mais j'ai promis au landgrave de ne pas m'échapper, et si l'on me dé-

livrait, j'irais moi-même, et seul, me remettre entre ses mains.

— Quel dommage !... soupira Hermann, qui n'attendait qu'un mot pour lui prêter main forte.

— Oui, quel dommage !... répéta Léo avec désespoir.

Et voyant sa peine inutile, sur un signe de son ami, il se perdit dans la foule des curieux, avec les gens qu'il avait payés pour chauffer l'émeute.

Trenck arriva bientôt à l'Etoile, où on le remit aux mains du lieutenant-colonel baron de Reischmann, commandant de ce fort.

XII

Le fort de l'Etoile

Trenck, recommandé à l'indulgence du lieutenant-colonel Reischmann par le landgrave, fut reçu au fort de l'Etoile avec des égards relatifs, car les ordres du roi étant formels sur les conditions de sa détention, on ne pouvait s'en écarter de beaucoup.

L'escorte qui l'avait amené le quitta aux portes du fort; il ne put adresser au milicien Kon-

rad, c'est-à-dire à Hermann de Schell, qu'un signe discret d'adieu.

Le voilà donc entre les mains de la petite garnison de l'Etoile, composée de quinze à vingt hommes.

On le mena à sa prison, que l'on avait préparée dans un endroit isolé, comme à la citadelle. Mais elle était éclairée par une fenêtre, qu'il ouvrait à volonté, et qui, malgré son grillage, lui permettait de renouveler l'air respirable. Cette prison, ce cachot n'était fermé que par deux portes, et il était meublé d'un lit, d'une table et de deux chaises.

Quant à l'ordinaire de Frédéric, on n'avait pu le changer; c'était un des points précisés par le roi. Il consistait toujours en une cruche d'eau et en un pain. Mais le pain était de meilleure qualité, et il avait un gobelet d'étain pour boire son eau.

Il va sans dire qu'on avait complétement supprimé les chaînes.

La prison de l'Etoile devenait un paradis, en comparaison de l'enfer de la citadelle.

M. de Reischmann était d'ailleurs un homme naturellement bon et humain. Tout en se conformant à ses devoirs, il s'efforçait d'en atténuer la rigueur, soit en veillant à la régularité des soins de ses subalternes, soit en fermant les yeux sur les adoucissemens apportés par eux dans l'accomplissement de leur tâche.

C'est ainsi que, peu à peu, les officiers de garde auprès du prisonnier, le prenant en affection, se firent ouvrir ses portes pour lui rendre visite. Il s'en trouva même un, un vieil adjudant, Hollandais d'origine, et attaché comme tant d'autres étrangers au service de la Prusse, qui en vint à lui témoigner une véritable amitié. Cet excellent homme ne se contentait pas de le visiter, il lui arrivait souvent d'oublier de refermer les serrures après lui, de telle sorte que le détenu pouvait risquer quelques pas sur une petite esplanade, autour de sa prison, et aspirer à pleins poumons les bouffées d'air qui lui arrivaient de la campagne.

Son esprit, calmé et rafraîchi par ce changement de régime, ne tarda pas à se reporter vers le souvenir des jours passés dans l'intimité des beaux esprits de Potsdam ; à leur exemple, il se mit à composer, pour tuer le temps, de petits morceaux de littérature en prose et même en vers, qu'il récitait à ses gardiens. Ceux-ci, touchés et charmés, prirent sur eux de lui fournir en cachette du papier et des crayons, pour lui permettre de fixer ses souvenirs, et de s'exercer à tracer des dessins, bien qu'on ne lui eût enseigné que le dessin linéaire, pour la levée des plans.

La tolérance gagnant toujours, on lui permit d'avoir de la lumière pour utiliser ses longues soirées d'hiver, et on lui procura des li-

vres et notamment une Bible, dont il annota les marges (1).

Toutes ces améliorations, sans inconvénient pour l'ordre de la place, étaient aussi un hommage indirectement rendu à sa loyauté ; on connaissait son serment de ne pas chercher à fuir, tant que landgrave de Hesse-Cassel serait gouverneur de Magdebourg, et personne ne doutait qu'il ne fût esclave de son serment.

Pour le surplus, il n'en restait pas moins soumis à la stricte réclusion ordonnée par le roi, et n'avait la faculté de communiquer avec qui que ce fût du dehors.

Bien du temps s'écoula ainsi, sans lui apporter rien qui lui rappelât ses meilleurs amis. Hermann semblait ne plus exister; Léo lui-même, si dévoué, si infatigable, ne donnait aucun signe de vie.

Cependant le bon adjudant Van-Doez, auquel il s'ouvrait sur le chagrin que lui causait cette incertitude, se laissa émouvoir, et se risqua à lui procurer de loin en loin des commucations avec Léo, en se chargeant de leur correspondance mutuelle.

Léo commença par lui reprocher son engagement fatal envers le landgrave, engagement qui rendait inutile le dévouement de ses amis.

---

(1) Cette Bible est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque royale de Dresde.

Puis, venant aux nouvelles qui l'intéressaient, il lui apprit que sa sœur, Mme de Waldow, avait été ruinée par le fisc à la suite de sa première tentative d'évasion, et que, pour mettre le comble à ses épreuves, la pauvre dame, dans une condition voisine de la misère, était dans un état de santé qui ne laissait pas d'espoir.

Le jeune homme finissait sa première lettre par cette promesse, répétée dans toutes les autres, de ne pas quitter Magdebourg tant que son ami Frédéric y serait prisonnier, et qu'il aurait la perspective de lui rendre service.

Ce qu'il fallait surtout à notre héros, dans la circonstance, c'était de l'argent, pour entretenir la bonne volonté de ses gardiens et se procurer quelques douceurs dans sa captivité.

Or, cela devenait de plus en plus difficile. La guerre venait de prendre une intensité nouvelle, qui rendait presque impossibles les communications avec la capitale de l'Autriche. En outre, Roller se consumait en efforts impuissans pour délier la bourse des détenteurs de ses biens, et Léo voulait absolument se livrer à un métier quelconque pour combler selon ses moyens cette lacune. Il fallut une défense formelle de Trenck pour l'empêcher d'exécuter ce dessein.

Ce fut le hasard qui lui vint en aide en cette occasion, et lui procura quelques ressources.

Pour tromper ses ennuis et varier ses occupations si limitées, le prisonnier s'imagina de

graver avec la pointe d'un clou, sur son gobelet d'étain, un sujet pris sans arrière-pensée dans ses souvenirs d'autrefois.

Ce gobelet, admiré par les officiers chargés de la garde du prisonnier, passa de main en main, et arriva jusqu'à celles de M. de Reischmann, qui, après avoir donné ordre de le remplacer, le conserva pour le montrer comme un objet curieux à plusieurs personnes de la ville.

Or, depuis son transfert au fort de l'Etoile et l'émotion populaire qui s'en était suivie, la ville s'était prise d'intérêt pour le jeune prisonnier, et les conversations roulaient sans cesse sur sa personne et sur son sort; le mystère dont il était enveloppé ne contribuait pas peu à lui gagner des sympathies.

Tant qu'avait duré sa détention à la citadelle, ses geôliers avaient eu l'art de dissimuler presque complétement son existence; au delà d'un cercle fort restreint, auquel les officiers de place avaient pu en parler vaguement, on ne savait même pas son nom, et l'on ne s'occupait pas plus de lui que des autres personnes sans importance auxquelles cette forteresse servait de lieu d'expiation pour des crimes indignes d'intérêt.

Aujourd'hui, c'était tout autre chose. Le petit mouvement excité par Léo avait répandu le nom de Trenck, des insinuations habilement semées avaient fait comprendre que ce prisonnier

n'était ni un coupable ni un condamné, mais la victime d'un acte implacable d'arbitraire. Admis à s'entretenir avec lui, recueillant de sa bouche les détails de ses malheurs et des piéges qu'on lui avait tendus pour s'emparer de lui, les officiers de l'Etoile ne se faisaient pas faute de répéter ces récits aux bourgeois chez qui ils logeaient. Il devenait chaque jour plus populaire, tout le monde le plaignait, beaucoup eussent été prêts à lui venir en aide.

Il en résulta, lorsque le baron de Reischmann exhiba son gobelet d'étain, que beaucoup de gens éprouvèrent un vif désir d'en posséder de semblables. On fit proposer à Trenck de lui payer son travail. C'était la manière la plus simple et la plus honorable de se procurer des ressources; il accepta avec joie, et chaque jour il lui arriva des gobelets, et bientôt en telle quantité qu'il ne pouvait plus y suffire.

M. de Reischmann, sans rien permettre, laissait tout faire, et de cette façon, le prisonnier trouvait le moyen de reconnaître les soins de ses gardiens, et de se procurer quelques additions substantielles à son régime.

Une inspiration heureuse s'offrit à lui pendant ce travail : il songea à le mettre à profit pour s'assurer un intérêt qui, dans un moment donné, pourrait être efficace. Les dessins dans l'exécution desquels, grâce à son aptitude exceptionnelle, il acquit promptement une véritable habi-

leté, devinrent, sous la pointe de clou qui lui servait de burin, des emblèmes, des allégories se rapportant à son triste sort, et presque toujours il les accompagnait d'une touchante légende en vers qui arrachait des larmes aux bons habitans de Magdebourg.

Grâce aussi à la facilité avec laquelle il parlait tant de langues, il inscrivait, pour peu qu'on le désirât, ses légendes dans un idiome étranger, et beaucoup d'entre elles, dont le texte a été religieusement consigné dans les mémoires publiés à cette époque, sont en vers français.

Les gobelets de Trenck sont restés une curiosité très prisée dans cette partie de l'Allemagne ; il en existe dans les musées, et ils devinrent un moment si enviés qu'on en expédiait même aux grands personnages de certaines cours, celle de Berlin exceptée, bien entendu, encore est-il prouvé que quelques exemplaires finirent par y arriver clandestinement.

Tout à coup, au milieu de ces occupations ingénieuses de notre héros, éclata une nouvelle dont tous les hôtes du fort de l'Etoile furent instruits des premiers. Par suite des événemens de la guerre, les Russes, profitant de l'éloignement du roi, occupé à tenir tête aux Autrichiens, avaient marché sur sa capitale et s'y étaient introduits.

La famille royale, forcée de fuir pour ne pas tomber entre les mains des généraux Totleben

et Czernischoff, n'eut que le temps de se réfugier à Magdebourg, après s'être éloignée des divers théâtres de l'action militaire. Le roi avait envoyé, par un de ses aides de camp, ce laconique et significatif billet : « Sauvez la reine, la famille royale et ce que vous pourrez à Magdebourg. »

La famille royale à Magdebourg!... Mais alors la princesse Amélie était dans cette ville !

Qu'on se représente le délire, l'émotion de Trenck, en acquérant bientôt la certitude qu'en effet la sœur du roi accompagnait la reine et le prince de Prusse dans ce voyage inattendu.

Amélie si près de lui!... Et il ne tenterait pas un suprême effort, sinon pour la voir, — tant de bonheur dépassait son ambition, — dumoins pour lui rappeler qu'il était là, à quelques pas, expiant par les peines les plus iniques, le crime de l'aimer toujours.

Que faire? quel moyen employer pour lui donner signe de vie sans s'exposer à la compromettre?... Le moyen, il était trouvé, c'était celui qui lui avait attiré la sympathie et la compassion des habitans de la ville.

Sous cette inspiration, il saisit un gobelet et y traça un dessin d'une allégorie transparente : un oiseau en cage, frappé par un rayon descendant du ciel.

C'était un petit chef-d'œuvre, aussi finement que rapidement exécuté, et au-dessous, il traça,

toujours avec la pointe de son clou, ce distique en rimes françaises, langue que la princesse possédait, comme toutes les personnes de la cour de Berlin :

> C'est en vain que dans l'esclavage
> On le retient matin et soir;
> Un rayon entrant dans sa cage,
> Lui porte ce doux mot : *Espoir!*

Seule, la princesse pouvait comprendre l'allusion cachée sous le dernier mot, mais aussi il était impossible qu'elle ne le comprît pas, puisque c'était celui qu'elle lui avait transmis elle-même sur la pierre de son bracelet. Qu'en résulterait-il ? Il ne cherchait pas même à le pressentir; mais il était plein de confiance dans l'ingénieuse fidélité de son amie; il s'en remettait à elle.

Grâce au concours de l'adjudant Van Doez, qui, du reste, n'était pas dans son secrot, et ne se doutait pas à quelle auguste personne cet envoi devait parvenir, le gobelet arriva d'abord à Léo, avec cette discrète mention : « Pour la personne qui s'intéresse au prisonnier! »

Léo aurait deviné, rien qu'à la vue du dessin et à la lecture des vers, et soutenu par son dévouement, il chercha un moyen de faire remettre le gobelet à Amélie,

Malheureusement l'entreprise n'était pas plus facile à Magdebourg qu'à Berlin, peut-être moins encore. Ce voyage, cette fuite, c'est le

vrai mot, avait désorganisé bien des choses dans le service des princes, mais ce qui n'avait fait que se renouer, sans doute par le besoin d'une vigilance plus étroite par intérêt même pour des personnes si considérables, c'était le système de surveillance, d'espionnage organisé par le roi autour de sa sœur.

Lors de son dernier séjour à Berlin, Léo avait éveillé quelques soupçons; si les gens qui l'avaient remarqué alors le découvraient de nouveau dans les alentours de la résidence princière, le moins qu'il en résulterait serait d'être renvoyé, chassé. Puis encore, depuis son aventure de la citadelle, il devait s'astreindre aux lois de la prudence la plus minutieuse. Jackinsky, furieux d'avoir vu sa proie lui échapper, ne songeait qu'à prendre sa revanche et à se venger sur lui de la victoire remportée par Trenck. Des incidens nombreux ne permettaient pas de douter qu'il ne le guettât avec une infatigable obstination.

Le brave jeune homme, pour dépister l'ennemi, avait été forcé de recourir à plusieurs déguisèmens successifs, de cesser toute relation avec Hermann et avec les autres miliciens, de se faire oublier, de se rendre méconnaissable.

Le seul officier qu'il eût cherché à intéresser à sa cause était le bon adjudant hollandais, et pour cela il avait employé un expédient adroit. Pour se rapprocher de lui et entrer en rapport

d'une manière naturelle et en quelque sorte forcée, Léo avait pris une chambre dans la maison habitée par lui, chose très praticable, car, nous l'avons dit, les officiers de la garnison attachés à la citadelle, au fort de l'Etoile ou à la forteresse, logeaient en ville.

Léo avisa enfin un expédient qui faisait honneur à son imagination. Parmi les dignitaires de la cour qui accompagnaient les princes à Magdebourg, figurait le baron de Pœllnitz, le chambellan, le maître des cérémonies.

Notre jeune ami connaissait l'homme, il savait les services qu'il avait rendus à Frédéric dans la mesure de ses moyens et de sa politique : il alla frapper à sa porte.

Le vieux courtisan fixa sur lui son petit œil fin et le reçut comme quelqu'un que l'on n'a jamais vu, et dont les traits ne rappellent aucun souvenir.

Léo ne se laissa pas décontenancer; quoiqu'il se fût diverses fois rencontré avec lui, du temps de son emploi dans la maison de la princesse Amélie, et notamment durant le voyage de Bareith, il se garda de rien faire ni dire qui forçât Pœllnitz à sortir de sa réserve.

— Que souhaitez-vous, mon jeune ami, dit celui-ci? Vous avez beaucoup insisté pour me voir?

— En effet, monseigneur, et je vous demande pardon de mon importunité, mais on parle de

vous comme d'un seigneur généreux, et je voulais me recommander à vous.

— Généreux?... répéta Pœllnitz en le regardant avec plus d'attention encore, pour démêler de quelle générosité il s'agissait.

— Voici, en deux mots, ce qui m'amène, car je ne voudrais pas abuser de vos momens. Je suis chargé de vendre, pour un de mes amis qui est comme moi dans la peine, certains objets sur lesquels il exerce son talent de dessinateur et de graveur.

— Ah! ah!... c'est de l'argent que vous voudriez?

— Oh! monseigneur, de l'argent gagné. Mon ami excelle surtout à graver des gobelets; veuillez examiner vous-même celui-ci.

Léo développa le fameux gobelet allégorique et le donna au chambellan.

Pœllnitz le prit lentement, se plaça sous le jour, examina le sujet et lut les vers à demi-voix.

— En effet, dit-il, c'est joli... Votre ami est un homme ingénieux.

— N'est-ce pas, monseigneur?

— Et vous souhaitez que je vous achète ce gobelet?

— Me refuseriez-vous? demanda Léo en cherchant à démêler sur l'impénétrable physionomie du diplomate ce qui se passait en lui.

— Je ne dis pas cela. Il est au contraire dans

mes attributions d'encourager les arts... et les artistes.

— Oh! merci, monseigneur!...

— Je prends votre gobelet, mais franchement, c'est pour vous obliger, ajouta Pœllnitz en le regardant à son tour avec son sourire énigmatique, car pour moi cet objet ne saurait être d'aucune utilité.

— Pour vous personnellement, monseigneur, je le reconnais; mais ce sont des objets que l'on achète presque toujours comme curiosités, et celui-ci est si parfaitement exécuté, qu'il ne serait peut-être pas indigne d'être offert à quelque personne éminente... peut-être même... à une princesse?...

L'œil du chambellan pétilla, son sourire resta mystérieux, mais il répondit :

— C'est convenu; je le garde... mais je ne sais vraiment pas ce que j'en ferai. Allez, mon jeune ami.

Et pendant que le messager se retirait en le saluant, il se remit à lire le quatrain, de telle sorte qu'au moment où il franchit le seuil, Léo fut frappé par le dernier mot :

« — Espoir!... »

Il s'échappa radieux, certain qu'avant peu les vers et l'emblème seraient à leur véritable adresse.

Pœllnitz, en effet, n'eut rien de plus pressé que d'aller trouver la princesse et de continuer

avec elle la scène précédente; la vie du vieux courtisan était une comédie continuelle, qui avait le double avantage de mettre toujours ses intérêts à l'abri et de lui donner le plaisir de tenir en ses mains le secret des passions et des intrigues de ses maîtres eux-mêmes.

En pénétrant chez la sœur du roi, sous un prétexte fourni par sa charge, il gardait à la main le gobelet, à demi développé, auquel il semblait ne porter aucune attention.

Le métal brillant attira l'œil d'Amélie, qui écoutait à peine ce qu'il disait.

— Que tenez-vous donc là, baron? lui demanda-t-elle; un bijou?

— Ceci, Altesse!.. fit-il, c'est un objet de curiosité dont je viens de faire l'acquisition.

— En vérité?.. un gobelet.

— Oui, Altesse, un gobelet d'étain, mais qui n'est pas commun.

— Qu'a-t-il donc de particulier?

— D'abord son origine, toute une histoire.

— Comment, une histoire?

— Une histoire... de bienfaisance; on m'a vendu cet objet au profit d'un malheureux.

— Mais alors, je veux m'y associer, à votre bonne œuvre.

— Que Votre Altesse daigne examiner ce gobelet de plus près, elle verra que celui qui l'a orné de ce travail n'est pas un homme sans talent, et qu'il mérite en effet des encouragemens.

— Mais oui, dit la princesse en le prenant, un dessin... des vers?...

— Oui, le graveur est poète, à ce qu'il paraît, car il rime en français.

La princesse lut le quatrain, pâlit, exhala un cri, s'appuya au dossier de son fauteuil, ses yeux se fermèrent, mais ses doigts ne lâchèrent pas le gobelet; ce n'était pas un évanouissement, mais seulement un spasme.

Pœllnitz ne bougea pas, se garda d'appeler personne, ainsi que n'eût pas manqué de le faire un ami ou un courtisan moins adroit et moins perspicace. Il attendit en silence la fin de cette secousse, qu'il avait probablement prévue.

Amélie n'avait certainement pas besoin du message allégorique de Trenck pour se souvenir de lui. Toutes ses pensées ne lui appartenaient-elles pas?... Mais elle était loin de s'attendre à ce qu'il lui fût rappelé d'une manière si soudaine et si singulière. Ce dessin, ces vers, ce mot de ralliement qu'elle lui avait transmis et dont il lui accusait ainsi réception, la constatation de sa présence à Magdebourg, tout se réunissait pour jeter cette organisation, déjà si profondément ébranlée, dans une crise nouvelle.

Telle était la barrière élevée entre la princesse et le baron de Trenck, que le nom de celui-ci était rigoureusement proscrit de la cour. Depuis bien longtemps on ne l'avait pas prononcé devant elle; elle avait su, à l'origine, et lorsqu'elle lui

avait transmis son bracelet, qu'il avait été enfermé à Magdebourg ; mais depuis on avait usé de subterfuges pour la dérouter et lui laisser croire à sa translation dans une autre ville plus éloignée.

Sa joie et son émotion furent grandes en découvrant le sens caché du quatrain, et dès qu'elle eut surmonté ce trouble,

— Baron de Pœllnitz, dit-elle, parlez-moi avec sincérité : le nom de la personne qui a gravé ce gobelet ?

— Je puis attester à Votre Altesse qu'on ne me l'a pas dit, et que je n'ai pas eu l'idée de le demander.

— Au moins savez-vous quelle est cette personne?

Le baron répondit avec une indifférence parfaite, tout en clignotant ses petits yeux perçans :

— C'est, paraît-il, un jeune homme renfermé rigoureusement dans une des prisons d'Etat de cette ville par ordre supérieur.

— Merci, baron, merci !... dit vivement la princesse; je garde ce gobelet, et si je peux vous être à mon tour utile en quelque chose, comptez sur moi.

Amélie, fixée sur le point important du séjour de Frédéric à Magdebourg, résolut de ne pas quitter cette ville sans l'avoir vu.

Pour cela, elle s'y prit de longue main avec une adresse toute féminine, en faisant sa cour à

la reine, bonne et honnête créature, d'un esprit un peu lent, que le roi n'avait pas mise dans sa confidence, et qui se tenait en dehors des intrigues et des chroniques scandaleuses du palais. Elle eut l'art de lui inspirer le désir de visiter les établissemens publics de Magdebourg, espérant arriver ainsi aux prisons.

La reine était bienfaisante et charitable; Amélie la prépara à cette démarche en parlant surtout à ses sentimens généreux : Magdebourg regorgeait de malheureux prisonniers, victimes innocentes d'une guerre implacable, languissant sans secours, au milieu de privations, loin de leur pays, de leurs familles. Ne pouvait-on, sans attendre l'autorisation du roi, sans la demander même, et à la faveur de l'incognito, porter à ces infortunés des paroles de consolation, des aumônes discrètes?

Ces paroles étaient d'autant plus naturelles dans la bouche d'Amélie, qu'en sa qualité d'abbesse de Quedlimbourg, elle avait en quelque sorte pris l'engagement solennel de consacrer son existence à de bonnes œuvres. La reine, à qui la monotonie du palais de Magdebourg finissait par peser, malgré ses goûts paisibles, se laissa sans peine persuader par les discours de sa belle-sœur, bien éloquente en cette occasion, où son cœur l'inspirait.

Il restait une dernière difficulté à vaincre ou à tourner, pour exécuter ce complot bienfaisant,

et pour pénétrer dans la citadelle, où la princesse supposait Frédéric toujours enfermé.

Il fallait le consentement du gouverneur, et malgré son extrême mansuétude, le landgrave de Hesse-Cassel resta sourd aux insinuations soufflées à la reine par Amélie. Soit que le prince en sût plus long qu'il ne le laissait voir sur les motifs de la sévérité du roi, soit qu'il ne possédât que des soupçons plus ou moins précis, toujours est-il qu'il connaissait trop ce monarque pour oser s'exposer à sa colère, en ouvrant à qui que ce fût les portes de la cidatelle ou de toute autre prison de la ville sans sa permission formelle.

Tous les plans, toute la stratégie de la pauvre princesse vinrent donc échouer contre l'attitude ferme, quoique toujours courtoise du bon landgrave, qui avait d'autant plus de mérite à accomplir si scrupuleusement sa mission, qu'elle lui semblait chaque jour plus pénible.

N'ayant jamais pu prendre son parti de ce qu'il appelait son exil à Magdebourg, il finit par se trouver en proie à un mal mystérieux, qui n'était peut-être que le mal du pays.

Il voulut d'abord lutter, à cause surtout de la présence des princes, qu'il ne voulait pas laisser seuls, en des temps si critiques, dans une ville confiée à son autorité; mais pressé par un instinct impérieux, par l'ordre réitéré des médecins, par le désir de revoir sa femme,

beaucoup plus jeune que lui, et qu'il aimait passionnément, il se décida à aller demander aux ombrages chéris de son palais de Cassel le rétablissement de sa santé.

Il partit donc, laissant le commandement par intérim de la ville au chef de la garnison, un brave officier, le général de Saldern.

Instruite de cette circonstance, la princesse Amélie reprit courage. Elle renouvela ses ingénieuses instances auprès de la reine, ne voulant abandonner aucun des moyens de revoir Frédéric, fût-ce par surprise et quoi qu'il en dût résulter ensuite contre elle.

Le général de Saldern ne trouva rien d'extraordinaire au désir exprimé par la reine ; il n'avait pas les mêmes raisons que le landgrave pour s'y opposer. Il était un peu courtisan ; il ne manquait pas d'ambition... il céda.

On convint que la visite à la citadelle aurait lieu sans aucun apparat, que personne n'en serait averti. Le général accompagnerait la reine et sa belle-sœur, et les y mènerait comme par hasard, en maintenant leur incognito et en empêchant qu'on leur rendît aucun honneur de nature à le trahir.

Mais cette négociation, conduite par la princesse, avait exigé du temps, et Trenck, dévoré d'impatience dans sa prison du fort de l'Etoile, s'étonnait du long silence gardé par elle depuis le jour où, par la correspondance de Léo, il

avait su que son gobelet avait été remis au premier chambellan.

Certain que Pœllnitz n'aurait pas trahi sa confiance, après lui avoir si souvent prouvé, à sa manière, son amitié, et ne sachant à quoi attribuer un pareil retard, il s'inquiétait, se désespérait, et finit par se dépiter.

Comment! Amélie, qu'il n'avait pas vue depuis tant d'années, Amélie, pour qui il endurait tant de misères, et qui lui envoyait naguère, comme un gage de son ineffaçable tendresse, ce mot : Espoir! Amélie était là, à deux pas de lui, dans la même ville, et il n'aurait pas une seconde d'entrevue avec elle! Non, c'était inadmissible.

Pourquoi, grâce à la liberté relative qu'on lui laissait dans le fort de l'Etoile, ne trouverait-il pas le moyen de s'échapper pendant un instant, si rapide qu'il fût? Qui le saurait?... Personne que ceux de ses gardiens qui l'auraient aidé dans cette entreprise, sur sa promesse d'un retour immédiat.

Quant au baron de Reischmann, il ne s'en apercevrait même pas, car il avait des habitudes invariables, et Frédéric savait les jours où il venait le visiter, moins par discipline que par bonté d'âme.

Mais son serment?... Son serment, il ne songeait en rien à le violer. Il avait promis au landgrave de ne pas chercher à s'évader; or, ce

qu'il se proposait ne ressemblait en rien à une évasion, puisque, après une courte absence, dans l'intérieur même de la ville, il rentrerait dans sa prison, sans que rien indiquât qu'il l'eût quittée. Sa loyauté n'avait aucun reproche à encourir, et de nombreux et illustres exemples l'encourageaient.

Quant aux moyens d'exécution, c'était encore et toujours l'argent qui les lui fournirait. Précisément, il était en fonds, grâce à ses gobelets, dont quelques-uns se vendaient jusqu'à douze ducats pièce.

Mais combien il jugeait mal l'excellent adjudant Van Doez ! Ce brave officier ne ressemblait guère à ses confrères de la citadelle.

Il ne possédait pour toute ressource que sa paie, mais ce n'était pas l'intérêt qui le dirigeait en le rapprochant de Trenck, c'était un sentiment de sympathie et de commisération. En voyant la fiévreuse insistance avec laquelle son prisonnier, ou plutôt son ami, le suppliait de seconder ses projets, le vieux Hollandais n'eut pas le courage de lui résister.

— Pour exposer ainsi, lui dit-il, l'ombre de liberté qu'on vous laisse ici, pour ne pas craindre de compromettre la position d'un homme qui a la faiblesse de vous aimer, à cause même d'un malheur que vous ne méritez pas, il faut que vous ayez un bien puissant motif... C'est cette considération qui me détermine.

Vous seriez injuste et ingrat d'en supposer aucune autre.

— Mon cher adjudant!... s'écria Trenck attendri et rougissant d'avoir pu une seule minute confondre ce noble cœur avec les âmes vénales qui avaient jusque-là exploité sa détresse.

— Gardez votre argent, reprit le Hollandais avec une dignité sans emphase, je ne suis pas à vendre...

— Pardonnez-moi, mon ami, si j'ai pu vous blesser... Mais si vous saviez les épreuves que j'ai traversées jusqu'ici faute de ce misérable métal!...

— C'est pour cela qu'il faut le ménager... vous n'en avez pas trop d'ailleurs pour payer un déguisement, et pour fermer les yeux et la bouche de vos guichetiers. Mon service ne finit que demain à quatre heures... vous sortirez demain... du moins, je vous le promets, ce n'est pas moi qui m'y opposerai.

— Et vous n'aurez pas à le regretter, mon ami...

— Vous n'avez pas besoin de me l'attester, j'ai foi en votre honneur; j'ai appris à vous apprécier; je compte sur vous comme sur moi-même. Donc, vous sortirez et vous reviendrez, au bout de quelque temps... Deux heures vous suffiront-elles?

— Deux heures, soit... et à la dernière minute de ces deux heures, je vous jure...

— Non, encore une fois, pas de serment entre nous; c'est inutile.

Trenck, les larmes aux yeux, serra les mains du généreux officier, et le supplia de mettre le comble à ses bontés en usant de son influence auprès du gardien de la porte du fort, en lui faisant accepter le prix de sa complaisance.

Ce geôlier, un nommé Daniel, n'avait pas le même désintéressement que Van Doez, mais du moins son avidité servit le plan de notre héros. Il empocha, sans se faire beaucoup prier, l'argent qu'on lui offrait, consentit à protéger cette sortie, sous la responsabilité de l'adjudant, et à procurer un costume d'officier prussien au prisonnier, chose aisée dans une ville militaire.

Trenck aurait bien souhaité prévenir Léo, pour l'embrasser et le prendre pour guide; mais dans un délai si court il fallut y renoncer pour achever ses préparatifs. Ils eurent lieu avec tant de prudence et de bonheur que les trois complices purent se flatter que rien désormais n'était capable d'entraver leur plan.

En effet, Daniel apporta dès le point du jour à son prisonnier un costume complet, assez semblable à celui de l'adjudant Van-Doez, et Trenck s'habilla à loisir, sans oublier aucun de ces détails qui naguère rehaussaient sa bonne mine, qu'il avait en partie retrouvée depuis l'adoucissement de son régime et son séjour dans une prison moins inhumaine.

Un peu avant midi, l'adjudant entra dans son cachot, un peu pâle, un peu ému, car son dévouement était d'autant plus méritoire qu'il ne se dissimulait pas les suites terribles auxquelles il s'exposait.

— Ah! vous êtes prêt? dit-il. Fort bien! vous avez tout à fait bonne façon sous cet uniforme... on dirait que vous n'avez jamais cessé de le porter... J'ai même peur qu'on ne vous remarque trop... Prenez donc ce manteau, ce sera plus prudent...

— Midi!... midi!... s'écria Trenck en appelant l'attention de Van-Doez sur l'horloge qui sonnait.

— J'entends, dit le Hollandais; l'instant est venu... Quand deux heures frapperont à la même horloge...

— Je serai ici... Vous avez ma parole.

— Et j'y compte... Venez.

Trenck franchit le seuil du cachot, Van Doez sortit après lui, referma la porte et retira la clef; puis ils traversèrent ensemble de sombres corridors déserts, qui les conduisirent sûrement à la geôle.

L'adjudant adressa un signe à Daniel, et celui-ci, sans prononcer un mot, sans surprise et sans hésitation, fit tourner sur ses lourds ferremens la porte qui donnait accès hors de la place.

Le prisonnier échangea une poignée de main

muette et émue avec son bienveillant conducteur, qui s'arrêta là et le laissa continuer seul.

Frédéric passa rapidement, en répondant au salut de la sentinelle, trompée par son costume... Il était libéré!

Quoiqu'il se fût fait expliquer les points essentiels et qu'il sût que la cour habitait l'ancien palais ducal, il ne connaissait pas Magdebourg, et fut obligé de demander son chemin.

Mais quel émoi, quel trouble, quelle sensation en se trouvant au milieu de cet air libre, qu'il peut respirer à pleins poumons, après en avoir été privé durant tant d'années!... Ce fut, dans les premières minutes, une sorte d'ivresse délicieuse. Et quelle agitation dans sa voix, en demandant la direction qui devait le conduire aux pieds de la femme qui disposait de sa vie!

Les passans qu'il arrêtait pour les questionner s'étonnaient et le croyaient ivre en effet, mais non d'un si pur enthousiasme; ils le regardaient en souriant, mais il était loin déjà, car ses minutes étaient comptées.

Dans son entraînement, dans son exaltation, la pensée la plus essentielle ne lui était pas même venue, il ne s'était pas demandé comment il pénétrerait dans ce palais qui gardait la femme, le frère et la sœur du roi? Il semblait qu'il comptât d'avance sur une inspiration d'en haut pour lui en ouvrir l'accès.

Cependant, à la vue du poste de miliciens

qui s'offrit à lui, en approchant, il éprouva une soudaine anxiété, comprit son imprévoyance et se frappa le front.

— Ah! se dit-il, en se rappelant comment Léo s'était défait de son gobelet, Pœllnitz!... Oui... Pœllnitz!... Il ne refusera pas de me servir.

Ramenant davantage son manteau, pour mieux se dissimuler aux regards des miliciens, dont quelques-uns pouvaient l'avoir aperçu à la citadelle ou au fort de l'Etoile, il s'avança résolument vers eux.

— M. le baron de Pœllnitz? dit-il.

Le factionnaire le laissa passer, et un huissier auquel il renouvela sa question, jugeant à son uniforme et à l'assurance qu'il avait fini par retrouver, extérieurement du moins, qu'il avait des droits pour voir le grand chambellan, le conduisit jusqu'à l'antichambre de son appartement.

Là, un heiduque lui dit :

— Votre nom?...

— Officier de la garnison, pour affaires de service.

Le serviteur voulut le questionner encore.

— Il faut que je parle sur-le-champ à Son Excellence, répondit-il brièvement.

Quelques minutes après, l'heiduque ayant pris les ordres du chambellan, l'introduisit.

Pœllnitz était assis à une table de travail, au

milieu d'un monceau de paperasses; il ne se leva pas, ne quitta pas des yeux les lettres qu'il tenait; et comme son visiteur attendait que l'heiduque fût sorti pour l'aborder,

— Voyons, monsieur, dit-il, que désirez-vous?... Je suis fort pressé...

— Et moi, répondit Trenck en lui tendant la main, croyez-vous que je le sois moins?

Pœllnitz ne vit pas ce geste amical; cette voix, qu'il reconnut aussitôt, lui causa une impression si violente, qu'il se leva tout d'une pièce, et faillit retomber de même :

— Trenck! s'écria-t-il. C'est le diable!

Et, à son tour, Frédéric ne remarqua pas que son attitude et son accent exprimaient autant d'épouvante que de surprise. Peut-être bien, le fin diplomate se reprochait-il le dénouement qu'il avait été obligé de donner à l'aventure du parc de Bareith, et supposa-t-il un instant que son ancien protégé, si bizrarement trahi par lui en cette circonstance, par force majeure, venait lui en demander raison.

— Trenck libre! murmura-t-il.

— Pas tout à fait, répondit le jeune homme d'un ton qui n'avait rien de menaçant, au contraire, car il n'avait jamais soupçonné la petite trame du chambellan, et s'il l'eût connue, il l'aurait probablement excusée sans peine. — Pas tout à fait, mon cher baron; car dans deux heures, j'aurai repris volontairement ma chaîne.

— Bon !... fit Pœllnitz déjà remis et rentré dans son caractère, encore quelque équipée !... Je ne vous connais pas !...

— A Bareith... commença Frédéric.

Ce mot ramena involontairement les inquiétudes du chambellan:

— Eh bien ! après, à Bareith, que s'est-il passé?...

— Il s'est passé, mon excellent ami, que vous aviez meilleure mémoire... et je vous en adresse mes remerciemens, quoique la chose n'ait pas précisément fini suivant mon espoir.

— A Bareith?... A Bareith, nous étions sur un terrain neutre. Mais ici, le sol est brûlant... C'est par trop fort, aussi, et je n'ai jamais rien fait de pareil, moi !...

— Oh ! oh ! répliqua Trenck avec un sourire, qui caressa cette fibre du vieux coureur d'aventures... si l'on cherchait bien, baron.

— Non, rien, rien d'aussi fou et d'aussi extravagant. Que venez-vous chercher, je vous le demande?...

— Un ami compatissant, qui se souvienne qu'il a été jeune, persécuté, victime de l'arbitraire et du caprice des rois; et qui me devine, comme il l'a fait ailleurs...

— Et qui se perde avec vous?... Non pas, non ! non !

— Vous me refusez?... vous me repoussez?... Eh bien, j'en suis fâché pour vous, baron...

— Comment, pour moi?...

— Oui, car si, dans cinq minutes, vous n'avez pas trouvé un moyen de satisfaire à ma supplique, vous me connaissez... je saisis cette épée...

— Des menaces à moi!... exclama Pœllnitz, revenant à sa première idée.

— Rassurez-vous... Je saisis cette épée et je me tue là, sous vos yeux... On accourt; on trouve mon cadavre, ici, chez vous!... et vous êtes encore bien plus perdu...

— Allons, vous plaisantez, mais la plaisanterie est sinistre.

— Sur mon honneur, au point où j'en suis, n'ayant plus rien à attendre, rien à espérer, rien sur quoi compter en ce monde, fatigué de ces tiraillemens, las des caprices du sort, de la noirceur des hommes... baron, je me tuerai!

— C'est de la démence... Dans un palais qui regorge d'espions!...

— Vous n'avez plus que quatre minutes, prononça Frédéric avec calme et décision.

— Mon cher Trenck... calmez-vous... vous n'avez pas votre raison... réfléchissez... si ce n'est pour vous-même, du moins pour celui que vous appeliez votre ami, et que vous avez mis déjà dans de si fâcheuses positions.

— Trois minutes.

— Ah! que Satan vous confonde, tête d'enfer!... Attendez, et surtout pas d'imprudence!

— Bon !... fit Pœllnitz déjà remis et ... dans son caractère, encore quelque ér... ...nt ... Je ne vous connais pas !... ...dan-
— A Bareith... commença Fré... ...Mais
Ce mot ramena involontaire... pareille
tudes du chambellan: ...ent expli-
— Eh bien ! après, à ... l'Etoile chez
passé?... ... sortie du fort?
— Il s'est passé, ... Les autres, passe
aviez meilleure m... ...itz! Le mieux était de
mes remercie... ...rait utile à ce garnement,
précisément ... un faible si inusité de sa
— A B... ...serait probablement pas désagréa-
un terr... ...sonne qui avait reçu naguère le
C'est ... ...hiéroglyphique.
fai... ...attendant, Trenck ne tenait pas en place, ...asseyait, se croisait les jambes, se relevait, ...arpentait le cabinet, consultait l'horloge, qui marchait toujours.

Enfin, la porte se r'ouvrit, — Pœllnitz avait pris la précaution d'en emporter la clef avec lui.

— Eh bien ?... demanda Trenck.

Le chambellan ne trouva pas tout de suite la force de répondre ; il était à bout d'haleine et tout effaré.

— Eh bien, fit-il, c'est une coïncidence diabolique... sur mon honneur... personne au palais.

— Personne ?...

— Vous m'en voyez abasourdi... Un premier

·mbellan, un surintendant, qu'on n'a pas
e prévenu... C'est le renversement de tou-
·ègles...

s êtes sûr ?... balbutia Frédéric pâle
ment déçu.

!... Ah! mon jeune ami, où al-
ou allons-nous?... Depuis que ces
Russes sont venus nous bouleverser
s nos habitudes, toutes les têtes sont dérangées, à commencer par la mienne... c'est un désarroi universel!...

Pœllnitz saisit à deux mains les rouleaux de sa perruque, et se mit à tirer dessus dans un désespoir grotesque.

— Calmez-vous! lui dit son visiteur; réfléchissons...

— Que je me calme!... que je réfléchisse!... Quand les personnes dont la garde m'est confiée échappent avec cette légèreté à ma surveillance!... quand on peut entrer à tout instant... Vous surprendre, vous reconnaître, ici, chez moi... Ah! que maudit soit ce jour où je vous rencontrai dans le parc de Potsdam.

— Baron, vous êtes cruel!

— Oui, j'ai tort... j'ai tort... Mais enfin, mon cher Trenck, puisque vous reconnaissez que je vous fus parfois utile, mettez-vous à ma place. Refuserez-vous de me rendre un service... un signalé service?...

— Celui de me retirer, n'est-ce pas?... ré-

pondit Trenck avec tristesse. Aussi bien qu'ai-je à faire dans ce palaismaintenant?... Ah! mon rêve... mon beau rêve!... Adieu, baron, adieu! et pardonnez au pauvre prisonnier.

— Certainement, je lui pardonne de tout mon cœur, dit le chambellan en le poussant insensiblement vers la sortie; de tout mon cœur. Aussi, pourquoi vous êtes-vous laissé fourrer en prison?... A présent, croyez-moi, ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'y retourner bien vite... Oui... par cette porte... on ne vous verra pas... Adieu, meilleure chance!

Trenck ne l'entendait plus; il descendait rapidement les degrés; il arrivait sur la place du palais.

Que faire?... par où prendre?... où aller?... Amélie était sortie; vers quel endroit? Quelle direction adopter pour la rencontrer! et l'heure marchait!...

En s'éloignant, il perdait peut-être la seule chance favorable qui lui restât. Une voix secrète lui disait d'attendre sur cette place. Qui sait si la princesse n'allait pas rentrer bientôt? Sortie sans prévenir Pœllnitz, elle ne pouvait demeurer longtemps dehors.

Si elle revenait, il l'apercevrait, il se montrerait à elle; son immense désir de la revoir lui inspirerait un moyen de rapprochement rapide.

En proie à ces idées dévorantes, il arpentait

la place, consultant l'horloge du palais, comme il avait consulté celle du cabinet de Pœllnitz. Si circonspect à son arrivée, il ne remarquait même pas que les miliciens de service commençaient à le regarder avec curiosité.

Cette curiosité devint telle qu'il finit pourtant par s'en apercevoir. Il chercha alors à se dissimuler dans de petites rues avoisinant le palais, et d'où il put surveiller, sans être vu, ce qui se passait sur la place.

Et l'heure avançait, avançait toujours!

Soudain, un jeune homme se croisa avec lui; mais, à son aspect, il s'arrêta hésitant.

Trenck, frappé de ce mouvement, porta les yeux sur lui.

Un double cri s'échappa à la fois de leur poitrine : Léo!...

— Frédéric!...

Et Léo lui tendit les bras ; mais il lui saisit rapidement la main, pour l'arrêter dans ce mouvement, et lui désignant la porte du palais,

— Contiens-toi...,murmura-t-il, on nous observe.

— Ne pas même pouvoir t'embrasser! soupira Léo.

— Crois-tu que j'en sois moins malheureux que toi?... Il le faut...

— Pourquoi t'arrêter ici?... Viens..., viens, puisque tu as repris ta parole imprudente... puisque tu rentres dans ta liberté...

— Non, Léo... non, ami... je n'ai pas repris ma parole ! Me connais-tu si peu ?... Je ne suis pas libre... ma prison me réclame.

— Pas libre !... Ta prison?... Que dis-tu, mon Dieu !

— Je dis que j'ai voulu la revoir encore une fois, Elle ; et que je l'attends.

Cette même angoisse profonde et douloureuse que nous avons déjà vue se peindre en traits poignans sur la douce physionomie de Léo, s'y refléta en cet instant.

— *Elle!*... toujours *elle !*... répéta-t-il au milieu d'un soupir.

— C'est vrai, reprit impétueusement Trenck; tu ne saurais comprendre cela, toi, car tu n'as pas aimé !... tu n'as pas souffert de ce mal qui vous attache et auquel on tient comme à un suprême bonheur !

Un sourire plus pénible qu'une larme se montra sur le visage de Léo :

— C'est vrai, répondit-il en baissant la tête. Mais tu l'attends en vain. Sais-tu où elle est en ce moment?... au fort de l'Etoile.

— Au fort de l'Etoile !...

— Je l'y ai vue moi-même entrer avec la reine.

— Au fort de l'Etoile !... Et moi... Ah ! Léo! Léo La fatalité est là !... Pourvu qu'il en soit temps encore...

— Frédéric, où vas-tu ? que prétends-tu ?...

— Non, non, ne cherche pas à me retenir.... Si tu pouvais comprendre!... Va!... tu sauras tout... Adieu!...

Et, sans écouter son ami, sans lui permettre de le suivre, tant il prit vivement sa course, il s'élança à travers les rues tortueuses et étroites de Magdebourg.

Léo resta consterné, frappé d'immobilité par une secousse si profonde; il se tint longtemps les regards perdus dans le vide, vers le point où le baron avait disparu, et lorsqu'il se ranima de cette stupeur,

— Comme il l'aime!... murmura-t-il.

Cependant, nous l'avons dit, Trenck ne connaissait les rues de cette ville que par l'apparition qu'il venait d'y faire. Il courut devant lui, la tête perdue, la poitrine haletante, sans même songer, comme en venant, à s'enquérir de son chemin.

Il devait s'égarer dans cet élan irréfléchi; en effet, il s'égara.

Et l'heure, l'heure sourde et implacable allait toujours.

Enfin, épuisé de désespoir, de lassitude, il jeta autour de lui un regard inquiet... Personne!

Au même instant, un coup de canon se fit entendre à une très petite distance; puis un second; puis un troisième.

Plus de doute! c'était le signal qui annon-

çait l'évasion d'un prisonnier... la sienne assurément!

Voilà donc à quel point le sort se jouait de tous ses calculs!

Un rire amer s'échappa de ses lèvres ; il dirigea vers le ciel, si impitoyable pour lui, un regard de douleur et de reproche.

— Mon Dieu ! soupira-t-il, que vous ai-je donc fait!...

Mais le bruit du canon lui indiquait sa route. Le fort était là, tout près. S'il pouvait y arriver assez tôt pour voir Amélie !... que lui importait le reste !

Il arriva !... Daniel l'attendait au seuil.

— Ah ! vous voilà, dit-il; c'est heureux !... Vous nous avez mis dans une belle position !... Une visite imprévue... La reine... la sœur du roi !...

— Où sont-elles? où sont-elles?...

— Parties.

— Ah ! trop tard !... Tout, tout est contre moi !... s'écria l'infortuné, en pâlissant et en chancelant, abandonné par son dernier espoir.

XIII

La visite des prisonniers

Avant d'aller plus loin, il est indispensable que nous disions ce qui s'était passé en l'absence de Trenck.

Par un caprice inouï du hasard, le général de Saldern avait précisément choisi pour la visite des princesses à la citadelle le jour fixé par l'adjudant Van-Doez pour l'aventureuse excursion du prisonnier.

De bonne heure, sans suite, dans un carrosse sans armoiries, où fut admis le général, la reine Elisabeth-Christine et sa belle-sœur Amélie se dirigèrent vers la citadelle, où la princesse Amélie avait lieu de croire Trenck toujours renfermé.

Devant le gouverneur intérimaire de Magdebourg, les portes s'ouvrirent avec empressement.

Le comte de Borck, prévenu à la hâte, et quoique souffrant de la goutte, son mal habituel, surmonta la difficulté qu'il éprouvait à se mouvoir, afin d'aller au devant de ses augustes visiteuses. Il se préparait à se confondre en obséquieuses attentions, lorsqu'un mot du général de Saldern coupa court à ses complimentations obtuses, en lui faisant comprendre que les prin-

cesses venaient incognito, et qu'il devait ignorer leur rang et leur nom.

Borck supprima donc les honneurs qu'il se préparait à leur rendre. Il se résigna à leur servir simplement de cicerone, comme à des personnes de distinction ordinaires, admises par faveur à examiner la citadelle et à distribuer des charités aux prisonniers.

Jackinsky se joignit naturellement à lui; excellent comédien, il n'éprouva aucune difficulté à se conformer à la consigne, et l'on eût juré qu'il voyait les deux dames pour la première fois.

Les prisonniers de guerre étaient si nombreux, qu'ils encombraient les bâtimens et les cours. Y eût-on apporté la meilleure volonté, ainsi entassés ils devaient beaucoup souffrir; leur régime se ressentait de la dureté des temps, et l'âpreté de la guerre ne permettait pas aux plus riches d'obtenir un traitement meilleur, les communications étant impossibles entre eux et leur pays.

Les deux princesses, en prévision de ces souffrances si dignes d'intérêt, avaient largement garni leurs bourses, laissant de riches aumônes entre les mains de ces malheureux, qui appelaient les bénédictions du ciel sur la tête de ces bienfaitrices inconnues.

Ce n'était point cependant sans une irritation sourde que Jackinsky avait vu apparaître tout à

coup, dans cette place où la politique circonspecte du maître le tenait confiné, la princesse jusqu'à laquelle il avait eu, dans son for-intérieur, la témérité d'élever ses vœux de convoitise et d'ambition, et à qui il ne pardonnait pas de lui avoir préféré Frédéric de Trenck. Il réfrénait sa rage, mais son cœur débordait de fiel et de venin.

Amélie le reconnut aussi, mais elle avait pris, dans les persécutions, l'habitude de dominer ses impressions. Une légère contraction de ses sourcils aurait seule indiqué en elle un trouble insolite. Etait-ce la fâcheuse surprise de rencontrer là un homme qui lui avait toujours inspiré une répulsion instinctive? Etait-ce le pressentiment d'un malheur nouveau, ou l'émotion causée par l'aspect de ce lieu sinistre, théâtre du supplice de tant d'infortunés?... En tout cas, une autre préoccupation vint bientôt combattre celle-là, par l'espoir de contempler les traits de celui qui remplissait sa vie et ses pensées.

Voyant arriver la fin de la visite aux prisonniers de guerre, elle insinua tout bas à la reine la pensée de ne pas faire les choses à demi, et d'apporter aussi une preuve de commisération à des compatriotes malheureux.

Mais aux premiers mots de la reine, le comte de Borck, sans comprendre où tendait cette demande, s'empressa de répondre

— Nous n'avons ici, madame, depuis la guerre, que fort peu de prisonniers d'Etat, encore sont-ils tous d'une position élevée et leur laisse-t-on, dans leur captivité, l'usage de leurs biens... Pas un d'eux n'a besoin de secours...

— Quoi!... pas un?... dit Amélie emportée par l'intérêt palpitant pour elle de ce dialogue.

— Il y en avait un, madame, se hâta de dire Jackinsky avec méchanceté, un seul, coupable des plus grands crimes, et pour qui Sa Majesté avait fait construire la prison que vous pouvez voir dans cette cour.. trop faible châtiment de sa trahison, de son ingratitude pour le meilleur des maîtres... Mais, Dieu soit loué!... nous nous sommes débarrassés de lui.

— Serait-il mort?... s'écria la princesse avec une appréhension convulsive.

—Je ne saurais le dire, madame, répondit Jackinsky de sa voix mordicante, car je ne m'en suis pas informé, et je n'en ai plus entendu parler depuis qu'on l'a transféré, avec un grand appareil de force, dans une autre prison.

Amélie n'osa interroger davantage, mais se sentant en présence d'un ennemi, elle retrouva la froide dignité de son rang et ne daigna même plus regarder le major, ou du moins son œil passa sur lui avec une indifférence glaciale, comme sur l'être le plus inconnu. Cependant le désespoir succédait en elle à la lueur qu'elle avait si précieusement entrevue et sa dernière

espérance s'éteignait dans l'amertume de ses pensées et de ses craintes. Quand la reine parla de se retirer, elle n'éleva pas la voix, rien ne la retenait plus dans cette morne enceinte, et elle avait hâte de rentrer chez elle, afin de rester seule avec la douleur qui menaçait de la suffoquer.

Cependant, en traversant l'espace qui séparait la première cour du pont-levis, un nouveau rayon filtra dans son esprit. Elle se rappela les circonstances récentes de la remise de ce gobelet, gravé, lui avait dit Pœllnitz, par un prisonnier de la ville.—Alors, non-seulement Frédéric vivait, mais il n'avait pas quitté Magdebourg!...

Une animation généreuse reparut sur son visage; rien n'était perdu, qu'une démarche facile à réparer, et un peu de temps qu'il fallait regagner.

Il existait, en dépit de l'insinuation de Jackinsky pour lui enlever cette suprême consolation, il existait! Dès-lors, elle voulait le retrouver et le revoir!

— Que de malheureux dans cette prison! dit-elle au général de Saldern, au moment de remonter en voiture. Mais est-ce la seule de la ville?

— Non, Altesse, répondit le général, il y a encore le fort de l'Etoile, où se trouvent aussi de nombreux prisonniers de guerre.

— Pourquoi n'irions-nous pas?... demanda-t-elle aussitôt à sa belle-sœur ; ne laissons pas notre œuvre incomplète.

— C'est vrai, dit la reine, les infortunés de là-bas ont autant de droits à nos secours que ceux d'ici. Général, y a-t-il quelque inconvénient à cette visite?

— Du moment que Votre Majesté en exprime le désir, je n'en vois aucun, répondit le gouverneur intérimaire de Magdebourg; et il donna l'ordre au cocher de se rendre à l'Etoile.

Léo, rôdant sans cesse autour de la prison de son ami, y vit bientôt entrer la reine et sa belle-sœur.

Là, dans une vaste casemate construite entre le fort et la porte de la ville, qui en est voisine, se trouvaient entassés sept mille Croates. Ces pauvres gens étaient l'objet d'un système de surveillance et d'un régime plus rigoureux que les prisonniers de la citadelle, parce qu'ils appartenaient à la puissance que le roi de Prusse considérait comme sa plus mortelle ennemie.

Pendant que la reine, attendrie du dénûment de ces malheureux, achevait de vider sa bourse entre leurs mains, la princesse Amélie, qui n'était pourtant ni moins compatissante, ni moins bonne, les apercevait à peine et ne leur donnait qu'un coup d'œil distrait. Son âme était ailleurs.

De même que le comte de Borck, le baron de

Reischmann était venu recevoir ses illustres visiteuses, et, tout en respectant leur incognito, il leur faisait avec empressement les honneurs de sa résidence.

Lorsqu'on eut fini la tournée dans les casemates, la princesse exprima le désir de parcourir de même l'intérieur du fort, et le baron mit le même zèle à servir d'introducteur et de guide à ces dames.

Amélie, qui ne se trouvait plus en présence de l'odieux Jackinsky, et à qui l'émotion, la crainte, l'attendrissement de se savoir enfin dans l'enceinte même habitée par son infortuné et héroïque ami, rendaient la hardiesse, Amélie demanda au commandant :

— N'avez-vous ici que des prisonniers de guerre, colonel ?

— A peu près, madame, répondit M. de Reischmann. Vous venez de voir les soldats; les officiers occupent les bâtimens renfermés dans cette enceinte.

— Et celui-ci? dit la princesse, en désignant une construction presque isolée et plus nouvelle.

— Oh! celui-ci a été disposé spécialement pour un prisonnier d'Etat détenu par ordre spécial de Sa Majesté.

Une secousse bouleversa le cœur d'Amélie; son regard s'attacha sur ces tristes murs, com-

me s'il ne pouvait plus les quitter, et toute son âme se porta au delà, vers celui qu'ils devaient renfermer. Ce n'était pas l'heure de perdre contenance ; elle poursuivit :

— Ce prisonnier est retenu depuis longtemps?

— Au fort de l'Etoile? non, madame. Mais depuis bien longtemps, en effet, si l'on compte les années qu'il a passées à la citadelle.

— Le malheureux!... Son crime est donc irrémissible?...

— Tout le monde l'ignore, madame, moi comme les autres; c'est le secret du roi.

Amélie s'adressa à la reine, qui écoutait ce dialogue avec intérêt

— C'est terrible, n'est-ce pas, ma sœur? lui dit-elle.

— Oui, répondit la bonne princesse à voix basse, le roi est parfois sévère.

Elle en savait quelque chose, par la vie qui lui était imposée.

— Quelle que soit sa faute, reprit Amélie, il me semble bien à plaindre d'être si longtemps privé de sa liberté, et je m'en voudrais de quitter le fort sans avoir fait pour lui ce que nous avons fait pour des étrangers... N'est-ce pas, ma sœur?...

La reine, habituée à trembler devant les volontés de son redoutable époux, malgré les égards dont il affectait invariablement de l'entourer, hésitait à répondre cette fois. Entre l'ap-

préhension de commettre un acte capable de froisser cette autorité, et la pression qu'exerçait sur elle sa belle-sœur, elle ne savait que résoudre.

Mais il y avait là quelqu'un de bien plus perplexe et dont la position était autrement critique, c'était l'adjudant Van-Doez !

Debout, à l'entrée de la galerie qui menait au cachot de Trenck, les clefs à la main, le pauvre adjudant semblait attendre un arrêt de mort.

Amélie ne laissa pas à sa belle-sœur le temps de se prononcer, et s'adressant vivement à l'adjudant,

— Ouvrez, monsieur, lui dit-elle ; ouvrez, monsieur, ma sœur l'ordonne !

— Mais?... balbutia-t-il, sans se résoudre à obéir.

— Ouvrez ! ordonna d'un ton péremptoire le général de Saldern.

Le malheureux Hollandais, malgré son sang-froid originel, ne s'était de sa vie trouvé dans une passe si fâcheuse ; plus mort que vif, il se recommanda à Dieu, et introduisit la clef dans la première serrure.

— Plus vite, monsieur, plus vite ! dit le major Reischmann.

Et, pour montrer sa déférence envers ses visiteuses, il écarta l'adjudant et ouvrit lui-même la seconde porte du cachot.

Mais il n'eut pas plutôt poussé la porte et jeté

un regard dans l'intérieur, qu'un cri d'effroi s'exhala de sa poitrine :

— Personne!... le prisonnier s'est échappé!

— Le prisonnier?... répéta Amélie.

— Oui, madame; cette chambre est vide!... Que dira le roi en apprenant que j'ai laissé fuir le baron de Trenck!...

— Le baron de Trenck!... répéta-t-on autour de lui.

— Libre!... il est libre!...

Et, saisie d'une convulsion, elle accompagna ces trois mots d'un rire strident et spasmodique, plus terrifiant cent fois que le cri qui la terrassait naguère dans le pavillon du parc de Bareith.

Hormis la reine, personne n'y prit garde. En dépit de la présence de deux personnes si éminentes, éclatait un tumulte, une agitation, qui, comme une traînée de poudre, mettait en feu toute la citadelle.

Le général de Saldern lui-même négligeait un instant la reine et la princesse pour donner des ordres, et la reine, épouvantée de l'émotion d'Amélie, finit par l'entraîner.

— Venez, ma sœur, lui dit-elle, venez; nous ne pouvons rester davantage ici!

Elle se laissa emmener et remonta en voiture, inconsciente d'elle-même, et répétant toujours, au milieu de son rire convulsif :

— Libre!... il est libre!...

Pendant que le commandant du fort courait donner l'ordre de tirer le canon d'alarme, la reine et la princesse, suivies du général de Saldern, qui avait pourvu en quelques mots au plus urgent, quittaient à la hâte le théâtre du tumulte; leur carrosse tournait d'un côté, au moment même où, de l'autre, Trenck, attardé, égaré dans sa route, rentrait dans sa prison sans les apercevoir.

Nous avons vu de quel coup le frappèrent les paroles que lui lança le geôlier Daniel en le voyant reparaître.

— Parties!... murmura-t-il en proie lui aussi, comme Amélie, au délire, mais non pas à celui de la confiance et de la joie; — parties!

Et ses jambes, chancelant sous le poids de cet excès de désespoir et d'infortune, faillirent se refuser à le porter plus loin.

Tout à coup, deux heures sonnèrent à l'horloge du fort.

A ce double appel de la cloche, il se redressa galvanisé.

— Ah! du moins, s'écria-t-il, je n'aurai pas failli à mon serment!...

Alors, d'un pas ferme, il pénétra dans l'intérieur du fort.

La garnison était sous les armes; le baron de Reischmann donnait des ordres avec une agitation fiévreuse.

Le prisonnier s'avança lentement, froide-

ment, en adressant un regard plein de tristesse et de muette prière à l'adjudant Van-Doez, qui lui envoya en échange un signe empreint moins de reproche que de résignation.

Le commandant de Reischmann l'aperçut au milieu de son trouble, et n'en crut pas ses yeux.

—Monsieur de Trenck!... Est-ce possible?... Vous... vous ici?...

— Pourquoi cette surprise, commandant? répondit Frédéric avec dignité; n'ai-je pas juré à Son Altesse le landgrave de ne pas chercher à m'évader?...

— Cependant..... fit le commandant, auquel la surprise coupait la respiration, cependant, vous avez quitté votre prison?

— C'est vrai, commandant, pendant deux heures. Et si le sort ne s'acharnait pas après moi avec une rare cruauté, vous n'en auriez rien su. Mais de là à une évasion il y a loin; la preuve, c'est que me voici, tenu par mon serment et par ma conscience plus sûrement que par tous les verrous.

— N'importe!... Vous avez franchi le seuil de cette forteresse! J'ignore par quels moyens... à l'aide de quelle complicité... gronda le baron en promenant autour de lui un regard sombre.

— N'attendez pas que j'accuse personne, commandant... Des complices?... je n'en ai pas.

— C'est ce que j'espère éclaircir sans vous... Ah! monsieur de Trenck, Dieu m'est témoin

que j'étais animé pour vous des meilleures intentions... Je crois vous l'avoir prouvé...

— C'est vrai, monsieur, je suis heureux de le reconnaître, et j'en conserverai une éternelle rcconnaissance.

L'excellent baron de Reischmann fut sans doute ému de ces assurances et de la noblesse de ce prisonnier, qui se livrait lui-même; mais la consigne militaire, ses devoirs. sa responsabilité n'admettaient pas la sensibilité ni les transactions. Ce fut toutefois avec plus d'amertume que de colère qu'il reprit :

— Vous l'avez voulu... ne vous en prenez donc qu'à vous seul, si, désormais, je suis contraint de vous soumettre à un régime et à des sévérités que je comptais vous épargner toujours.

— C'est votre droit... je m'y résigne sans réclamer et sans murmurer.

— Allez, monsieur. Rentrez dans votre cachot, et quittez, sur-le-champ, ces vêtemens que vous avez perdu le droit de porter.

— Commandant, dit avec douceur Frédéric, il serait généreux de vous rappeler que je dois tout supporter de vous, même les injures...

M. de Reischmann fit un nouvel effort pour vaincre ses tendances bienveillantes.

— C'est juste, dit-il. Allez... allez... et rappelez-vous, à votre tour, quelle lourde responsabilité pèse sur moi.

Frédéric lui adressa un salut plein de déférence, et se remettant aux mains de l'adjudant Van-Doez :

— Capitaine, lui dit-il de manière à être entendu de tout le monde, reprenez possession de votre prisonnier, qui n'a plus de motifs pour déjouer votre surveillance, et qui vous demande pardon de l'avoir fait.

XIV

Le complot

Trenck, réintégré dans son cachot, reprit son costume de prisonnier. Mais ce n'était rien ; la peine la plus sensible fut celle que lui causa la privation de sa table, de ses papiers, de ses crayons et même de ses gobelets. On ne lui laissa que sa Bible. Sa plus douce distraction était de composer des morceaux de littérature en vers et en prose. Quand il écrivait, il oubliait pour les créations de l'esprit les dures réalités de la vie matérielle. Cette consolation lui devenait impossible, et ce devait être aussi une peine pour ses amis, car, grâce à l'intermédiaire de l'adjudant Van-Doez, qui lui servait de confident et de messager, ces écrits étaient

remis à Léo, qui les recopiait avec soin, et ce furent eux qui formèrent plus tard le noyau d'une publication des œuvres de Frédéric de Trenck.

Il put même alors rédiger, à l'adresse de l'impératrice Marie-Thérèse, un mémoire que Léo dut garder assez longtemps, mais qu'il transmit à Vienne, aussitôt que la fin de la guerre le rendit possible.

Ainsi, de ce moment, plus de ces tolérances qui rendaient son sort moins pénible. On lui interdit jusqu'à la lumière. Son cachot ne s'ouvrit plus qu'aux heures réglementaires. En un mot, sauf ses fers, il retrouva à l'Etoile les rigueurs de la citadelle.

Mais pas une plainte ne lui échappa. Le baron de Reischmann accomplissait son devoir, il était dans son droit; Frédéric le comprenait; chargé de sa garde, sous sa responsabilité personnelle, il était tout simple, après l'alerte qu'il venait d'essuyer, qu'il prît ses précautions pour l'avenir. Cette conduite ne ressemblait en rien à la vengeance raffinée ni aux persécutions cruelles du major Jackinsky.

Le général de Saldern, remplaçant momentanément, et parce qu'il était à Magdebourg le premier en grade, le landgrave de Hesse-Cassel empêché d'exercer son gouvernement, mais toujours gouverneur en titre, le général avait vu sa surveillance déjouée pendant deux heures;

il n'était pas, malgré les faits, obligé de compter sur l'engagement pris par Trenck vis-à-vis du landgrave.

La malheureuse issue de sa tentative pour se rapprocher de la princesse justifiait toutes les mesures dont on entourait sa captivité.

Quand bien même l'infortuné aurait eu des raisons fondées de se plaindre, une pensée dominait et absorbait ses impressions. C'était celle de l'insuccès de sa démarche, de la fatalité qui avait présidé à la coïncidence de sa sortie avec la visite de la sœur du roi. Cette occasion, cette chance perdue, quand se représentera-t-elle ? Jamais, sans doute !

Puis, dans ses longues et amères méditations, une considération le ranimait, le soutenait encore : Amélie était demeurée fidèle à son souvenir; sa démarche pour se rapprocher de lui en fournissait la preuve. Partant de là, il entrait dans le royaume des chimères, se disant qu'ayant trouvé une fois moyen de déjouer les obstacles qui les séparaient, peut-être renouvellerait-elle ce miracle d'une façon ou d'une autre.

Un grave sujet d'anxiété vint bientôt faire diversion aux préoccupations de nature diverse, aux combats qui agitaient son esprit. Dans ses rapides visites,—visites surveillées de fort près,—l'adjudant Van-Doez lui fit comprendre en peu de mots que l'enquête rigoureuse du comman-

dant de place menaçait d'aboutir et d'atteindre ses deux complices.

Rien ne pouvait lui causer un plus vif chagrin, — c'était presque un remords. Que le guichetier Daniel fût découvert, c'était un malheur assurément ; mais enfin cet homme avait touché le prix de sa coopération, il n'avait rendu qu'un service vénal. Le brave adjudant, c'était tout autre chose.

Il s'était généreusement dévoué, n'avait pas fait un marché, mais un acte d'amitié, de confiance, et pour ce concours généreux une punition terrible était suspendue sur sa tête ! Le moins qu'on pût faire, c'était de lui enlever sinon sa liberté, du moins son pain, car il ne possédait pas au monde d'autre ressource que les émolumens attachés à son grade.

Ce qui redoublait la douleur de Trenck, c'était la mansuétude, l'inaltérable bienveillance de cet excellent et loyal ami, qui ne trouvait pas une parole de reproche à lui adresser, et se montrait d'avance résigné à son sort.

C'est en de tels momens qu'il se prenait à maudire ses bourreaux, à commencer par le roi, et qu'il regrettait la parole imprudente donnée, dans une heure d'entraînement et de faiblesse, au gouverneur de Magdebourg !

Il était sous l'influence de ces pensées désolantes, lorsqu'il crut remarquer un mouvement singulier, une agitation inusitée dans le fort. A

travers les grilles de son cachot, on pouvait voir les logemens des officiers de Croates prisonniers, logemens situés de l'autre côté de la cour.

Jusque-là, c'est à peine s'ils étaient gardés et s'ils se montraient. Mais voilà que tout à coup ils se mirent à apparaître sans cesse derrrière les barreaux de leurs fenêtres, interrogeant l'espace au delà des portes de la ville. En même temps, de nombreux factionnaires furent placés autour des bâtimens qui les renfermaient.

— Que se passe-t-il donc ? glissa tout bas Frédéric au brave Hollandais quand revint sa visite.

A quoi, Van-Doez répondit avec la même précaution :

— Un événement qui peut amener votre délivrance.

Le prisonnier ouvrit l'oreille; l'adjudant acheva :

— L'ennemi est en marche sur Magdebourg. Tous nos Croates sont en effervescence; nous suffisons difficilement à les contenir. Un courrier est parti pour Cassel afin de ramener à tout prix le gouverneur. Nous sommes menacés d'un siége, et vu l'insignifiance de nos forces, qui peut savoir ce qui adviendra ?

— L'ennemi! se dit Trenck resté seul ; l'ennemi dans Magdebourg, dans ce rempart de la

Prusse, à peine défendu!... Quelle espérance!...

Puis à cet éclair de joie une impression acérée succéda, et cachant sa tête dans ses mains,

— Les malheureux! les cruels! s'écria-t-il, m'avoir réduit à cet excès de détresse de n'espérer le salut et la justice que des ennemis de la Prusse!...

Quelques jours se passèrent dans cette orageuse attente.

Un matin, après la visite de ses gardiens, à qui il avait renoncé à adresser des questions auxquelles il leur était interdit de répondre, en rompant son pain, il y trouva caché un billet de Léo.

C'était le premier depuis sa malencontreuse équipée, car la position périlleuse de Van-Doez, objet d'une suspicion évidente, lui faisait une nécessité d'éviter la rencontre de ce jeune homme, et Frédéric se serait fait scrupule de l'entraîner à de nouvelles imprudences.

Léo, comprenant et partageant cette réserve, était allé loger ailleurs, et avait cherché une autre voie pour correspondre avec son ami. Le seul expédient qu'il finit par trouver fut celui qui lui avait déjà réussi à la citadelle; il acheta la connivence d'un guichetier.

Le billet était laconique, mais en peu de mots il disait beaucoup :

travers les grilles de son cac... servent ; ja-
voir les logemens des off... plus de chance de
sonniers, logemens ... espoir ! » Les Autri-
cour. ... de Magdebourg ; la

Jusque-là, ... et le landgrave de Hesse-Cas-
s'ils se mo... son palais... »
ils se m... le landgrave !... s'écria Trenck, en sus-
les b... sa lecture à ce mot ; l'excellent prin-
l'es... prononça-t-il avec reconnaissance.

Mais, ce tribut payé à cet ami généreux qui l'avait arraché aux tortures et à la rage de ses persécuteurs, il passa à une autre idée, une idée qu'il regrettait encore de devoir à un si pénible événement : Le landgrave mort.... ma parole m'est rendue !...

Puis, il acheva le billet qui contenait ces importantes nouvelles :

« Quoi que tu décides, je suis prêt à te seconder. Je t'envoie cet avis par un homme sur qui tu peux compter. Confie-lui tes instructions, il me les transmettra. »

Vingt-quatre heures devaient s'écouler avant qu'on rentrât dans le cachot ; c'était énorme, et c'était peu. Enorme pour l'agitation anxieuse de notre ami, peu pour combiner, pour préparer un plan, pour asseoir une idée, au milieu du tumulte de ses esprits.

C'était le tour de service de l'adjudant Van Doez, avec qui il trouvait généralement moyen d'échanger des phrases rapides.

— Quoi de nouveau? lui demanda-t-il.

— La situation est brûlante... Nous sommes sur un volcan...

— Et votre position à vous personnellement?

— Difficile, périlleuse, il ne tient à rien que l'orage n'éclate.

— Que pensez-vous faire?

— Ah! si je voulais prévenir leur vengeance!

— En auriez-vous donc les moyens?

— Voyez cette fenêtre, en face de la vôtre; c'est celle d'un capitaine autrichien, un nommé Kallert, qui m'a offert tout l'or qu'il possède pour favoriser le soulèvement des prisonniers de la casemate.

— Et vous avez refusé?

— Oui, et ce n'est pas par un faux point d'honneur. Je suis étranger, et je ne tiens pas au service de la Prusse, qui est prête à me sacrifier. Mais je suis vieux, je ne me sens pas l'énergie nécessaire à un chef de complot... Sans cela...

— C'est bien tout ce qui vous arrête?

— Tout, car je vais peut-être au devant de quelque peine terrible en restant.

— Eh bien! exclama Trenck avec exaltation, moi aussi je suis étranger, moi aussi je suis capitaine autrichien, moi aussi j'ai engagé ma parole et mon épée au service de l'impératrice-reine... Van-Doez, prenez, prenez l'or de cet homme, et le chef de l'entreprise ce sera moi!

— Vous?...

— Silence !... Glissez-moi vos tablettes; je réponds de tout.

Van Doez se rendit à ce désir. Il lui passa à la dérobée les tablettes qu'il réclamait, et se retira avec les guichetiers, en lui adressant un signe d'intelligence et d'adhésion.

Le cerveau de Trenck entrait en ébullition et l'entreprise offrait un caractère si audacieux, si hardi, si grandiose, qu'elle devait tenter une imagination comme la sienne. Du fond de la prison où la trahison des Prussiens l'avait jeté, leur enlever leur ville la plus forte, ce n'était pas une entreprise vulgaire.

— Ils l'ont voulu, se dit-il dans sa solitude. Ils m'ont pris jeune et vaillant, quand la vie s'ouvrait à moi pleine de gloire et d'enivremens... Ils m'ont plongé dans l'abîme du désespoir... Ils m'ont abreuvé de misère et d'injustice... Ils m'ont contraint de renier mon sang, mon roi, ma patrie !... eh bien ! que Dieu soit arbitre entre eux et moi... qu'il les frappe comme ils m'ont frappé !... En me rejetant du sol natal, auquel j'ai prodigué ma vie et mon dévouement le plus pur, ils m'ont fait leur ennemi. Soit ! le gant qu'ils m'ont jeté, je le ramasse... Malheur ! malheur sur eux !... Ils ont été sans entrailles pour Trenck le Prussien... Trenck l'Autrichien les en fera repentir !...

Oui dans sa témérité, ce dessein sortait des

entreprises vulgaires, et l'histoire est là qui constate qu'il s'en fallut de bien peu qu'il ne fût couronné de succès, et que s'il échoua ce ne fut pas par le fait de Frédéric de Trenck. Car il devait échouer encore, le terme de ses épreuves n'était pas venu et ce n'était pas ainsi qu'il devait venir.

Passons donc, sans nous attacher aux détails, sur cet épisode des infortunes de notre héros. Grâce aux tablettes de l'adjudant Van-Doez et au concours du guichetier qui lui avait transmis le billet de Léo, grâce à l'argent fourni par le capitaine autrichien Kallert, il lia des communications avec les amis du dehors, avec les ennemis du dedans.

Des avis sûrs et ingénieux circulèrent parmi les Croates, exaltés à la pensée de s'affranchir par un coup d'éclat; les officiers prisonniers se tinrent prêts à profiter du premier signal pour se mettre à leur tête. Il fut résolu que Van-Doez, décidé à tout braver pour échapper à la honte d'une condamnation imminente, ouvrirait leurs cachots, et le guichetier Daniel, non moins menacé que l'adjudant, son complice dans une première transgression de la consigne, s'engagea à leur livrer les clefs du fort. Par les soins de Léo, une maison voisine de la casemate des Croates regorgea bientôt d'armes et de munitions adroitement réunies et cachées.

D'après le plan adopté par Kallert et ses

compagnons, Trenck, une fois délivré, se mettrait à la tête du mouvement, s'emparerait des différens postes de la ville, y recevrait l'avant-garde de l'armée impériale, qui n'avait plus qu'un pas à faire, et se grossirait aussitôt des Croates révoltés contre leurs gardiens.

Cela fait, et c'était très faisable, vu l'état de la garnison, il arrivait à soulever de même les prisonniers de la citadelle, pour en faire tomber les défenses, et une fois maître de Magdebourg, il pourrait à son tour aussi dicter ses conditions au roi.

Pour exécuter ce plan, il ne fallait plus que de l'intelligence, du sang-froid et de la promptitude. Dans les affaires capitales, ces qualités distinguaient précisément l'audacieux chef de l'entreprise.

Mais il suffit d'un grain de sable pour enrayer l'engrenage d'une puissante machine, et la pierre qui devait engraver le dessein de Trenck était, comme presque toujours, celle qu'on soupçonnait le moins.

Le matin du jour où le canon de l'armée autrichienne devait indiquer aux conjurés le moment d'agir, alors que tous, officiers et soldats, prêtaient une attention avide et passionnée, au lieu de cet appel lointain du canon, ce fut le tambour qui réveilla les échos du fort de l'Etoile.

Trenck sauta de son lit, où il se tenait tout habillé; il courut à sa croisée, mais presque

aussitôt, l'adjudant hollandais, pâle, et dominant son émotion sous sa résignation accoutumée, lui dit vivement :

— Nous sommes trahis, mon cher baron !...

— Trahis !... répéta Trenck affolé par cette nouvelle.

— Le commandant de place est sur ses gardes ; la garnison du fort a été considérablement augmentée depuis hier soir ; toutes les issues sont occupées; des bouches à feu sont braquées pour balayer, au premier moment, les casemates des prisonniers; on a saisi les armes qui nous attendaient ; tout est manqué.

Frédéric retomba avec accablement sur son lit :

— Allons! murmura-t-il, cela devait être !... N'est-ce pas le sort de tout ce que j'entreprends?... Insensé, imprudent, pourquoi ne l'ai-je pas prévu et vous ai-je entraîné dans ma mauvaise chance!... Mais, reprit-il à l'idée de ce nouveau péril attiré par sa faute sur la tête de cet excellent homme, il en est peut-être encore temps, pourquoi ne vous mettez-vous pas à l'abri?...

Van-Doez sourit mélancoliquement.

— Ce que j'ai à perdre vaut-il la peine que je prendrais?... fit-il. Ma liberté?... qu'en ferais-je? Je n'ai pas de ressources. Ma vie?... à quoi suis-je bon?... Je suis vieux ; quand on me prendrait le peu d'années qui me restent !

— Et comptez-vous pour rien les remords qui me poursuivraient, moi, l'auteur de votre perte?... Non, mon généreux ami, il faut fuir... si ce n'est pas pour vous, faites-le pour m'épargner un cruel tourment!... Je vous en prie! Je le veux!

— Mais où irai-je?

— Où vous irez?.... Eh bien! oui...,c'est cela, à Vienne.

— A Vienne?...

— Laissez-moi faire.

Il prit les tablettes que Van-Doez lui avait données, y traça à la hâte quelques lignes, et arracha le feuillet.

— Tenez, dit-il, ceci est un bon de six mille ducats d'or. Vous le présenterez à mon agent, M. Barneck. Ce qu'on refuse aux instances du prisonnier dont la voix ne peut franchir les murs de son cachot, on s'empressera de l'accorder, sur son ordre, à l'officier qui renonce au service des ennemis de l'Empire.

— Six mille ducats d'or!... s'écria Van-Doez, mais c'est une fortune!

— Partez... partez..., insista Frédéric sans relever ce scrupule ; dans un instant peut-être vous ne le pourriez plus!

— Oh! j'ai encore un ami, Daniel, qui m'a donné avis de la trahison dont nous sommes victimes...

Il protégera ma fuite, car les soupçons du

commandant ne l'ont pas atteint; il est encore à son poste.

— Adieu donc! Puissiez-vous arriver à bon port!

Ils s'embrassèrent, n'osant se dire au revoir. Van-Doez s'éloigna en refermant la porte.

Mais elle se r'ouvrit bientôt; une troupe de miliciens remplit tumultueusement le cachot; l'officier, qui n'était plus Van-Doez cette fois, commanda au prisonnier de le suivre.

Il était préparé à tout et obéit sans articuler un mot. On le conduisit dans une des cours du fort, où il trouva la garnison sous les armes.

Le baron de Reischmann, le front sévère, semblait l'attendre. Une voiture fermée stationnait dans un coin.

— Monsieur, lui dit le commandant d'une voix frémissante, vous ne soutiendrez pas, cette fois, que vous avez été fidèle à votre parole?

— Vous vous trompez, commandant, répondit-il sans s'émouvoir, je le soutiendrai.

— Eh quoi! vous n'avez pas conspiré pour vous échapper à la faveur du soulèvement des prisonniers de guerre?

— Puisque vous le savez, je ne le nierai pas; mais j'en avais le droit.

— Le droit, monsieur!...

— Oui, commandant, puisque le prince auquel j'avais engagé ma parole, le landgrave de Hesse-Cassel est mort.

— Ah! quel est le traître qui vous l'a dit?... exclama M. de Reischmann avec colère.

— Peut-être celui-là même qui vous a dit que je conspirais.

— En tout cas, reprit M. de Reischmann en cherchant à se contenir, vous comprenez, monsieur, que cela change du tout au tout nos situations respectives... Je ne me sens pas de force à lutter contre un génie aussi inventif que le vôtre, et je vous rends à vos gardiens de la citadelle, qui vous réclament au nom du roi. Remerciez-moi, car si j'observais strictement mon devoir, je devrais vous appliquer la loi martiale.

Trenck le regarda avec douceur et lui dit :

— Ce serait peut-être plus généreux... Je ne vous en remercie pas moins, parce que j'espère être bientôt délivré par les armes de l'impératrice-reine, ma souveraine légitime.

— Détrompez-vous, monsieur de Trenck, et si c'est là votre seul espoir, renoncez-y.

— Comment! l'armée autrichienne?...

— Cette nuit même, grâce à une manœuvre pleine de génie de notre souverain, l'armée autrichienne a perdu son terrain. Elle a battu en retraite, et du train dont elle y allait, elle doit se trouver à présent loin de Magdebourg.

— Allons! je vois que j'ai décidément perdu la partie... Tout m'abandonne, mais je me reste... cela suffit.

— Permettez-moi d'en douter... Au surplus, comme Pilate, je m'en lave les mains.

Sur ces mots, où l'on pouvait retrouver l'indication du mécontentement où le tenaient encore les transes qu'il avait éprouvées du fait de ce prisonnier, pour lequel il avait eu réellement des bontés, M. de Reischmann adressa un signe à quelques hommes; on poussa Trenck dans la voiture qui stationnait là en l'attendant, et quelques secondes après, il traversa le pont-levis, dont Daniel continuait d'avoir la garde.

En dépit de la débonnaireté du baron de Reischmann, on aurait quelques raisons de s'étonner que ce Daniel, déjà compromis dans l'affaire de l'absence de Trenck, conservât son poste après la tentative de soulèvement des Croates qui venait d'avorter.

Cet homme, en effet, se voyait très menacé, lorsque Van-Doez lui proposa, comme moyen de salut, d'entrer dans le complot destiné à livrer la place aux impériaux. Il accepta d'abord; puis, s'étant mis à réfléchir, il se dit que tout cela ne tendait qu'à l'entraîner dans un nouveau péril, qu'il tenait dans ses mains un moyen bien plus simple de sortir d'embarras et de garder sa place, — c'était de dénoncer le complot.

Le drôle était intéressé et égoïste, ses réflexions ne durèrent pas longtemps; on en connaît le résultat. Toutefois, par un reste de scrupule, de commisération pour l'adjudant Van-

Doez, son complice, peut-être par un calcul adroit, pour éviter que Van-Doez, venant à découvrir sa trahison, n'en tirât vengeance en le démasquant à son tour, il ne le mêla pas à ses révélations. Il le prévint même de se tenir sur ses gardes, et, finalement, il lui ouvrit les portes du fort au moment où les soupçons allaient l'atteindre. En lui facilitant la fuite, il était sûr qu'il ne dirait rien contre lui.

Quant à Léo, il ne le dénonça pas, par l'excellente raison que l'adjudant lui avait laissé ignorer la part prise par ce jeune homme dans la conspiration.

Grâce à cette discrétion du bon Hollandais, notre jeune ami, prévenu par la rumeur publique, n'avait donc plus qu'à faire le mort, et à attendre que cette échauffourée fût tombée dans l'oubli.

Mais puisque nous en sommes sur les trahisons, qui jouèrent un rôle si fréquent et si funeste dans l'histoire du baron de Trenck, revenons encore sur nos pas, pour constater que l'âme haineuse du major Jackinsky n'avait pas manqué de tirer parti de l'imprudente visite de la princesse Amélie aux prisons, afin de ressaisir sa proie.

Au mépris des recommandations du général de Saldern, qui avait intérêt à ce qu'il ne fût pas parlé de cette circonstance et à ce que l'incognito des deux princesses fût respecté, Jac-

kinsky envoya au roi un rapport secret. Frédéric II, surpris par cette nouvelle au milieu des complications d'une campagne laborieuse, déversa sa bile non-seulement sur les autorités compromises de Magdebourg, mais sur la reine et la princesse qui s'étaient rendues coupables d'une pareille énormité.

La pauvre Amélie, déjà abattue par ses déceptions réitérées, fut foudroyée par le courroux de son frère. Sa santé chancelante en reçut un coup plus terrible que tous ceux qui l'avaient précédé.

Jackinsky, au contraire, était triomphant. Le roi faisait l'éloge de son zèle, et lui rendait sur la personne de Trenck le pouvoir arbitraire dont l'avait dépouillé le landgrave de Hesse-Cassel.

Au retour du baron à la citadelle, ce pouvoir s'exerçait sans bornes et, pour ainsi dire, sans contrôle. Le comte de Borck, plus que jamais travaillé par la goutte, forcé de garder le lit, n'exerçait plus le commandement que de nom; Jackinsky était le seul et véritable tyran de la citadelle.

Nous allons pourtant bien étonner le lecteur en disant qu'à son arrivée, Trenck fut accueilli par le major avec une douceur, une indulgence exemplaires, — à moins qu'elles ne recélassent l'hypocrisie la plus raffinée. Le loup avait revêtu la peau du mouton; plus d'aigreur dans

ses paroles, plus un sarcasme, plus une menace.

Ce fut avec une irréprochable politesse qu'il reconduisit Trenck à son cachot, réparé pendant son absence.

Quand nous disons réparé, on n'avait rien ajouté qui pût en augmenter l'horreur. Trenck y retrouva son lit, son banc de pierre, ses chaînes, que les forgerons rivèrent de nouveau autour de son corps, de ses poignets et de ses chevilles. On n'avait fait là que deux modifications, en apparence peu redoutables, mais qui n'abusèrent pas une minute l'œil exercé du prisonnier, et qui semblaient faire planer sur ce séjour les paroles de désolation de Dante : *Lasciate ogni speranza!*

De larges dalles en pierre cimentée remplaçaient le parquet coupé par Trenck; un guichet à jour, traversé par deux fortes barres de fer en croix, avait été pratiqué dans chacune des quatre portes du cachot. Derrière chacune d'elles se promenait un factionnaire; le premier était à même de voir et d'entendre à tout instant ce qui s'y passait, sans pouvoir communiquer avec le prisonnier, car tous les quatre se surveillaient mutuellement.

Trenck remarqua aussi, dès son entrée, qu'il y avait eu, pendant son séjour au fort de l'Etoile, de nombreuses subtitutions opérées parmi ses gardiens. Presque tous les visages étaient

nouveaux pour lui, depuis ceux des adjudans jusqu'à ceux des porte-clefs.

Il en restait un pourtant, vers lequel son cœur s'élança avec une ferveur doublée par une longue séparation. Tant qu'il était demeuré sous les verrous du fort de l'Etoile, Hermann avait été rayé pour lui de la liste des vivans. En se liant les mains par son serment, il avait lié celles d'Hermann, et le dévoué et fidèle ami s'était effacé.

En revenant à la citadelle, Frédéric rentrait dans son libre arbitre; le secours d'Hermann lui devenait utile. Hermann était à son poste, calme, confiant, énergique.

L'aspect de son ancien compagnon d'infortune, dont l'humble habit de milicien cachait une âme si noble et si belle, le pénétra d'un attendrissement profond.

Il ne connaissait pourtant pas tout ce que renfermait de sublime l'abnégation de cet ami. A peine Trenck avait-il eu quitté la citadelle pour le fort de l'Etoile, que Schell, obligé, pour ne pas éveiller les soupçons de ses chefs, de continuer le rôle du milicien Konrad, s'était fait remarquer par son intelligence, par son aptitude militaire, et qu'on lui avait donné sans qu'il le recherchât le grade de bas officier.

Il y avait gagné, outre un peu de bien-être, l'estime et la confiance de ses chefs. Mais en apprenant que Frédéric, dégagé de sa parole par

la mort du landgrave, allait être réintégré dans son cachot de la citadelle, il avait contracté tout à coup des défauts inconciliables avec la discipline, et s'était fait casser la veille du jour où son ami reprenait ses fers. Par cette destitution calculée, redevenu simple soldat, soumis aux factions, il se ménageait le moyen de se trouver plus facilement à portée du prisonnier, et de lui rendre des services qui n'auraient pu émaner d'un bas officier.

En vérité, un dévouement comme celui-là, et comme celui de Léo, plaident aussi éloquemment en faveur de Trenck, qui sut les inspirer, qu'en faveur des cœurs capables de le ressentir.

Quoi qu'il en soit, au moment où nous en sommes, ce dévouement, cette affection, cette abnégation n'avaient plus aucun moyen de s'exercer, et cette incertitude ajoutait à la misère du prisonnier, dont les malédictions impuissantes n'atteignaient pas plus ses geôliers qu'elles ne hâtaient sa délivrance.

XV.

L'écroulement.

Ce qui a toujours causé aux historiens amenés à parler du baron de Trenck et de ses longues et épouvantables épreuves, une admiration et un étonnement que tous se sont plu à exprimer, c'est qu'il se soit trouvé une organisation assez énergique, une âme assez vaillante pour résister à ces supplices prolongés et raffinés, auxquels tout autre eût succombé en peu de temps. Les geôliers eux-mêmes, les soldats amenés par leur service dans sa tombe anticipée, éprouvèrent maintes fois pour lui une pitié qui se traduisait par cette lugubre consolation :

— Un peu de patience; vous n'avez plus longtemps à souffrir!...

On le consolait en lui promettant la mort!

Et cependant il vivait, il triomphait de son odieux régime, de la gêne continuelle et de la charge de ses fers, de l'atmosphère et de l'humidité de son cachot. Deux sentimens puissans le soutenaient dans cette lutte, la certitude de posséder des amis sûrs, la confiance dans leurs ressources et dans celles de son propre génie, et aussi le plus puissant et le plus légitime besoin

la mort du landgrave, ... dans son cachot de la ... lequel une poitrine humaine té tout à coup de ... discipline, ... y a de remarquable aussi, c'est qu'il où son a... dans cette captivité ni douleurs ni tion c... infirmités physiques, et qu'à part l'épuisement au... aussi par la privation de nourriture, son âge et son tempérament triomphèrent de tant de causes d'atrophie. Il l'attribua lui-même à l'obligation qu'il s'était imposée de se tenir dans un mouvement continuel, en dépit de la gêne et de la pesanteur de ses chaînes.

A tout hasard, la première fois que Schell fut amené, par son tour de service, à monter sa faction derrière sa porte, il lui jeta par le guichet une lime que le prisonnier reçut, mais avec bien moins d'empressement que jadis.

En admettant, en effet, qu'il réussît à limer ses fers sous les regards et à l'oreille de ses gardiens, où cela le mènerait-il?

Il considérait les dalles énormes qui formaient à présent le plancher de sa prison, et ne voulait pas même s'arrêter à cette idée qu'il lui serait possible de les déplacer. Il reportait alternativement ses regards mornes de cette lime à ces pierres, et n'entrevoyait pas plus le moyen d'utiliser l'une que de passer à travers les autres.

L'instinct de la liberté, plus fort chez lui que les raisonnemens et l'évidence, prit à la fin le dessus; après quelques jours d'hésitation, il se

mit à l'œuvre, ne fût-ce que pour tromper les mornes loisirs de ses journées et pour narguer les précautions de ses ennemis. Réglant le jeu de sa lime sur le bruit régulier des pas du factionnaire, derrière sa porte, s'arrêtant quand il s'arrêtait, dissimulant adroitement son outil dans sa main, au moment des visites, il se mit à l'œuvre. Les seuls instans où il put travailler, sans se contraindre, étaient les rares factions d'Hermann.

Le premier succès fut la coupure des deux anneaux de ses chevilles; mais ce résultat ne le menait à rien tant qu'il restait enchaîné par la ceinture, et que ses bras, également entravés, étaient séparés par l'affreuse barre de fer qui empêchait ses mains de se joindre.

Rien ne serait fait tant qu'il ne les aurait pas retirées de leurs cercles, comme il y était parvenu la première fois. Par malheur, les bons traitemens du fort de l'Etoile lui avaient si bien profité, qu'il avait repris son état normal, et que ces cercles maudits, exactement pareils aux anciens, résistaient à ses tentatives désespérées pour leur échapper.

L'influence de son nouveau régime, l'impatience de la fièvre, la privation d'air, tous les détails de cette cruelle détention ne tardèrent pas à le remettre dans l'état où il était tombé naguère, et au prix de tant de misères, le jour vint où il arracha une de ses mains au bracelet

de fer. Il y laissa de la peau, du sang, et même des chairs ; mais il ne comptait plus avec la souffrance.

Le reste n'était plus qu'un jeu pour lui. A la longue, tous ses fers se trouvèrent encore une fois limés.

Une particularité singulière, mais qu'il ne remarqua que pour en tirer des inductions encourageantes, c'est que Jackinsky, aveuglé sans doute par l'excellence de ses précautions contre l'inépuisable génie de sa victime, apportait une incroyable distraction, une nonchalance inexplicable dans ses visites, ou dans celles qu'il faisait exécuter quand il ne venait pas lui-même. Le passé devait l'avoir instruit, mais certain des perfectionnemens auxquels il était arrivé en matière d'emprisonnement et de garde, à peine jetait-il un regard d'acquit sur les fers limés de son prisonnier.

Celui-ci réussit donc à les quitter de nouveau, et quelle confiance, quelle joie pour lui, le jour où, les rejetant sur son banc de pierre, il put s'élancer vers la porte de son cachot, et presser sur son cœur la main qu'Hermann lui tendit à travers le guichet, sans oser échanger un mot avec lui !

Qu'en était-il besoin ?... A partir de moment, ils avaient la ressource de s'écrire, car Hermann apporta tout ce qu'il fallait pour cela ; bien plus, il vint un jour avec un billet de Léo,

qui, comme la voix du ciel, acheva de ranimer ses esprits. — Un billet?... non, une lettre, une lettre détaillée, qui lui apprenait tout ce qu'il avait intérêt à apprendre.

Léo avait enfin réussi à faire parvenir à l'impératrice-reine le mémoire de Trenck. La guerre mollissait en se prolongeant; les Suédois et les Russes se retiraient de l'alliance; les autres nations ne paraissaient pas éloignées de suivre cet exemple, et l'on prévoyait le moment où Marie-Thérèse serait obligée d'accorder la paix à Frédéric II. La convention stipulerait nécessairement l'échange des prisonniers, et l'impératrice, qui connaissait personnellement Trenck et l'avait honoré de témoignages de bonté, ne pouvait manquer de réclamer spécialement sa délivrance.

Incidemment, Léo informait son ami de certains événemens survenus à la cour de Russie; le chancelier Bestucheff était tombé en disgrâce un peu avant la fin du règne d'Elisabeth, à laquelle venait de succéder Pierre III. Ce souverain professait pour le grand Frédéric une vive admiration, et ce sentiment l'avait décidé à se détacher de la ligue formée contre lui.

Trenck partagea d'abord la confiance qui avait dicté cette lettre; mais en y réfléchissant, il reconnut qu'elle ne reposait guère que sur des hypothèses auxquelles il serait imprudent de se fier d'une manière trop absolue, quelque vraisemblables qu'elles fussent.

Il connaissait les grands et leurs distractions égoïstes; l'impératrice, amenée à signer la paix, aurait d'autres intérêts à régler que les siens, et si parmi ceux dont le devoir était de le sauver, aucun n'avait la générosité de le faire, c'était à lui à se sauver lui-même.

Il pouvait à volonté rejeter ses fers, c'était un point acquis; il pouvait correspondre avec Schell et avec Léo, c'était encore une consolation certaine; mais il fallait plus.

Ici le problème, en présence de l'échec obstiné de ses tentatives les mieux combinées, paraissait insoluble. Comment s'y prendre? à quoi recourir?... Moins que jamais il fallait songer à la séduction; la trahison de Daniel était une leçon trop dure.

Une évasion souterraine?... Le moyen avec ces terribles dalles de pierre, qui ne laissaient pas apercevoir la plus petite fissure pour appuyer un levier? D'ailleurs, en présence du système de surveillance imaginé par Jackinsky, ce moyen était impossible.

Impossible!... allons donc! ce mot là n'existait pas pour Trenck; il suffisait qu'il se présentât à lui pour quintupler son inspiration et son audace. Nous allons en avoir la preuve.

Un jour que, assis sur son banc de pierre, il mangeait tristement son pain de munition, et que, la tête inclinée sur sa poitrine, il se sentait envahir par de vagues et mélancoliques rê-

veries, une petite souris grise, de l'espèce commune, enhardie par le silence et par la demi-obscurité du cachot, se hasarda à venir ramasser les miettes de pain tombées aux pieds du prisonnier.

Elle y revint si souvent et finit par se montrer si confiante, que Trenck, pour se distraire, entreprit de l'apprivoiser. Non moins sensible à ces bons procédés que la célèbre araignée de Pélisson, la petite bête s'enhardit, se rapprocha, et en arriva insensiblement jusqu'à prendre sa nourriture à la main du prisonnier, et même à grimper à son épaule, pour aller grignoter les petites croûtes qu'il lui présentait entre ses lèvres.

Elle n'avait plus peur du bruit de ses chaînes, et en arriva à une si parfaite intimité avec lui, qu'elle accourait à son appel. Trenck n'avait qu'à pousser un certain sifflement, elle accourait aussitôt en trottinant, et lui montait le long des jambes.

C'était une compagne dans cette solitude, une société dans ce dénuement, une amie, enfin, car la charmante petite bête, par son espièglerie, par sa familiarité, sa docilité, témoignait d'une intelligence au-dessus du rang qu'elle occupait dans l'échelle des êtres. Certaine nuit, en prenant ses ébats, elle fit tant de cabrioles, elle se livra à un grignotement si acharné de vieilles croûtes qu'elle traînait à travers la cel-

lule, que le milicien de faction à la porte s'imagina que le prisonnier, auquel on avait fait une réputation d'adresse qui approchait de la sorcellerie, préparait une nouvelle surprise à ses gardiens. Il se crut obligé de prévenir l'adjudant de service.

Au petit jour, descente dans le cachot, mais tout s'y trouvait dans un ordre irréprochable. Toutefois, cette alerte survenant au moment où Trenck avait recommencé à attaquer ses fers avec la lime d'Hermann, la peur lui vint qu'on ne se livrât à une visite plus minutieuse qu'à l'ordinaire, et pour prévenir ce danger, après s'être amusé de la simplicité de ses geôliers, il leur révéla la cause du bruit entendu par le milicien.

On lui répondit, l'adjudant tout le premier, par un rire incrédule.

— Allons, dit-il, je vois qu'il vous faut des preuves ; on va vous en donner. Écartez-vous un peu, et faites silence.

On lui obéit; il siffla, et au bout de quelques instans la petite souris arriva, et vint grimper après lui.

— Me croirez-vous, maintenant ? dit-il en la prenant dans sa main pour la montrer à l'adjudant.

— En effet, c'est curieux, répondit cet officier; laissez-moi voir de près cette bête.

Trenck la lui mit sans défiance dans la main,

mais alors cet homme inepte et cruel, — car il y avait vraiment de la cruauté à disputer à un pauvre captif une si mince consolation, — refusa de la rendre ou de la relâcher.

— J'en suis bien fâché, dit-il, mais j'ai mon rapport à faire ; il faut que moi aussi j'apporte une preuve à l'appui.

Là dessus, malgré la protestation de Trenck, il l'enferma dans son mouchoir et s'en alla la porter au major de place.

Son maître l'ayant sifflée, la petite bête s'agita avec désespoir dans sa prison, mais son ravisseur la tenait trop bien close, elle ne réussit point à en sortir, et de peur d'irriter ce méchant homme aux dépens de l'innocente bestiole, Trenck se résigna à le laisser partir sans lui dire son fait.

Cette séparation laissa le pauvre jeune homme aussi attristé qu'indigné. Il avait le cœur serré comme si ce fût un ami qu'on lui enlevât; si peu d'êtres l'aimaient encore et avaient souvenir de lui, qu'il éprouvait de la reconnaissance pour ceux que sa détresse n'éloignait pas, et la souris grise n'était-elle pas du nombre ?

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le soir même un léger bruit lui arriva, pareil à celui du trottinement du petit animal : c'était sa souris. Plus heureuse que lui, elle s'était échappée, et, fidèle à son compagnon, elle revenait le trouver. Elle monta prestement à ses jambes

et se campa victorieusement sur son épaule.

On juge s'il lui fit bon accueil. Ce trait d'affection le toucha jusqu'à l'émotion. Elle avait eu l'instinct de retrouver sa route, et elle mourait de faim.

Tout en la caressant et en lui donnant à manger, Trenck fut soudain frappé d'une idée qu'il s'étonna de n'avoir pas eue encore.

Par quel chemin sa gentille compagne vient-elle lui faire visite? Dans ce cachot aux murs épais et lisses, au dallage étroitement cimenté, il existe donc un point vulnérable?... Mais là où la souris a passé, une pointe de fer pourrait s'introduire !

Cette question suffit pour ouvrir tout un horizon d'hypothèses et d'espérances à son imagination ardente.

Le jour venu, il se livra à une observation minutieuse et reconnut que la souris avait son gîte derrière le banc de pierre sur lequel il était assis et qui n'adhérait plus, comme autrefois, complétement à la muraille. Il était alors à la fois scellé dans le mur et dans le parquet, mais le bois ayant fait place à la pierre, ce banc, composé d'un seul bloc, avait été tout simplement poussé contre la muraille ; en raison de sa masse et de sa lourdeur, on n'avait pas pris la peine de l'assujettir à demeure.

— C'est là qu'il faut chercher ! se dit Frédéric.

Quant au volume et au poids quidevaient lui faire obstacle, il n'y songea même pas ; quelque diminuée que fût sa vigueur par les privations et la misère, il lui en restait assez, surtout avec sa force morale, pour tenter des choses plus difficiles.

Seulement, pour se livrer avec sécurité à une investigation approfondie, il fallait attendre le tour de garde d'Hermann; sous la surveillance de tout autre factionnaire, l'opération était trop périlleuse.

Il n'est pas inutile de constater que cette circonstance concordait avec l'époque où Trenck, ayant achevé de limer ses fers, venait de reprendre ses relations avec Hermann et sa correspondance avec Léo.

A peine en possession de la liberté de ses mouvemens, il se demandait comment la mettre à profit. Le ciel lui-même semblait lui répondre par l'intervention de l'une de ses plus frêles créatures, tant il est vrai que parfois un atome suffit à la manifestation des desseins de la Providence.

Le jour de service de Schell étant venu, Trenck se débarrassa de ses chaînes, et se mit en devoir de déplacer le banc. Il trouva la chose plus aisée qu'il ne l'espérait; les dalles, lisses et humides, s'y prêtaient si bien, qu'il suffisait de le pousser avec un peu de force ; en glissant, il n'occasionnait aucun bruit.

Alors, agenouillé près du mur, Trenck aperçut promptement le trou qui servait de passage à sa souris, et, s'aidant du sabre d'Hermann, que celui-ci lui fit passer par le guichet, il en introduisit la pointe dans la fente.

O surprise ! cette pointe rencontra le vide et s'enfonça jusqu'à la poignée. La brique qui composait le mur avait sans doute cédé en cet endroit à un affaissement du sable sur lequel la prison était assise.

Animé par cette découverte, Trenck donna une secousse avec son sabre, et le plâtre éraillé tomba par plaques. Il y avait là un vide, mais il fallait en reconnaître au juste l'importance. Toujours muni du sabre, Frédéric agrandit l'orifice en contre-bas du mur, de manière qu'il devînt assez large pour lui permettre de s'y glisser, et que cependant il pût être complétement dissimulé par le bloc de pierre.

En tombant, le plâtre lui prouva que le vide mesurait une profondeur qu'il ne soupçonnait pas, et qui était exactement celle des trois parquets supprimés, qui venaient autrefois s'appuyer aux assises du mur.

Cette première exploration ouvrait aux deux amis une perspective nouvelle de salut, et déjà ils n'envisageaient plus que les résultats à en tirer. Mais il ne fallait rien compromettre par trop de précipitation, car la méfiance innée de Jackinsky pouvait se réveiller à chaque instant,

et ramener des perquisitions plus strictes autour de sa victime.

Trenck se hâta de faire disparaître les traces des dégradations, en rejetant les débris dans le vide, il rendit à Hermann son sabre, dont il venait de se servir si utilement, et il replaça sans plus de difficulté qu'il n'en avait éprouvé pour l'écarter, le massif banc de pierre à sa place.

L'œil le plus exercé n'aurait pas soupçonné derrière ce bloc épais une trouée par laquelle pouvait se glisser un homme. Nulle tentative d'évasion ne s'annonça sous de meilleurs auspices.

Dès le soir, Hermann, en venant à sa seconde faction, apporta à son ami un ciseau de fer, que celui-ci cacha derrière son banc.

Ainsi, les précautions de Jackinsky aboutissaient à servir son prisonnier, et sa confiance dans leur sûreté, en endormant sa vigilance, l'empêchait d'y opposer aucune entrave sérieuse.

Toutefois, l'opération n'allait pas toute seule; elle exigeait de minutieuses précautions qui, en contribuant à sa sécurité, ralentissaient le travail du mineur obstiné, car, on l'a bien compris, c'était encore une mine qu'il s'agissait de creuser.

Ainsi, pendant le jour, placé sous les regards des factionnaires, auxquels la demi-clarté de la fenêtre permettait de le distinguer, il devait se

tenir en repos, et il en profitait pour réparer ses forces. La nuit, son cachot restait plongé dans une obscurité épaisse, les gardiens l'avaient vu se jeter sur son lit, ils le croyaient endormi et ne s'occupaient plus de lui.

C'était précisément alors qu'il aurait fallu le surveiller, car, se délivrant doucement de ses fers, il se levait, écartait le banc, en réglant, comme il l'avait observé pour sa lime, ses mouvemens sur ceux du factionnaire, et il se glissait dans son terrier.

Dans ce travail souterrain, il n'avait plus besoin d'autant de prudence, surtout tant qu'il fut occupé sous les dalles de son cachot, qui amortissaient le bruit de son outil.

En rejetant le sable de sa fouille dans l'espace laissé par le déplacement des briques, il consolida cette partie du mur qui, en cédant davantage, aurait ruiné son opération. La distance de ce point à son ancienne percée n'était pas très grande, et ce fut vers elle qu'il se dirigea, espérant qu'on aurait négligé de la combler, la sortie en ayant été mûrée par une maçonnerie et le dallage du cachot ne permettant pas de supposer qu'il reprendrait ce travail en sous-œuvre.

Cette conjecture était juste ; il retrouva son conduit dans l'état où il l'avait laissé. Quant à la maçonnerie qui le fermait du côté de la galerie du rempart, elle ne l'inquiétait pas ; avec

son ciseau et du temps, il en aurait raison, et pour peu que ses deux amis le secondassent avec plus de bonheur que la première fois, il pouvait être libre avant longtemps.

Mais une lettre de Léo concertée avec Hermann, et qui lui fut remise par celui-ci, vu l'impossibilité d'échanger aucun dialogue, l'obligea à renoncer à ce plan. Depuis sa trop fameuse tentative, le rempart était surveillé avec un soin qui ne permettait pas de recommencer.

Ses amis avaient étudié les localités avec tant de soin, qu'ils en connaissaient les moindres parties et surtout les parties faibles. Voici ce qu'ils lui proposèrent, comme la chose la plus sûre, sinon la plus aisée.

Il existait, au-dessous du pont-levis, et sous le bâtiment servant de loge au gardien-chef, une poterne vermoulue et condamnée, dont on ne faisait plus usage depuis longtemps. Elle ouvrait sur un ancien chemin de ronde extérieur, dont il ne restait qu'un tronçon très court, les glacis, qui baignaient leur base dans l'Elbe, ayant supprimé tout le reste. Un pilotis formant une palissade serrée s'étendait de chaque côté de la vieille poterne, et par excès de précaution, en protégeaient l'abord. Mais la vétusté et l'action des eaux en avaient entamé quelques parties, sans qu'on se fût occupé de les réparer, le tronçon de chemin qu'elles gardaient étant, nous venons de le dire, en dehors

de la place, et, de plus, ce côté de la citadelle se trouvant à l'abri d'une surprise, en raison de l'importance de son poste.

La sécurité était si complète, qu'on laissait les pêcheurs de l'Elbe attacher à l'occasion leurs barques aux palissades et jeter leurs filets dans ces parages.

Ce fut précisément sur cette sécurité qu'Hermann et Léo établirent leur plan. Si Trenck arrivait à la poterne, tout était sauvé.

Avant tout, on devait choisir une nuit où Hermann serait de faction sur le seul point d'où l'on pût avoir vue sur la poterne, en cas de clair de lune; Léo, déguisé en pêcheur, s'y rendrait sur sa barque, se glisserait à travers les pilotis, dans l'ancien chemin de ronde, prendrait, comme l'avait fait Hermann pour la galerie, l'empreinte de la serrure de la poterne, ferait fabriquer une clef, et il n'y aurait plus qu'à attendre que Trenck eût achevé son œuvre.

De ce côté, il est vrai, les difficultés étaient plus grandes encore que la première fois. La distance était bien plus longue; seulement il fallait en défalquer une partie de l'ancien trou utilisable; ce qui était plus grave, c'est qu'il fallait creuser plus profondément, afin d'arriver au niveau de la poterne. Mais c'était bien d'un peu de peine de plus ou de moins que s'inquiétait le vaillant captif : la liberté! il ne voyait que ce but.

Le plan était très clair et très précis; chaque chose y était prévue et notée de manière à prévenir toute erreur; il l'adopta sans hésiter.

Se servant de son ancien conduit comme d'un point de départ pour pratiquer le second dans une direction différente, il commença à creuser en cet endroit, en rejetant le sable dans le boyau abandonné; puis, parvenu à la profondeur voulue, il attaqua le terrain en droite ligne vers la poterne.

Mais à ce niveau, le sable était mouillé par les infiltrations du fleuve, et la besogne présentait des difficultés et même des dangers. A deux ou trois reprises, il survint derrière lui des éboulemens qui faillirent l'enfermer dans un espace où il serait resté asphyxié, sans les efforts puissans qui lui firent déblayer ces avalanches de sable et de pierres.

Les pierres lui servaient ensuite à affermir la voie dans certains parages où le sable, particulièrement infiltré, n'offrait guère qu'une boue liquide. Il se voyait parfois, pour éviter des souillures délatrices, obligé de quitter ses habits pour travailler.

Il n'avançait donc que lentement, mais enfin il avançait.

Parvenu au-dessous du rempart, il ne lui restait plus qu'un peu de chemin à faire, mais, là, il ne tint en quelque sorte à rien qu'il fût découvert.

Un factionnaire surprit, dans le silence de la nuit, le bruit sourd de son cheminement souterrain. Cet homme, sans définir la nature de ce bruit, crut devoir en instruire l'adjudant de service quand on le releva.

Heureusement, le factionnaire qui avait pris pour une tentative d'évasion le bruit de la souris était resté l'objet de tant de quolibets dans la citadelle, qu'on était devenu sceptique à l'endroit des bruits mystérieux entendus par les miliciens.

On fut donc très porté à croire aussi à une hallucination de la part de celui-ci. L'adjudant en parla au major Jackinsky, mais Jackinsky accueillit ce rapport en haussant les épaules. Toutefois, il avança l'heure de la visite, et montrant à l'officier et au factionnaire le prisonnier étendu sur son lit, avec son luxe de chaînes, il leur demanda s'il était vraisemblable qu'on eût pu l'entendre, quelques momens auparavant, sous terre, à une si énorme distance.

Décidément, Jackinsky devenait aveugle et sourd.

Enhardi par le succès de Frédéric, Léo, tenu au courant de chacun de ses progrès par sa correspondance, chercha le moyen de le seconder plus utilement en lui abrégeant la besogne et en se portant à sa rencontre.

Muni de la clef qu'il s'était procurée, il profita d'une nuit où Hermann se trouvait de fac-

tion, s'introduisit avec un pic dans l'ancien chemin de ronde, et entreprit de travailler de son côté, pendant que Trenck travaillait du sien.

Ce double travail ne tarda pas à les rapprocher. Une faible épaisseur de sable les séparait encore; leurs derniers efforts pour se joindre, et dont l'écho leur arrivait de plus en plus distinct, les animait et décuplait leur ardeur.

Un dernier coup de pic fit tomber la mince cloison qui les séparait.

Quel triomphe, quelle joie!... Ils ne pouvaient se voir, mais ils pouvaient s'entendre, échanger des paroles d'émulation.

Déjà Frédéric, exalté par tant de bonheur, cherchait la main de Léo pour l'attirer à lui.

Soudain un cri terrible retentit dans ce souterrain, livré aux plus effrayantes ténèbres.

Trenck frissonna, il cessa un moment de respirer.

— Qu'est-ce donc?... demanda-t-il enfin en tremblant.

— A moi! ami, à moi!... Je suis perdu... perdu!... cria Léo d'une voix entrecoupée, défaillante.

En effet, derrière lui, le sable remué trop précipitamment par sa main inexpérimentée et sans les précautions employées par Trenck, s'était subitement aggloméré.

La voûte du conduit s'était effondrée, entraînant quelques pierres des fondations, et la moi-

tié du corps du jeune homme se trouvait prise sous cette affreuse avalanche.

— Courage ! s'écria Trenck en reconnaissant la nature de l'accident; je suis là..... Ne crains rien, nous allons réparer le passage.

— Oui, travaillons, travaillons ! répondit la voix étouffée du jeune homme

Mais en vain lui-même, pris sous l'horrible étreinte des décombres, essayait-il de les déblayer; les forces et l'espace lui manquaient tout ensemble, et le poids qui menaçait de finir par le broyer allait toujours en s'appesantissant, comme si la masse entière de la citadelle suivait le déplacement de sa base.

Trenck, appelant à lui le raisonnement et le sang-froid qui menaçaient de l'abandonner en présence du péril de son ami, luttait en vain contre l'éboulement. Chaque mouvement de Léo pour secouer son épouvantable charge, chaque tentative de Frédéric pour dégager le conduit et écarter les matériaux, ne servaient qu'à ébranler davantage ce sol mobile et à déterminer de nouvelles chutes.

En vain, Trenck, dissimulant son angoisse, adressait-il à son infortuné compagnon des encouragemens, les forces de Léo s'épuisaient, sa tête s'égarait ; il entrevoyait la mort imminente, affreuse, inévitable.

— Ah! murmura-t-il péniblement, à demi suffoqué par le défaut d'air, brisé par une souf-

france intolérable, c'est fini... Je le sens... non, le mal est sans remède... plus d'espoir... Va-t'en; songe à ton propre salut... Ah! adieu... Mon Frédéric... Adieu... je... je meurs... en t'aimant!

En cet instant, Trenck était arrivé près de lui, à travers les pierres et le sable, qui continuaient de s'accumuler autour d'eux, au-dessus d'eux, partout!

— Léo! Léo! s'écria-t-il, c'est moi, je te sauverai!... Ne m'entends-tu plus?

— Ah!... Frédéric... en t'aimant... répéta le jeune homme d'une voix qui n'était qu'un souffle.

Et sa tête retomba sur l'épaule de Trenck, agenouillé devant lui, et qui écartait du bras qu'il avait libre les pierres qui menaçaient de s'écrouler encore.

— Léo! exclama-t-il avec un déchirement, cher Léo!... Reviens, je t'en supplie, reviens à toi!...

Mais sa respiration, au contraire, allait en s'éteignant, et tout son corps fléchissait, privé de sentiment.

— Ah! malheureux! malheureux!... que faire, s'écria Trenck... Mon Dieu!... mon Dieu!...

Il essaya, par un effort surhumain, de ramener à lui son ami évanoui, mais l'obstacle qui le retenait était plus puissant, et sous peine de

provoquer des accidens peut-être pires, s'il s'obstinait à le disputer aux décombres qui l'enterraient, il comprit qu'il fallait y renoncer, et qu'avant tout il était urgent de le rappeler à la vie.

Ecartant son col, pour arrêter les progrès de l'asphyxie, d'une main fébrile il entrouvrit le haut de ses habits et découvrit ses épaules.

Tout à coup, il s'arrêta comme frappé de la foudre et paralysé. Une sueur froide inonda son front.

Soutenant ce corps fragile, qui enveloppait une âme si vaillante, et n'osant plus qu'à peine le toucher,

— Ah! s'écria-t-il éperdu, c'était!... Dieu du ciel! prenez ma vie, et conservez la sienne!...

XVI

La voix qui chante

Cependant tout espoir n'était pas perdu. Le col, dégagé de sa cravate, avait laissé revenir un peu d'air jusqu'à la poitrine, et dans les mains frémissantes de Trenck les mains de Léo avaient tressailli. C'était peut-être une illusion,

mais il crut entendre un faible murmure s'exhaler de ces lèvres qui tout à l'heure paraissaient rendre leur dernier souffle.

Mais là, dans ce fatal conduit, rien, rien pour maintenir cette lueur de vie, pour empêcher ce souffle de s'éteindre à jamais. Que faudrait-il pourtant?.... quelques gouttes d'eau pour baigner ses tempes, pour ramener la sensibilité.

De l'eau! mais là-bas, dans son cachot, sa ration n'était pas épuisée.

Rapide comme cette inspiration, il se mit à ramper dans l'étroit souterrain pour regagner sa cellule.

Ce fut l'affaire de quelques secondes. Encore un pas, il atteint l'orifice béant, il s'y cramponne, il s'élance...

O malheur!... malheur!... Il était à peine sorti qu'une clarté rougeâtre envahit la prison ; la porte, poussée violemment, livra passage à une horde de guichetiers, de porte-flambeaux, de soldats armés qui, cachés derrière cette porte, semblaient avoir prévu son retour et l'épiaient.

Au milieu de cette sinistre cohorte se détachait Jackinsky; un sourire féroce se dessinait sur son visage blafard.

Il avait dressé ses gens avec l'infernale prévision d'un dénouementinévitable. Sans qu'il eût besoin de parler, deux miliciens, le fusil en ar-

rêt, firent un pas et masquèrent l'ouverture du souterrain, pour empêcher une tentative possible du prisonnier de s'y rejeter.

Quatre autres le saisirent violemment; des guichetiers, munis de chaînes et de cordes, s'approchèrent et laissèrent voir à ses regards encore éblouis par l'éclat subit des torches, et terrifiés par ce déploiement d'armes et de personnes, des artisans en habits de travail.

Un rugissement sortit de sa poitrine, les bourreaux en furent effrayés; c'était la voix du lion blessé. Dans une exaspération folle, il se débattit contre les gens qui le tenaient et leur échappa une seconde. Dix autres se précipitèrent sur lui et lui rendirent tout mouvement impossible.

— Misérables! criait-il, vous ne m'aurez pas vivant!...

— Qu'on l'attache! ordonna sèchement Jackinsky.

On le traîna, luttant encore, jusqu'aux pieds massifs de son lit, scellés dans la pierre; et, malgré ses soubresauts, ses rugissemens, l'écume qui blanchissait ses lèvres, les éclairs farouches de ses yeux, on commença à le lier aux quatre membres.

— Infâmes !.... bourreaux !.... exclamait-il haletant, malédiction sur vous!...

Et foudroyant Jackinsky de son regard,

— Lâche! lâche! lâche!... criait-il.

Jackinsky souriait toujours du sourire de la hyène, la plus vile des bêtes fauves.

— Maintenant, dit-il en se tournant vers les ouvriers qui garnissaient le fond du cachot, faites votre besogne.

Aussitôt, un voile sanglant passa sur les yeux de Trenck, le vertige acheva d'envahir son cerveau, et il vit, comme dans un rêve infernal, ces hommes saisir leurs instrumens de travail, les uns des auges pleines de mortier, les autres des truelles, quelques-uns roulèrent des pierres vers l'ouverture du souterrain, tous se préparant à la murer.

— Non!... non!... cria Trenck, à qui l'épouvante coupait la voix; non... vous ne ferez pas cela. Arrêtez... arrêtez... si vous êtes des hommes... si vous n'êtes pas des assassins!... Il y a là...

— Qu'on le bâillonne! prononça Jackinsky avec un geste impérieux.

Et ses dernières paroles expirèrent étouffées sous le bandeau que les geôliers appliquèrent sur sa bouche.

Ce coup était trop fort. Son courage, son énergie n'y résistèrent point. Incapable de lutter davantage, n'y voyant plus, n'entendant plus, il s'évanouit.

Quand il revint à lui... la solitude, le silence!

L'immolation était complète : il se retrouvait

seul dans son cachot, toujours garrotté, toujours bâillonné.

Une lanterne oubliée, ou laissée par une ironie barbare sur le banc de pierre, projetait ses rayons vers la maçonnerie qui venait de murer l'entrée du souterrain, du tombeau au fond duquel gisait une héroïque victime!

Ses tempes battaient avec violence, l'affreux bâillon l'empêchait de respirer; mais la mémoire lui revenait, il se rappelait avec terreur... il écoutait... Rien... rien que le silence de la mort.

Quelle nuit! Nous en affaiblirions les visions, les tortures, les épouvantemens, en essayant de les dépeindre. Il faudrait des mots inconnus pour ce supplice sans nom.

Ah! Jackinsky avait droit d'être fier de son œuvre, car, disons-le enfin, si on ne l'a déjà deviné, le digne major avait préparé de longue main cette tragédie.

Depuis le jour où l'humanité du landgrave de Hesse-Cassel avait soustrait sa victime à sa haine, depuis qu'il s'était vu arracher à la fois Trenck et Léo, une implacable rage s'était emparée de lui; il avait fait serment de se venger tôt ou tard, et ce serment-là était de ceux qu'il ne cherchait pas à violer.

Chaque jour, chaque heure avait été consacrée, dès lors, par cette âme ténébreuse, à préparer cette revanche. Machiavel ou Satan n'y

eût pas mis plus de dissimulation, d'hypocrisie et de froids raffinemens.

Les événemens eux-mêmes avaient à l'envi concouru à le servir. On a vu avec quelle abjection il avait profité de la démarche de la princesse Amélie pour ressaisir sa proie, et se faire attribuer un pouvoir sans limites.

En redevenant le geôlier de Trenck, il n'avait pas douté un instant que son prisonnier renouvellerait ses entreprises et qu'il retrouverait l'appui de Léo pour le seconder.

En dépit de l'adresse extrême de celui-ci à se cacher, de son habileté à varier ses déguisemens, Jackinsky savait qu'il continuait d'habiter Magdebourg, et il avait organisé autour de la citadelle un système secret d'observation, par lequel il acquit la certitude que les deux amis avaient renoué leurs relations, et qu'il se tramait quelque chose entre eux.

Son plan était tout tracé, il suffisait de les laisser s'enferrer, en évitant de leur donner l'éveil, tout en les surveillant avec soin.

Par son air doucereux, par son scepticisme à l'endroit d'une évasion possible, par son apparente négligence dans le service de la prison, il entretenait chez Trenck une dangereuse confiance; puis, l'instant venu de saisir en même temps sa double proie dans le réseau de sa noire malignité, il se réveillait tout à coup et agissait.

Trop bien servi par ses séides et ses espions, il fut informé de l'entrée de Léo dans la poterne aussitôt que celui-ci s'y fut glissé, et bientôt il amena lui-même deux miliciens, qu'il plaça en faction devant cette poterne, avec injonction de donner l'alarme au premier mouvement, de saisir tout individu qui essayerait de sortir, et, en cas de résistance, de se servir de leurs armes.

Tranquille sur ce point, il se rendit avec la même discrétion féline au cachot de Trenck, espérant que, tandis qu'on arrêterait Léo d'un côté, il surprendrait le prisonnier en flagrant délit de l'autre. Sa perspicacité n'allait pas jusqu'à supposer le souterrain assez avancé pour permettre aux deux travailleurs de se rejoindre et de communiquer entre eux.

Nous savons jusqu'à quel point l'événement dépassa ses espérances et lui livra Trenck et Léo bien plus complétement qu'il ne s'en était flatté.

Mais il fallait plus encore pour assouvir les instincts de cette âme haineuse.

Devinant à quelques syllabes échappées à Frédéric, ainsi qu'à certains indices observés par lui, que Léo était resté engagé dans le souterrain, une idée diabolique lui vint à l'instant, et les maçons ayant fini leur besogne dans le cachot, il les emmena à la poterne, pour leur faire murer de même l'autre extrémité du conduit.

Trenck connaissait par une funeste expérience le cœur de son bourreau ; il devina ce raffinement de barbarie. Mais, d'ailleurs, qu'en était-il besoin?... L'écroulement du souterrain n'était-il pas un mur aussi solide, aussi implacable que tous ceux qu'on pourrait dresser!

Ce fut un miracle si ces pensées effroyables ne le rendirent pas fou dans cette nuit d'horreur.

Dans la matinée, il entendit la clef tourner dans la serrure, et Jackinsky se montra de nouveau.

Son masque hypocrite offrait une transformation. L'expédition de la nuit ne paraissait pas avoir satisfait ses appétits de cannibale, une irritation furibonde contractait son visage; le sang injectait ses yeux; il avait le geste brusque, la parole saccadée.

A la façon dont il dirigea sur sa victime sa prunelle fauve, Trenck comprit qu'il lui réservait de nouvelles tortures. Mais que lui importait ! Ce n'était pas de lui-même qu'il se préoccupait, lorsque gisait là, à deux pas, derrière ce mur inexorable, un être qu'on pouvait sauver peut-être encore, et qui se tordait dans les angoisses de l'agonie.

A l'aspect de Jackinsky et de son cortége, il voulut parler, non pour essayer de toucher ce tigre, mais pour éveiller la pitié des hommes qui l'entouraient, et parmi lesquels il s'en trou-

verait certainement qui ne voudraient pas devenir, par mutisme ou par inertie, complices d'un assassinat si monstrueux.

Mais l'horrible bâillon réduisait ses efforts à des cris sourds, caverneux, inarticulés ; à peine conservait-il la faculté de respirer par les narines; ses membres, étroitement garrottés, ne pouvaient se livrer à aucun mouvement, et les soubresauts de sa poitrine semblaient uniquement l'effet de la rage et de l'impuissance.

Les soldats, en le voyant dans cet état cruel, éprouvèrent un sentiment de pitié et d'effroi, et bien que stylés d'avance par leur chef, ils restèrent immobiles.

— Allons, dit le major, finissons-en. Quel'on exécute mes ordres !

Des guichetiers, plus familiarisés avec cette besogne, donnèrent l'exemple. On s'approcha du patient, dont on détacha d'abord les bras, mais en ayant soin de les maintenir, de peur qu'il ne les approchât de son visage; on les lui lia étroitement derrière le dos. On procéda de même pour ses jambes, auxquelles on fixa des entraves ; puis on rassura le bâillon, qui aurait pu se relâcher. — Une écume sanglante en avait trempé les bords.

— Marchons ! dit Jackinsky.

Frédéric, sentant à cet ordre son dernier lambeau d'espoir lui échapper, soit qu'on le menât à la mort, soit qu'on le transférât dans

un autre cachot, arriva au paroxysme de la fureur. Espérant déplacer enfin ce bâillon homicide, qui l'empêchait de proclamer la barbarie de Jackinsky, il voulut écarter les hommes qui l'entraînaient et le retenaient; il chercha à se rouler par terre. Résistance, tentative impuissantes; on se rua sur lui avec brutalité, on le terrassa, on l'accabla de coups, et on l'emporta, on le traîna, plutôt qu'on ne le fit marcher vers sa destination inconnue.

Sa fureur approchait à ce point du délire, que, plus tard, il n'aurait pu dire le chemin qu'on lui faisait suivre à travers les détours de la citadelle.

Tout ce qu'il se rappela depuis, c'est qu'au bout de ce trajet, on le soutint pour descendre des marches glissantes, et qu'on l'abandonna dans une espèce de puits humide.

Cet affreux séjour était en effet une ancienne citerne abandonnée parce qu'elle ne gardait pas l'eau. Elle était située au fond d'une casemate tournée vers le fleuve, dont le voisinage se faisait sentir à certaines époques par des infiltrations. Elle ne servait plus depuis longtemps qu'à recevoir des objets de rebut, et c'est à peine si l'on avait pris soin de l'en débarrasser.

Elle était de forme orbiculaire, étroite, profonde, on y accédait par l'escalier que nous avons indiqué; des moisissures pendaient à la voûte, le sommet était percé de plusieurs meur-



trières sans carreaux, donnant accès au vent et aux brouillards de la rivière.

On n'y avait mis aucune espèce de meubles, ni un lit, ni même un banc. De grosses chaînes étaient scellées dans le mur. Les forgerons, auxiliaires accoutumés de Jackinsky, se trouvaient à leur poste, accroupis près de leur fourneau.

On détacha, l'un après l'autre, les poignets de la victime pour y fixer de nouveaux cercles, mais cette fois plus épais et plus justes; on en mit à ses chevilles, on renouvela celui qui lui formait une ceinture, et, pour surcroît de précaution, on y ajouta le luxe d'un large carcan, qui lui emprisonna le cou. On n'eut garde d'omettre la barre destinée à empêcher ses mains de se joindre. Ces fers pesaient près de soixante-dix livres.

Une ancienne gravure, publiée du vivant de Trenck et dont il a lui-même confirmé l'exactitude dans une description détaillée, nous le représente avec cet épouvantable appareil. Comme ses bras étaient fixés à la barre de fer et ses pieds à la muraille, il fallait que ses geôliers lui missent eux-mêmes ses vêtemens, que l'on avait fabriqués exprès : une chemise de grosse toile, qu'on lui changeait tous les quinze jours, une culotte arrivant aux genoux et s'attachant par des boutons sur les côtés; un sarrau d'étoffe bleue la plus commune,

des bas de laine de munition et des pantoufles de cuir : le costume réglementaire des condamnés à mort, en attendant le jour de leur exécution !

Eh bien ! ce n'était pas tout !... Qu'avait donc pu imaginer, va-t-on s'écrier, l'esprit pervers de ses persécuteurs ? — A ce supplice matériel, ils avaient trouvé moyen d'ajouter une torture morale, implacable, incessante, unique dans les annales des prisons les plus réputées pour leur barbarie.

A ses pieds, on avait creusé une fosse qui restait béante, n'attendant plus que son cadavre, et la pierre que l'on espérait y sceller était dressée contre le mur, en face de lui, avec cette inscription toute prête :

CI-GÎT TRENCK.

Pour qu'il ne la perdît jamais de vue, on avait accroché au-dessus une lanterne, dont les rayons blafards n'éclairaient pour ainsi dire, dans tout le cachot, que ces mots homicides.

La porte de ce lieu abominable était, comme celle de son précédent cachot, percée d'un guichet, avec la différence que celui-ci ne s'ouvrait que quand il était nécessaire pour les prescriptions de la consigne.

On n'avait pu empirer sa nourriture, mais on trouva moyen de la réduire. Sa cruche ne contenait plus qu'une ration dérisoire d'une

eau croupie, et son pain, cruellement mesuré, était un morceau de munition noir et dur, qu'un estomac travaillé par la faim était seul capable de digérer.

En vérité, si ces détails n'étaient attestés de la manière la plus authentique, non-seulement par les écrits de Trenck lui-même, mais par ceux de ses plus graves contemporains, nous permettrions au lecteur de les révoquer en doute et d'accuser de dépravation sauvage l'imagination de romanciers assez hardis pour les avoir inventés.

Mais c'est l'imagination seule des misérables auxquels Frédéric II avait confié la garde de son ancien favori, qu'il faut flétrir, car tout ici est scrupuleusement exact.

Et pourtant, avons-nous besoin de le constater, ces tourmens renouvelés de ceux de l'ancienne Inquisition et les dépassant en férocité, glissèrent d'abord sur l'âme de Trenck, agitée d'un bien autre tourment.

Enchaîné comme une bête féroce, il demeura complétement insensible à tout ce qu'on faisait de lui.

Mais à peine lui eut-on rendu la libre disposition de ses mains enchaînées, qu'il les porta impétueusement à sa bouche, pour en arracher le bâillon et faire retentir son tombeau d'appels désespérés.

Hélas! ses bourreaux étaient déjà loin. Il é-

tait bien seul dans l'horreur sépulcrale de cette fosse, et sa voix s'épuisait en vain en cris, en prières, en imprécations. Elle ne pouvait attendrir les murs.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, et la nature, si puissante qu'elle fût en lui, se refusa enfin à prolonger la lutte.

Il s'affaissa inerte, anéanti, sur ses genoux, le corps contre la muraille, la tête maintenue par son carcan.

Sa main rencontrr le morceau de pain noir, — il le rejeta avec horreur.

Un objet plus froid s'offrit à son contact, c'était sa cruche. Il la saisit et la brisa.

A quoi bon du pain?... à quoi bon de l'eau? à quoi bon entretenir ce qui lui restait de vie?... Non, son parti était fixé; n'ayant pas d'autre moyen d'en finir, il se laisserait mourir de faim et de soif.

Il retomba dans l'immobilité; la nuit arriva; les faibles lueurs dispensées par les meurtrières s'effacèrent peu à peu; le cachot n'eut plus pour dissiper ses ténèbres que la clarté blafarde réflétée par la pierre funèbre, sur laquelle il attachait ses yeux hagards, fixes, insoucians.

Tout à coup, au loin, sur le fleuve, retentit un chant mélancolique, quelque lied de batelier sans doute.

Non, ce n'est pas le premier refrain venu ; ce n'est pas une chanson indifférente et inconnue;

Celle-ci, à peine perceptible à son oreille, lui parle au cœur. C'est une commotion électrique.

Il se redresse, il prête son attention; le chant se rapproche.

Plus de doute! Il connaît cette mélodie; il connaît la voix du chanteur.

Le sang revient à sa poitrine, ses artères battent avec force; il écoute encore, son existence est suspendue à ces accens.

Ils se rapprochent toujours, ils deviennent clairs, sonores. Il en saisit les paroles!

Que disent-elles donc, pour l'exciter à ce point? — Elles disent :

Hélas! hélas! beau chevalier,
La mort veille au bout du sentier...

Le sens est sinistre, mais ce n'est pas à la lettre qu'il s'attache; et ce mélancolique refrain lui apporte une joie si grande, qu'elle menace de faire éclater sa poitrine.

— Est-ce un songe?... se demande-t-il avec un reste de crainte. Non, je vois... j'entends... Et cette voix?...

Il écoute toujours, et toujours la voix chante; elle semble se faire plus forte et s'arrêter sous les murs de la citadelle, pour entamer ce troisième couplet du lied de la Vistule :

Si la prudence te dirige,
Pars, sans hésiter plus longtemps...
Ferme les yeux à son prestige,

Ferme l'oreille à ses accens.
L'amour que l'on t'offre est un piége.
Caché sous de brillantes fleurs...

Haletant, palpitant, affolé, Trenck écoute.

Un coup de feu retentit, répercuté par les échos de la forteresse.

La voix ne chante plus.

Il semble que ce coup ait atteint le prisonnier, il retombe sur sa paille, en exhalant un cri strident, désespéré.

Quelques minutes s'écoulent; puis au loin, bien loin, se perdant avec rapidité dans l'espace, la voix achève :

Que ton étoile te protége
Et t'épargne bien des douleurs !
Hélas! hélas ! beau chevalier,
La mort veille au bout du sentier.

— Dieu soit loué ! s'écria Frédéric en levant ses deux bras vers le ciel, ELLE vit !... ELLE vit !...

XVII

Léo-Léa

Au moment où le prisonnier de la citerne adressait au ciel sa fervente invocation, une main brutale ouvrait le guichet de sa porte.

— Prisonnier, demanda une voix rude, êtes-vous là?...

— Oui! répondit-il avec force, avec triomphe.

Et le guichet se referma, mais pour se r'ouvrir un quart d'heure après, et pour laisser passer la même question ; et ainsi de quart d'heure en quart d'heure, sans trève ni sursis durant toute la nuit.

Encore une invention de Jackinsky, la plus infâme, la plus barbare, car en jetant à la victime cette question dérisoire, il lui faisait sentir sans relâche le poids de ses fers, et lui disputait jusqu'à la consolation du sommeil.

Lui, cependant, transfiguré par le reconfort qu'il venait de recevoir, murmurait en lui-même :

— Allez, allez, bourreaux, épuisez sur moi vos inspirations les plus inhumaines; prodiguez-moi vos plus atroces tortures, je vous brave, je vous défie!... *Léa* existe; Dieu l'a sauvée; adversité, je te défie maintenant!

Et sa pensée, rassérénée, illuminée par cette certitude ineffable, s'élançait avec ivresse au delà des limites de son cachot, savourant avec béatitude les innombrables preuves de tendresse et de dévouement que lui avait prodiguées cet être fidèle jusqu'aux plus sublimes sacrifices, modèle des amis, sous le nom de Léo, et qu'il révérait désormais comme une ange, sous celui de Léa.

En surprenant le secret si étroitement maintenu jusque-là, du travestissement de Léa, il alliait dans son âme le pur sentiment de sa reconnaissance pour elle, à la chimère de toute sa jeunesse, à cet amour qui l'avait pourtant fait ce qu'il était, — le plus misérable des hommes.

Son cœur se partagea en deux moitiés, dont l'une ne portait point atteinte à l'autre, et qui s'affermissaient mutuellement : les aspirations et les souvenirs où s'irradiait l'image d'Amélie, et un sentiment plus éthéré, mélange de tendresse fraternelle et de sainte gratitude.

La joie débordait de son âme malgré le poids de ses fers, la privation de repos, les épreintes de la faim.

Le regard indomptable, la bouche méprisante, il attendait ses geôliers. Hélas ! ils ne revinrent que trop tôt, car le supplice de la nuit n'eût pas été complet s'ils n'eussent trouvé moyen de le renouveler le jour sous toutes les formes.

Mais il avait repris son courage, sa fierté ; lui eût-on infligé les tourmens de l'enfer, son front se serait levé encore pour braver ses bourreaux.

Cependant les exigences de la vie sont dures, et tant que notre âme reste enchaînée à sa prison charnelle, il faut qu'elle les subisse. La faim, la soif reprirent leurs droits avec le retour à l'existence, et Frédéric, resté seul, se jeta sur

la ration d'eau et de pain déposée devant lui pour remplacer celle qu'il avait repoussée dans un moment de désespoir.

Le voilà donc encore une fois rattaché au monde, et disputant pied à pied cette vie aux raffinemens homicides créés pour la lui arracher dans les tortures.

C'était vraiment une nature d'airain ; il se fit peu à peu à cette nourriture dérisoire, il s'habitua à vivre debout ou à demi affaissé contre son mur humide. Sa fosse et sa pierre tumulaire, il parvint à les considérer avec dédain ; le froid, il ne le sentait pas ; bien plus, il trouva moyen de goûter quelque repos, en répondant par habitude, machinalement, sans interrompre son sommeil, à l'appel réitéré de ses veilleurs.

Puis, un jour, la monotonie morbifique de cette réclusion éprouva une diversion. La confiance de toucher au terme de ses épreuves se réveilla plus vivace à travers les murs implacables de ses gémonies.

Ce jour fut celui où le canon de la citadelle annonça, par ses cent bouches, aux habitans de Magdebourg, la fin de la guerre.

En effet, l'Autriche s'était vue forcée de céder. Déjà abandonnée par les Russes et les Suédois, elle s'était inutilement opposée au traité de paix signé à Fontainebleau entre l'Angleterre, la France et l'Espagne. Restée seule alors, devant les Prussiens, avec les Saxons qui

ne lui offraient qu'une faible ressource, elle dut consentir à entrer en pourparlers avec Frédéric II, et la paix fut signée au château d'Hubertsdorf, près Dresde.

Cette guerre de sept ans mit plus d'une fois le roi de Prusse à deux doigts de sa perte, mais il se releva toujours, non moins par l'habileté, par la rapidité de ses manœuvres que par sa constance inébranlable dans les mauvais jours. Il vit ses provinces envahies, l'ennemi entrer à deux reprises dans sa capitale, il perdit tout autant de batailles qu'il en gagna, — jamais son grand cœur n'éprouva un moment de faiblesse.

Ce fut véritablement dans cette guerre qu'il conquit le surnom glorieux que lui donnèrent ses contemporains et que la postérité lui confirma, tandis que l'Allemagne, poussant plus loin encore l'admiration, l'acclamait sous le nom de Frédéric l'*Unique!*

Pourtant, à ne considérer que les résultats de tout ce tumulte, de ces contentions, de ces luttes gigantesques et sanglantes, qu'était-ce, sinon bien peu de chose?

Vanité des plus solennelles entreprises des rois! Après les combats de sept années, les joûtes acharnées de la diplomatie, les rescrits innombrables des chancelleries, chacune des trois puissances contractantes d'Hubertsdorf rentrait dans les limites qu'elle occupait avant la guerre, aucune d'elles n'y gagnait un pouce

de terrain. C'était donc dans un effet moral qu'il fallait chercher la récompense du vainqueur.

Tout se résumait là : la Saxe était ravagée, mais l'Autriche était humiliée dans son orgueil; — seule, la Prusse sortait de ces terribles épreuves avec la gloire d'avoir tenu tête à l'Europe presque entière liguée contre elle, et de conserver la Silésie, but, ou plutôt prétexte originel de cette querelle si coûteuse et si longue.

Trenck compta jusqu'au dernier les coups de canon, qui se répercutaient dans son cachot en en secouant les murailles. Il entendit par ses meurtrières l'écho des acclamations de la foule, et sa poitrine battit de regret et d'espoir.

De regret! en pensant que les sept années de cette guerre, pendant laquelle il eût été si heureux de s'illustrer sur les champs de bataille, il les avait passées dans l'obscure solitude d'une prison imméritée.

D'espoir! en se disant que sa nouvelle souveraine, ayant reçu son Mémoire, ne pouvait négliger de stipuler sa délivrance parmi les conditions de sa réconciliation avec le roi.

C'était aussi ce que lui avaient fait espérer naguère Hermann et Léo. Mais à quoi cela tenait-il? Les jours se passaient, aucun changement, aucun adoucissement même ne se manifestait dans son épouvantable situation.

Il calculait, dans une attente fiévreuse, les

semaines, les mois! Ils se succédaient implacablement, et rien, rien!... Pas un regard, pas un signe de consolation ou d'espoir!

Toujours ses chaînes, sa tombe béante sous ses pieds, son pain noir, son eau fétide, — et toujours cette voix jetant à son oreille son appel cruel et moqueur :

— Prisonnier, êtes-vous là?

Encore si une fois cet appel eût été répété par la voix d'Hermann! Mais non, rien que des voix étrangères. Qu'était donc devenu son ami? Il avait sans doute quitté la citadelle, puisque jamais il n'avait monté la garde derrière son guichet.

Alors surgissaient les appréhensions sinistres. Ne lui était-il point arrivé malheur? N'avait-on point découvert sa complicité? L'en avait-on puni?... Dilemmes poignans, aiguisés par la fièvre de la captivité et de l'isolement.

L'unique symptôme tranquillisant auquel il se rattachait, c'est que Jackinsky n'eût pas manqué de triompher auprès de lui de l'infortune de son ami.

Hâtons-nous de le dire, pour rassurer le lecteur, puisque hélas! cette consolation ne pouvait parvenir à Trenck, si aucun de ses amis ne se trouvait plus dans la citadelle, aucun du moins n'avait péri pour lui.

Par un bonheur en même temps que par une habileté inouïe, Hermann n'avait pas éveillé un

soupçon, ni donné lieu à une délation. Son caractère serviable auprès de ses camarades, son service irréprochable comme milicien, lui avaient constamment assuré l'affection des soldats aussi bien que la confiance de ses chefs.

Jackinsky lui-même s'y était laissé prendre ; son œil d'Argus n'avait pu découvrir les rapports secrets du faux Konrad avec Léo.

C'est ce qui fit tomber le major dans une faute capitale. On se rappelle que la nuit où, guettant sa proie, il découvrit que Léo avait franchi la poterne, il commença par placer devant cette poterne deux factionnaires, avec ordre de s'emparer mort ou vif de tout individu qui tenterait de sortir.

Ils n'étaient là que depuis peu d'instans, et Jackinsky s'éloignait à peine, pour se rendre dans le cachot de Trenck, qu'un bruit sourd, suivi d'un cri de détresse, leur apprit qu'une catastrophe était survenue non loin d'eux, au delà de la porte qu'on leur avait donnée à garder.

Ce cri et ce bruit exhalés des entrailles de la terre étaient si étranges, si terribles, que ces deux hommes tressaillirent. Alors l'un d'eux, qui depuis le départ du major paraissait en proie à une préoccupation puissante, et qui n'attendait que le moment favorable pour exécuter un projet important, posa la main sur l'épaule de son compagnon et lui dit :

— Camarade, avez-vous entendu ?

— Comme vous, répondit le milicien ; j'en ai frissonné !... Il y a là-dedans un pauvre diable qui me fait l'effet de passer un mauvais quart d'heure.

— Si nous essayions de lui porter secours?

— Et la consigne?

— La consigne n'ordonne pas de laisser périr son semblable quand on peut lui venir en aide.

— Non, mais elle dit de ne pas quitter cette place, et de ne pas souffrir que personne sorte. Ce qui se passe derrière cette porte n'est pas de notre compétence.

— Vous vous trompez, camarade, dit brusquement le milicien, en présentant d'une main sa baïonnette à la poitrine de son compagnon, tandis que de l'autre il lui enlevait son fusil pour l'empêcher de s'en servir.

— Eh bien, que prétendez-vous?... se récria le soldat.

— Chut ! écoutez-moi, interrompit péremptoirement le premier. Ce qui se passe là est si bien de notre compétence, que je vous laisse le choix, ou de m'aider à sauver le malheureux qui se débat à côté de nous, contre un danger inconnu, mais terrible à coup sûr, ou de servir de fourreau à ma baïonnette.

— Et si je crie?... si j'appelle ?...

— Vous êtes un homme mort.

— Ah! c'est ainsi !... Eh bien, à la bonne

heure!... J'aime qu'on s'explique catégoriquement, moi! Camarade, vous êtes un bon diable; je ne suis, Dieu merci, pas un sans-cœur, je vous aiderai.

— Merci, mon brave! C'est parler cela!

— Oui, mais je dois vous prévenir d'une chose, c'est qu'ensuite nous serons pendus tous les deux.

— Qui sait?... Vingt ducats d'or pour vous; une barque qui nous attend... La frontière à deux lieues... Avec cela on peut défier la corde.

— Ah! si c'est ainsi!... Je n'y tiens déjà pas trop à moisir dans leur citadelle!

— A la besogne donc!

— A la besogne!...

Et voilà comment Hermann, aidé de son compagnon de hasard, se trouva tout porté pour délivrer Léa, pour l'enlever évanouie dans sa barque, et pour gagner l'autre rive de l'Elbe à force de rames.

Là, nos deux sauveteurs, parfaitement pénétrés du sort irrémissible qui les attendait s'ils étaient repris, profitèrent de ce qui restait de nuit pour jouer des jambes et passer sur le territoire de la Saxe.

Trop affaiblie pour les suivre, ne voulant pas gêner leur fuite, et ayant encore une dernière tâche à remplir avant de quitter Magdebourg, Léa se tint cachée dans la ville pendant ces heures de nuit et tout le jour suivant. Puis au,

soir, après s'être reposée et un peu remise, elle faisait savoir au prisonnier par le refrain de sa chanson qu'elle était sauvée, et elle s'enfuyait à son tour.

Ces détails étaient ignorés du prisonnier. Qui aurait pu l'en instruire? Mais il savait Léa vivante, et son pressentiment lui disait qu'Hermann aussi était hors des atteintes de Jackinsky.

Quant à lui, malheureusement, il ne sentait que trop le contact de cette haine infatigable, et il en était accablé.

En dépit de sa volonté puissante, de sa force morale tant de fois victorieuse, il subissait graduellement l'influence du traitement inhumain auquel il était soumis sans trêve. Ses membres s'atrophiaient, ses chairs se tuméfiaient, son sang s'épuisait; il inclinait visiblement vers cette tombe ouverte, qui l'attirait à elle.

Et cependant un cœur vaillant luttait dans cette enveloppe émaciée, il seraidissait orgueilleusement contre la mort; son plus grand soin était d'opposer un front calme, impassible à l'inquisition cruelle avec laquelle ses bourreaux suivaient les ravages exercés par leurs tortures.

Mais ce stoïcisme était son dernier effort. Intérieurement, l'amertume et la désolation le minaient. Il ne pouvait s'empêcher d'accuser les auteurs de ses maux. Pour Jackinsky, c'était plus que de la haine, c'était une rage froide,

pour accoupler deux mots qui jurentde se trouver ensemble ; c'était une soif immense de représailles ; il lui fallait le sang de ce misérable, et sa crainte était que ce sang ne suffit pas encore à assouvir son ressentiment si longuement amassé. Tenir son bourreau à portée d'une épée, c'était la plus dévorante de ses ambitions.

Pour le roi, qu'il ne cessait pas d'admirer pourtant, ce qu'il ressentait était surtout de l'indignation ; il y avait en lui un effort incessant pour écarter le souvenir des bontés paternelles qu'il lui avait prodiguées à l'origine, et qu'il lui faisait si chèrement payer !

Il s'affectait péniblement aussi de l'indifférence de l'impératrice-reine, dont il était le sujet, et qui fermait l'oreille à l'appel qu'il adressait à sa justice et même à sa dignité, car elle abandonnait à la merci de son ennemi un de ses officiers, surpris par trahison, en violation du droit des gens.

Enfin, tant il souffrait de l'âme et du corps, il en arriva à douter de l'amour d'Amélie ! Par quels effroyables degrés de misère avait-il passé, pour qu'une pensée si cuisante se glissât dans son esprit?.. De quoi l'accusait-il donc?... Hélas, d'une indifférence que rendait vraisemblable l'isolement où on le tenait.

Tandis qu'il subissait pour elle les dernières tortures, dans son hideux cabanon de Magdebourg, que faisait-elle pour lui, dans son riche

palais de Berlin? La cessation des hostilités, les rapprochemens de la paix ne lui avaient donc offert aucune occasion d'agir en sa faveur?... Il ne pouvait le croire. Puis arrivait le chœur des pensées déchirantes, le cortége des soupçons acérés qui sont les fruits de l'absence et du silence prolongé : bien certainement le temps avait lassé sa patience, attiédi sa tendresse.

L'imagination enfiévrée va vite, une fois lancée dans ce champ d'amertume. La sienne lui suggérait cent hypothèses qui lui causaient un mal horrible. Qu'avait fait cette femme si chèrement aimée?... Qu'avait-elle tenté d'efficace pour sa délivrance depuis tant d'années?... Deux fois, elle avait essayé de le voir, timidement, qui sait? peut-être par acquit de conscience.

Et pendant qu'enchaînée passivement à ses devoirs d'Altesse Royale, elle courbait avec docilité la tête sous le joug fraternel, une autre femme, sublime de dévouement, d'abnégation, lui sacrifiait son repos et sa vie, sans calcul, sans espoir de partage dans une affection qu'elle savait dévolue à une autre; elle avait donné tout entière son existence, sans rien demander, sans rien attendre!

Il faut se reporter à la dureté du sort sous lequel était courbé l'infortuné jeune homme pour le juger avec équité, et pour comprendre, sans l'accuser d'injustice, que quand ces pen-

sées venaient tumultueusement agiter son esprit, les rôles étaient changés à ses yeux, et Léa resplendissait de l'auréole tombée du front d'Amélie.

Et pourtant, nous ne saurions trop le proclamer pour l'honneur de la noble femme, Trenck était injuste sans le savoir; les ténèbres de son cachot obscurcissaient ses yeux.

Jamais un seul jour, jamais une seule heure, depuis leurs adieux de Berlin, Amélie n'avait été infidèle au serment qu'elle lui avait fait. Jamais un autre homme n'obtint un regard, une pensée d'elle.

Tout son être, toutes ses aspirations s'étaient incarnées en son cher Frédéric. Ne vivant que pour lui, plus heureuse que lui-même de ses succès militaires, dont elle s'attribuait avec raison une partie; frappée par sa disgrâce, désespérée par son exil et sa captivité, elle avait mis en œuvre tout ce qui était humainement possible, pour fléchir son terrible frère.

Mais, chose bizarre, problème effrayant et qui démontre les implacables rigueurs de la politique, ce frère porté vers sa sœur d'une sympathie plus vive que pour aucun membre de sa famille; ce frère qui, en toute occasion, lui témoignait hautement sa tendresse; ce prince qui se piquait aux yeux de l'Europe entière d'une philosophie supérieure aux préjugés, aux petitesses de l'humanité; ce frère, ce prince, ne se

relâcha pas une heure de sa sévérité contre son ancien favori.

Après avoir repoussé avec une dureté qu'il montrait vis-à-vis d'elle pour la première fois les supplications d'Amélie, le grand Frédéric, atteint dans son royal amour-propre, déconcerté peut-être dans certaines visées intimes sur l'avenir de sa jeune sœur, lui interdit de jamais revenir sur ce sujet, et établit autour d'elle des barrières équivalant à une autre captivité.

Amélie, dévorée de douleur et forcée de l'étouffer en elle-même, en vint à contracter le germe de cette funeste affection nerveuse dont nous avons vu les effets se manifester à Bareith et à Magdebourg.

Son caractère en fut assombri, ses habitudes modifiées, et cette jeune femme si gracieuse, si admirée, qui faisait l'ornement et l'agrément de la cour, n'eut plus qu'un soin, celui de fuir le monde, qui la réclamait et la regrettait pour se confiner presque à demeure dans sa solitude de Quedlinbourg, au milieu de ses bonnes œuvres et de son troupeau d'orphelines.

Les arts, pour lesquels elle professait tant de goût et même tant d'aptitude, la musique elle-même, qui avait fait ses délices, elle y renonça, elle les prit en dégoût, et ne connut plus leurs distractions ni leur concours consolant.

Son frère vit tous ces signes de désolation et de marasme, il en ressentit sans doute une se-

crète affliction, il baissa la tête devant ces reproches muets, plus sévères que l'emportement ou la violence, mais sa volonté de fer n'en fut pas ébranlée, et s'il plaignit sa sœur au fond de sa pensée, il ne voulut pas la consoler.

Renonçant à faire entendre une voix qu'on n'écoutait pas, à montrer des pleurs qu'on affectait de ne pas voir, elle n'abandonna pas pour cela l'unique but qui la soutînt et la rattachât à l'existence. Trop certaine de ne rien obtenir du roi, elle se tourna vers ses ministres, vers ses courtisans; mais, avec un homme comme Frédéric II, qui aurait été assez hardi pour élever la voix, quand son regard avait parlé, plus encore que sa bouche?

En Prusse, de même qu'en France sous Louis XIV, l'Etat c'était lui, lui seul.

Forcée de renoncer à l'espoir qu'elle mettait de ce côté, et reconnaissant l'impuissance des personnages les plus haut placés et les mieux intentionnés, Amélie ne se tint pas pour battue.

XVIII

Un diplomate en livrée.

Prévoyant que la guerre, si longue qu'elle fût, ne serait pas éternelle, la sœur du roi se dit que ce levier qu'elle ne rencontrait pas dans son pays, elle le trouverait peut-être à l'étranger, puisque les rigueurs de son frère avaient contraint naguère le baron de Trenck à revêtir l'uniforme impérial. Peu à peu elle se forma cette conviction que, si Trenck avait une chance de devenir libre, c'était au retour de la paix et par l'intervention de Marie-Thérèse.

L'arbitraire du sort qui lui était imposé, la surveillance blessante dont elle se sentait l'objet la révoltaient, elle aussi, et elle mettait autant de persévérance et d'habileté à la déjouer que le prisonnier de Magdebourg à éluder celle de ses geôliers. Mais elle était femme, elle était princesse, ce n'était qu'à force d'adresse qu'elle y réussissait quelquefois.

C'est ainsi qu'elle trouva moyen d'avoir, à son tour, ses agens secrets, de les envoyer à Vienne et d'en recevoir des rapports qui firent germer dans son esprit un projet qui n'attendit pas la paix pour entrer en voie d'exécution.

C'était un dessein très bizarre, mais dont l'étrangeté même témoignait de la perspicacité des

conseillers qui l'avaient suggéré à la princesse, car il avait sa raison d'être dans le caractère excentrique de la célèbre impératrice-reine.

Cette souveraine portait en elle deux natures bien distinctes. Rigide et fière, emportée même, dans plus d'une circonstance, avec ses ministres, ses conseils, ses généraux, elle traçait autour d'elle un cercle de respect et de crainte qu'il était difficile de franchir et qui tenait les cœurs à distance, glaçant l'expansion, maîtrisant la franchise.

Dans sa vie privée, au contraire, c'était la meilleure femme du monde, excellente mère de famille, aimant ses enfans et s'occupant d'eux comme une bonne bourgeoise, charitable parce qu'elle était sincèrement religieuse, en un mot adorée de tout son entourage intime.

Or, parmi les gens attachés à son service particulier, se trouvait un vieux domestique nommé Balthazar, qui jouissait auprès d'elle d'un privilége tout spécial.

Balthazar n'avait pas, depuis trente ans, d'autre titre que celui de frotteur des appartemens privés, et sa fonction était d'entrer tous les matins à six heures dans la chambre à coucher de l'impératrice, d'y faire du feu, d'entr'ouvrir les volets et de ranger les meubles. Après quoi, il se retirait comme il était venu, c'est-à-dire sans bruit.

Mais il arrivait quelquefois que l'impératrice,

accoutumée à la vue du vieux Balthazar, entr'ouvrait ses paupières appesanties comme celles d'une simple mortelle, s'étirait sur son oreiller, et, soit bonté, soit besoin de chasser complétement le sommeil, lui adressait la parole.

Balthazar n'était pas causeur, mais poussé par l'impératrice, il était bien forcé de lui répondre, ce qu'il faisait d'une façon laconique, souvent brusque, mais toujours pleine de sens. On conçoit qu'à la longue, cette familiarité bizarre, de souveraine à sujet, avait fini par créer pour celui-ci une sorte de situation qui ressemblait fort à celle d'un homme en crédit.

Au bout de trente ans, le vieux Balthazar, vrai paysan du Danube, n'était ni plus riche ni plus connu pour cela. Naturellement sobre, abrupte de manières, vivant de peu, sans ambition, il ne se targuait point de sa faveur, ne fréquentait personne, et n'avait d'autre affection que sa petite-fille, une enfant charmante, orpheline de père et de mère, qui tenait son modeste ménage.

Cependant, en sentant les années s'accumuler, cette affection finissait par lui donner quelquefois à réfléchir. Cette enfant n'avait pas de dot et il se prenait à regretter de ne pas y avoir songé plus tôt, en mettant à profit les bontés de l'impératrice. Mais il était pour lui-même d'une discrétion qui allait jusqu'au scrupule, et s'il lui

était arrivé d'obtenir quelques grâces de sa maîtresse, jamais il n'en avait demandé pour son compte.

Eh bien! ce fut sur cet homme, dont l'existence murée lui fut révélée par ses agens, que la princesse Amélie jeta ses vues (1). Instruite de l'attachement du vieillard pour sa petite-fille, elle lui fit offrir une somme importante, dix mille ducats, destinés à la dot de l'enfant, s'il consentait à se faire auprès de l'impératrice l'intermédiaire d'une bonne œuvre étrangère à la politique et aux affaires, et la plus charitable que Sa Majesté aurait dans sa vie l'occasion d'accomplir.

Après quelques hésitations, Balthazar, instruit qu'il s'agissait du baron de Trenck, et touché du sort du pauvre prisonnier, accepta le marché, moins pour lui que pour sa chère petite-fille.

Mais encore, ne dépendait-il pas de lui d'aborder à l'improviste un sujet si délicat. Il fallait une occasion, et comme elle tardait à venir, il y avait à craindre que le brave homme, se faisant très vieux, ne fût tout d'un coup forcé par ses infirmités de cesser son service auprès de Marie-Thérèse.

(1) Il importe de rendre à César ce qui vient de César; ces particularités très curieuses nous sont fournies par l'excellent et précieux ouvrage du baron Thibault, qui vécut à la cour de Prusse et connut beaucoup le baron de Trenck.

Sur ces entrefaites, éclata à Magdebourg la catastrophe qui réduisit Trenck au dernier degré de la misère, et contraignit Léo, ou plutôt Léa, de renoncer à son œuvre de délivrance.

Menacée, poursuivie par la haine impitoyable, par le ressentiment inassouvi du major, elle reprit ses vêtemens de femme. Elle les avait naguère quittés, à la mort de sa mère, pour traverser seule, on s'en souvient, les routes de la Prusse, sur lesquelles elle devait rencontrer Trenck l'étudiant, et, avec lui, l'amitié, l'amour de toute sa vie.

Cette simple substitution suffit, mieux que de grands moyens, à dépister la vigilance de Jackinsky; il ignorait le sexe de Léa; il n'eut garde de la faire rechercher sous son costume légitime.

Cette métamorphose eut encore d'autres heureuses conséquences. Léa se rendit à Berlin, et les portes du palais de la princesse Amélie, qui étaient restées closes devant un vêtement masculin, s'ouvrirent devant ceux d'une femme.

Nous ne chercherons pas à pénétrer ce qui se passa dans l'entrevue de ces deux femmes, sœurs par l'amour et sœurs par la souffrance. Ce fut un entretien mystérieux et touchant, où chaque parole partait de cœurs attendris qui s'entendaient à demi-mot, où il y eut plus de larmes que de discours. Rien n'en transpira ; les murs du palais en gardèrent le secret.



Tout ce que nous pouvons présumer, c'est que, sur les conseils de Léa, la princesse envoya de nouvelles instructions à ses agens de Vienne.

Elles arrivèrent à propos, et furent parfaitement comprises, car quelques jours après, le vieuxBalthazar, miné par la maladie contre laquelle il luttait depuis longtemps, demandait à l'impératrice l'autorisation de se faire aider dans son service par un homme sûr et fidèle, dont il répondait comme de lui-même. Cette permission fut octroyée non sans un regret, que ne tarda pas à dissiper l'aspect de ce remplaçant. On n'en sera pas surpris, celui-ci n'était autre que le digne serviteur de Trenck, notre ancien ami Roller, dont l'aspect honnête, les cheveux grisonnans, inspirèrent à la souveraine une sympathique confiance.

Dans le commencement, il accompagnait Balthazar en sa qualité d'auxiliaire, puis, l'état de celui-ci exigeant un repos absolu, momentanément au moins, il vint seul faire le service.

En très peu de temps, guidé par sa sagacité, non moins que par les conseils de Balthazar, dont il s'appliqua à suivre de point en point l'exemple, affectant une brusquerie, un détachement qui n'étaient ni dans son caractère, ni au fond de sa pensée, il conquit, dans les bonnes grâces de Marie-Thérèse, la même place que son prédécesseur.

Dès lors, il n'eut plus qu'à guetter cette occasion propice, que Balthazar n'avait pas rencontrée, pour mener à bien l'entreprise dont il restai seul chargé.

Ce fut long encore, et la paix d'Hubertsdorf fut signée sans qu'il trouvât moyen d'entrer en matière. Mais cette paix n'engageait que la cessation des opérations militaires ; il restait une foule de détails qui, selon les us et coutumes de la diplomatie, devaient forcément entraîner d'assez longs retards.

Roller ne perdit pas courage ; il continua son service auprès de l'impératrice avec un zèle discret qui eut pour résultat de lui faire faire de grands progrès dans sa confiance.

Enfin, un matin, Marie-Thérèse, satisfaite sans doute de la tournure des affaires, et ayant en conséquence dormi d'un excellent sommeil, se réveilla de la plus belle humeur du monde.

— Eh bien! dit-elle, en s'étirant avec morbidesse, que pense-t-on de la paix que j'ai conclue avec le roi de Prusse?

— La paix?... répéta Roller sans discontinuer son occupation, ma foi, madame, je ne sais pas trop, moi... Je ne me mêle guère de ces choses-là.

— Sans t'en mêler, tu as des oreilles, et tu dois savoir si l'on est content.

— Pourquoi ne le serait-on pas, si cela vous fait plaisir?

— Certainement que cela me fait plaisir; il me semble que je ne m'en cache pas...

— Qui peut savoir?

— Comment! qui peut savoir?... dit l'impératrice en riant de cette sortie.

— Sans doute. Est-ce que nous autres, gens de rien, nous comprenons quelque chose à ce qui se passe dans l'esprit des grands?... Ils ont, prétend-on, tant de masques sur leur visage!... Le mieux est de ne pas chercher à voir ce qu'il y a dessous; et quant à moi, c'est ce que je fais.

— Vieux grondeur!... Tu es bien le second tome de ton digne compère Balthazar; les deux font la paire!

Roller ne releva pas l'apostrophe; il s'éloigna sans répondre, car il avait fini sa besogne.

Mais sa brusquerie, merveilleusement jouée et calculée, porta ses fruits, et, le lendemain, Marie-Thérèse ne manqua pas de revenir à la charge.

— Ah! te voilà! dit-elle comme si elle le guettait, en l'entendant ouvrir ses volets. Sais-tu bien, mons Roller, que tu m'as dit hier une impertinence?

— Moi!... par exemple!... Je ne me souviens pas...

— Tu m'as dit en propres termes qu'il n'était pas sûr que je fusse bien aise d'avoir cessé la guerre. Tu supposes donc que je n'aime pas mes sujets?

— Oh ! madame, pardonnez-moi !... Je sais que vous êtes la meilleure comme la plus grande souveraine du monde !... Vous êtes notre mère à tous... mais...

— Mais ?... que veut dire ce mais ?

— Les plus grands princes font-ils toujours ce qu'ils veulent, et comme ils veulent ?

— Plaît-il ?

— Oh ! je réponds sur ma tête des intentions de Votre Majesté !... Mais si elle fait la paix, si elle fait la guerre, est-ce que je sais pourquoi ? Sais-je même si c'est ce qu'elle voudrait faire ? Certainement, vous voulez le bien de vos sujets; mais cela dépend-il toujours de vous?... Et quand cela en dépendrait ?...

Mais nous ne le suivrons pas à travers les mille et un détours qu'il employa pour arriver à éveiller la curiosité et l'intérêt de l'impératrice.

Les courts dialogues que nous venons de répéter suffiront pour donner une idée de l'adresse, de la prudence avec laquelle Roller, devenu par un sentiment si noble et si désintéressé un profond diplomate, dut manœuvrer avant d'arriver à son but.

Sans s'en douter, l'impératrice fut amenée à reconnaître qu'elle n'était pas toujours maîtresse de ses volontés, parce qu'elle en était sans cesse détournée soit par les ménagemens à observer vis-à-vis telle ou telle puissance

étrangère, soit par les manœuvres intéressées de ses ministres, soit, enfin, par ses propres distractions, résultat de préoccupations trop multipliées.

Piquée dans son amour-propre par cette démonstration, elle se mit en tête de prouver à son interlocuteur qu'aucune considération, aucune influence, aucune distraction n'étaient capables de l'empêcher de faire une bonne œuvre, quand l'occasion s'en présentait, et elle somma Roller de la mettre à l'épreuve.

C'était là que le brave serviteur de Trenck l'attendait. Mais il ne céda pas du premier coup.

Il se fit prier longtemps, pour aviver par la contradiction et une apparence de résistance les excellentes dispositions de l'impératrice. Puis, la voyant tellement engagée qu'elle ne pouvait plus revenir sur cette espèce d'engagement,

— Allons! madame, dit-il en bougonnant, puisque vous l'exigez absolument, je vais prendre un exemple au hasard... Vous ne m'en voudrez pas si je dis quelques sottises?...

— Parle toujours, je saurai rendre justice à tes bonnes intentions.

— C'est qu'il s'agit quasi de politique, et si les ministres de Votre Majesté apprennent jamais que je me suis permis d'empiéter sur leurs domaines...

— Sois tranquille, dit l'impératrice en riant, je ne te trahirai pas.

— A la bonne heure, mais il faut que j'aie une grande confiance dans Votre Majesté... Je me permettrai de lui rappeler qu'elle a en Hongrie une famille qui porte le nom de Trenck.

— Trenck?... certainement, et je me rappelle très bien, quoique tu m'accuses de graves oublis, qu'il y a eu un membre de cette famille qui commanda les Pandours, et qui, après avoir bien commencé, a très mal fini.

— Et voilà justement comme on vous trompe, comme on vous abuse; et quand vous devriez récompenser, il se trouve que l'on sévit injustement en votre nom... Ce Trenck, après avoir accompli de grandes choses pour l'honneur de vos armes, a été enfermé, par votre ordre, dans une forteresse, où il est mort misérablement.

— S'il était en effet innocent, je le regrette sincèrement. Mais puisqu'il est mort, le moyen de réparer cela?

— Il n'était pas seul de son nom, madame, et la réparation que vous ne pouvez plus lui donner, vous pouvez l'accorder à un autre membre de sa famille; cela fera compensation...

— Un parent du colonel des pandours!..... Oui, j'ai une idée confuse...

On conçoit que la mémoire de Marie-Thérèse ne fût pas très soudaine pour se rappeler

Frédéric, si l'on veut bien songer au temps considérable écoulé depuis l'audience où elle l'avait entretenu si gracieusement, et aux événemens immenses qui s'étaient succédé sans relâche autour d'elle pendant cette période.

— Ce Trenck, reprit Roller, était plus jeune que le Pandour, dont il était le cousin; son père était dans l'armée du roi de Prusse, et lui-même l'a quittée pour entrer dans la vôtre, où Votre Majesté en personne lui remit un brevet de capitaine.

— Continue, continue, je me souviens...

— Calomnié auprès du roi de Prusse, comme son cousin le fut auprès de vous, et plus malheureux peut-être que lui, il a été attiré dans un guet apens par les Prussiens, au moment où il se rendait en Hongrie pour votre service, et il gémit aujourd'hui depuis je ne sais combien d'années dans un horrible cachot. De quoi l'accuse-t-on? D'avoir livré à Votre Majesté les secrets du roi Frédéric... Or, vous savez bien, madame, que cela n'est pas vrai, qu'il ne vous a rien livré, et qu'il n'est coupable que d'avoir préféré votre uniforme à celui de la Prusse. »

— Voilà du nouveau! murmura l'impératrice en se soulevant sur ses oreillers, et jamais je n'ai su un mot de tout cela!

— Cependant, du fond de sa prison, il vous a adressé un Mémoire dans lequel il prouve

son innocence,—ce qui n'est pas difficile,—et il fait appel à votre justice.

— Un Mémoire, dis-tu? Mais je n'ai rien reçu de pareil!

— Quand je disais que Votre Majesté n'est pas libre de faire le bien qu'elle souhaite!... Vous voyez!

Et Roller se remit philosophiquement à ranger ses meubles, et à rétablir l'ordre dans la chambre impériale.

— Ah! mais, murmurait Marie-Thèrèse, c'est affreux, cela!... Voilà donc comme je suis servie!... Voyons, parle, toi, vieux Roller, tu peux bien suspendre une minute ta besogne, ce n'est pas si pressé.

— C'est que, madame, voici l'heure où l'on va venir prendre les ordres de Votre Majesté.

— On attendra! Achève, achève, je l'exige... Que faut-il faire pour prouver à tous ces traîtres que je n'ai pas besoin d'eux pour suivre les inspirations de mon cœur et de ma conscience?...

— Mon Dieu, madame, à votre place, moi, je profiterais de cette paix que vous avez faite, et j'écrirais tout simplement au roi de Prusse que ce Trenck, officier à votre service, n'a rien commis de pareil au crime dont on l'accuse; que vous répondez de son innocence à cet égard sur votre parole impériale; que vous souffrez infiniment de penser que vous êtes le prétexte

Frédéric, si l'on veut bien songe... qu'en sidérable écoulé depuis l'aud... efusera entretenu si gracieusemen... né, et de immenses qui s'étaie... olation que autour d'elle penda...

— Ce Trenck ... ement l'impéra- que le Pand... était dans ... madame; vous m'avez deme l'a mandé de vous indiquer une bonne œuvre... Vot... celle-là m'est venue à l'esprit... à cause des horreurs qu'on raconte sur la manière dont ce pauvre baron est traité. Puisse mon idée sourire à Votre Majesté!

— Va... va, vieux Roller, tu verras, quoi que tu en dises, que ce que je veux, je le veux bien.

En effet, peu de temps après, le roi recevait à Potsdam une lettre écrite par l'impératrice-reine elle-même, presque dans les termes qu'avait indiqués Roller.

Cependant, le traité d'Hubertsdorf était signé depuis cinq mois, sans qu'aucun changement se produisît dans l'épouvantable condition de Trenck.

Les régimens employés à la guerre de Sept-Ans étaient rentrés dans leurs garnisons et avaient partout succédé aux miliciens, dont le service devenait inutile.

Les prisonniers de guerre étaient partis de même par suite d'échange.

Le frère de la reine, le duc Ferdinand de

Brunswick, illustré par le rôle qu'il avait joué dans cette guerre mémorable, venait d'être ré-'ntégré dans son gouvernement de Magde-ourg, où il avait temporairement eu pour nplaçans le landgrave de Hesse-Cassel et le 'ral de Saldern.

is, retenu dans sa principauté par les af-... de ce petit Etat et par les siennes propres, il n'avait pas encore repris son poste, et son absence privait Trenck d'un protecteur puissant, qui n'eût pas manqué de penser à lui, et à tout le moins de corriger la barbarie de ses geôliers.

Il restait donc plus que jamais livré sans défense à la férocité de son lâche ennemi. Mais encore quelques jours de retard, et sa longue agonie arriverait à son terme, et la clémence royale, en s'inclinant devant les désirs de Marie-Thérèse, viendrait butter contre un cadavre.

XIX

Le nouveau major

Par un beau jour du mois de juillet, un bruit si éclatant et si inusité qu'il dut parvenir jusqu'au fond de la tombe où Frédéric de Trenck achevait de s'éteindre, réveilla les échos farou-

ches et monotones de la citadelle de Magdebourg. Le tambour battait aux champs, les cuivres sonnaient, on entendait un cliquetis d'armes de toute espèce; mais, au demeurant, ces rumeurs, contre l'ordinaire dans ce lieu fatal, n'indiquaient rien de sinistre.

Il s'agissait, en effet, de l'arrivée d'un général en tournée d'inspection.

Nous avons vu, au début de cet ouvrage, que cette manière de surprendre son monde, soit par lui-même, soit par ses officiers, était essentiellement une tactique du roi de Prusse, et la longue guerre qu'il venait d'essuyer ne la lui faisait pas oublier.

Dans l'impossibilité de s'éloigner de Berlin ou plutôt de Potsdam, au milieu des affaires qui le réclamaient, il avait chargé du soin de le suppléer en Poméranie un de ses aides de camp, et, comme autrefois à Kœnigsberg, cet aide de camp se trouva être précisément notre ancienne connaissance Quintus-Icilius.

Seulement Quintus-Icilius avait monté d'un grade pendant la guerre; ce n'était plus le colonel, c'était le général Quintus-Icilius.

Par quels exploits avait-il conquis cette faveur?

Nous savons de reste que l'ex-professeur Guichard, devenu officier par la grâce du roi et baptisé par lui d'un nom emprunté au principal lieutenant de César, n'était pas un très grand guerrier.

Le roi l'avait employé principalement en Saxe, où, sans la présence d'esprit, sans la tempétueuse bravoure de notre ami Favra, qui continuait de servir sous ses ordres, il se serait, un certain jour, laissé, dit-on, enlever son régiment par l'ennemi. Mais le grand Frédéric l'aimait comme on aime ses créatures. Non-seulement il avait montré une indulgence exceptionnelle, mais il avait tenté de l'utiliser selon ses mérites et ses aptitudes, en lui confiant, à titre d'essai, la formation d'une légion à la romaine, composée de 6,666 hommes, fantassins, dragons et hussards.

L'idée n'était pas heureuse ; les cadres de cette milice romaine ne concordaient pas avec l'organisation des armées modernes, et le roi se vit forcé de la licencier, ou plutôt de la verser dans ses régimens à la prussienne, décimés par la mousqueterie et la mitraille des puissances coalisées.

Quintus-Icilius était bien toujours colonel, mais il n'avait plus de régiment. Le roi le nomma général.

Constatons d'ailleurs, car les déterminations de Frédéric II reposaient toujours sur un fait plausible, qu'il possédait certaines qualités plutôt théoriques que pratiques, qui justifiaient jusqu'à certain point ce choix. C'était aussi en raison de ces qualités que le roi aimait à l'employer dans cette mission d'inspecteur qui l'a-

menait en ce moment à Magdebourg, comme naguère à Kœnigsberg ; mais cette fois Favra ne l'accompagnait pas.

C'était donc l'arrivée inopinée du délégué royal qui causait le brouhaha auquel la citadelle était en proie. Le comte de Borck, travaillé par ses douleurs aiguës, ne put venir le recevoir; ce fut le major Jackinsky qui se présenta à sa place.

Cette substitution hiérarchique amena un nuage sur le front du général, mécontent d'avoir affaire à un officier d'ordre secondaire, et cette disposition se fit sentir dans la revue qu'il voulut passer immédiatement de la garnison de la citadelle. Il remarqua quelques négligences de détail dans l'équipement, dans la discipline, et ne se gêna pas pour rudoyer le major, forcé de courber la tête et de se taire.

Cette partie de sa tâche terminée, il voulut visiter l'intérieur de la place, et Jackinsky le conduisit successivement partout, excepté, on le comprend, dans le cachot de Trenck, dont aucun indice ne révéla l'existence à son œil investigateur.

Après cette visite, Quintus s'apprêtait à monter à cheval et à quitter la citadelle, quand soudain il s'arrêta, lâcha le pommeau de sa selle, où il avait déjà la main, et se frappant le front,

— Ah! ça, mais, dit-il comme un homme qui se souvient, c'est bien ici, à Magdebourg, qu'on

l'a renfermé, ce malheureux!... Comment se fait-il que je ne l'aie pas vu?... Serait-il mort par hasard?

Le général n'avait prononcé aucun nom, mais cette question s'adressait à Jackinsky, qui ne la comprit que trop, car il ne put s'empêcher de pâlir.

— J'ignore de qui vous voulez parler, mon général, répondit-il en tâchant d'affermir sa voix.

— Eh parbleu! je veux parler d'un pauvre diable qui doit pourrir ici dans quelque coin depuis bien des années. Voyons, monsieur, où est-il, ce baron de Trenck ?

Ce dernier mot coupa la respiration à Jackinsky ; il hésita à répondre.

— M'avez-vous entendu, monsieur? insista impérativement Quintus, singulièrement frappé du trouble du major. Je vous demande ce que vous avez fait du baron Frédéric de Trenck ?

— Général, dit Jackinsky en cherchant ses mots et une idée, il est en effet ici. Mais...

— Montrez-le moi, interrompit brusquement Quintus-Icilius sans prendre garde à cette réticence; je veux le voir.

Il n'y avait rien à répliquer. L'œil du général s'attachait sur lui avec une autorité qui n'admettait aucun subterfuge. Jackinsky le comprit.

— Veuillez m'accompagner, mon général, dit-il.

Pâle mais résolu, il conduisit son supérieur, qui marchait un peu derrière lui, sans lui adresser une seule parole.

Il lui fit descendre les marches qui aboutissaient au cachot de sa victime, et d'un signe enjoignit à un porte-clefs d'ouvrir.

— Où diable sommes-nous ? dit Quintus-Icilius.

Et pendant que le porte-clefs, un peu ému par la présence d'un si haut personnage, obéissait, il examinait, à la clarté des torches portées par deux guichetiers, cet escalier humide, ces murs, cette voûte où l'on respirait une atmosphère funèbre.

— C'est un souterrain, un puits, cela, ce n'est pas un cachot!... Il est impossible qu'on ait enfermé dans ce sépulcre une créature vivante!

— Pardonnez-moi, mon général, on a dû y renfermer le plus dangereux, le plus indomptable de nos prisonniers, parce que c'était l'unique moyen de l'empêcher de s'évader.

Quintus ne répondit pas. Il était profondément absorbé par ce qu'il voyait.

La porte finit par rouler en criant sur ses gonds rouillés et épais; le général fit un pas pour entrer, mais l'air pestilentiel qui s'exhalait de ce lieu maudit l'arrêta un instant.

Ce ne fut d'ailleurs qu'une hésitation involontaire.

— Voyons!... prononça-t-il gravement.

Surmontant cette première impression, il franchit le seuil, et quand il se fut fait à la lueur blafarde, absorbée par les murs, il regarda; mais un frisson d'horreur le saisit en distinguant le spectacle étalé sous ses yeux.

—Ah ! s'écria-t-il en se frappant le front; ah! grand Dieu !

Ce squelette hâve, décharné, replié sur lui-même, écrasé sous le poids de ses chaînes, cette tombe béante devant lui, cette épitaphe ironiquement féroce, toute cette mise en scène infernale, lui produisait l'effet d'un cauchemar horrible, invraisemblable.

Il restait immobile, frappé de stupeur et d'épouvante.

Quant au prisonnier, l'œil fixe, atone, il ne manifestait même pas, par un signe, par un mouvement quelconque, qu'il s'aperçût de la visite qu'on lui rendait.

Quintus, remué jusqu'aux entrailles, bouleversé. s'approcha enfin, en opérant un effort pour reprendre son sang-froid, et d'une voix compatissante et émue :

— Trenck... mon cher Trenck, me reconnaissez-vous ?... demanda-t-il.

Le prisonnier leva les yeux avec indifférence, les laissa errer sur son visiteur, puis les baissa sans répondre.

—L'infortuné !... dit Quintus en essuyant une larme.

On se taisait autour de lui, mais les officiers de sa suite, descendus avec lui, ne cachaient pas leur horreur pour un tel supplice, et les guichetiers eux-mêmes semblaient comprendre, pour la première fois, dans quel épouvantable drame on leur avait imposé un rôle.

Jackinsky restait, en apparence du moins, impassible ; toutefois le reflet des torches éclairait ses traits livides.

— Mais, exclama Quintus éclatant tout à coup, quel est donc le bourreau qui a inventé de pareilles tortures?...

— Le bourreau?... le bourreau?... s'écria le prisonnier en se dressant comme galvanisé, avec un sinistre bruit de chaînes, et promenant autour de lui des regards soudain ranimés et chargés d'éclairs, — c'est lui! lui!...

Et ses deux mains amaigries, séparées par l'inflexible barre de fer, désignaient Jackinsky, dont la pâleur redoubla sous ce geste vengeur.

Quintus porta sur lui son regard indigné et sévère :

— Est-il donc vrai? demanda-t-il ; c'est vous, monsieur le major, qui avez pris sous votre responsabilité ce supplice dont l'antiquité, si riche pourtant en raffinemens de tortures, n'offrirait pas l'équivalent?

Puissance de l'habitude! en ce moment si grave, le pédagogue Guichard trouvait encore moyen d'effacer le général Quintus-Icilius.

Mais nul n'était en état de faire cette remarque, les esprits étaient absorbés par une préoccupation plus grave.

— Mon général, répondit Jackinsky en s'efforçant de faire bonne contenance, j'ai des ordres personnels de Sa Majesté ; je ne crois pas avoir dépassé la ligne de mes devoirs...

— Vos devoirs, monsieur, répliqua sévèrement Quintus, vos devoirs sont d'être sévère, mais non pas d'être inhumain.

— Cependant...

— Taisez-vous... Moi seul ai le droit de parler ici ; car j'y représente le roi... Faites appeler sur-le-champ des forgerons, et qu'on détache ce malheureux... Je ne quitterai pas cette tombe que je n'aie vu enlever ses fers.

Le major n'eut pas même besoin de répéter cet ordre.

Des subalternes, de ces gens empressés à flatter l'homme qui a la force véritable, et à tourner le dos à des supérieurs disgraciés, couraient déjà chercher les ouvriers attachés au service de la place, ceux-là mêmes qui avaient rivé ces fers qu'ils allaient briser.

— Quant à vous, monsieur, reprit Quintus d'un ton plein d'un écrasant mépris, vous n'êtes plus rien ici...

— Général !... balbutia le major, qui n'avait pas prévu que les choses pussent aller jusque-là.



Quintus poursuivit d'un ton péremptoire et glacial :

— Un bourreau n'est pas fait pour commander à de braves soldats... Je vous retire le service de la citadelle, et puisque M. le colonel de Borck n'est pas en état d'exercer ses fonctions, le plus ancien officier après vous prendra votre place... Allez, monsieur, retirez-vous; vous garderez les arrêts, jusqu'à ce que j'aie fait mon rapport à Sa Majesté.

Jackinsky s'éloigna, ses acolytes habituels, les porte-clefs, ne lui éclairèrent même pas le ténébreux escalier.

Fidèle à sa parole, le général ne voulut quitter ce lieu sinistre qu'après la chute du dernier des cercles de fer qui attachaient Trenck à ses chaînes.

Quant à celui-ci, il ne proférait pas un mot; il était retombé dans sa farouche inertie, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, n'ayant plus conscience de lui-même.

— Où est l'officier qui doit prendre le commandement de la citadelle? demanda Quintus.

— C'est moi, mon général, dit en s'avançant un vieil adjudant à la figure honnête et digne.

— Monsieur, je vous recommande le prisonnier. Qu'on le transporte dans une chambre convenable, qu'on fasse venir le docteur de la garnison, qu'on ait pour cet infortuné tous les

égards compatibles avec la simple privation de sa liberté.

L'officier s'inclina, et Quintus ajouta :

— Que le sort du major vous serve de leçon; rappelez-vous les paroles du poète : *Homo sum et nihil humanni à me alienum puto.*

Sur ces mots naïvement pédantesques, Quintus-Icilius jeta encore un regard de commisération sur ce jeune homme qu'il avait présenté naguère, adolescent encore et si brillant à la cour de son roi, et qu'une fortune jalouse avait précipité dans cet abîme.

Frédéric véritablement n'avait rien vu, rien entendu, rien compris. On essaya de le faire marcher, mais ses jambes se refusaient à le soutenir; il fallut le porter dans la chambre préparée à la hâte pour le recevoir.

Rendons justice aux gens de la citadelle, jusque-là contraints d'obéir à la consigne dictée par le major de place: à peine affranchis de son influence tyrannique, ce fut à qui mettrait le plus d'empressement pour exécuter les ordres humains du général. On l'entoura de soins, de bons traitemens. Le docteur se fixa au chevet de son lit jusqu'à ce qu'il pût répondre de lui.

Ce fut l'affaire de plus d'un jour, mais moins long encore qu'on ne le supposerait. Telle était l'énergie, la puissance de sa constitution, que, non-seulement il revint à la vie, mais peu à peu, lentement d'abord, puis plus vite, quand il

eut surmonté la première crise, il recouvra une partie de ses forces, et ses facultés, objet de ménagemens analogues, suivirent graduellement l'impulsion de ses organes vitaux.

On lui donna des livres, une bible, qu'il avait souvent réclamée, et dont la lecture lui avait été interdite depuis son retour dans la citadelle.

Dès qu'il se trouva en état de marcher, on lui permit de se promener sur le rempart. Les officiers, heureux de réparer leur sévérité involontaire, se disputaient le plaisir de lui tenir compagnie, et s'empressaient de satisfaire ses questions sur les événemens qu'on lui cachait pendant sa dernière détention.

Pour Jackinsky, sa présence n'était plus à craindre : obligé de garder les arrêts, prisonnier à son tour, dans sa chambre du moins, il était devenu invisible.

Mais les nouvelles de la politique, si importantes qu'elles fussent pour Trenck, n'étaient pas celles dont il s'informa avec le plus d'intérêt et qui lui causèrent la satisfaction la plus vive. Il se préoccupait bien autrement du sort de Léa et d'Hermann, et ce fut avec une sorte d'ivresse qu'il apprit que ses espérances ne l'avaient point déçu, et qu'ils avaient échappé aux poursuites de Jackinsky.

S'il ne pouvait connaître encore ce qu'ils étaient devenus, du moins avait-il la consola-

tion de les savoir sauvés et de ne plus trembler pour eux.

Tout enfin aurait été pour le mieux, mais un mois, le sixième depuis la paix, s'écoula encore, et du dehors aucune nouvelle.

Quintus-Icilius était pourtant homme de parole; sa sympathie pour son ancien protégé, son indignation pour Jackinsky partaient du cœur. De retour à Berlin, il avait remis lui-même au roi un long rapport sur sa visite à Magdebourg.

Le major n'y était pas épargné, et l'état dans lequel il avait trouvé Frédéric y était peint sous les couleurs les plus attendrissantes.

Le roi n'était pas facile à émouvoir; deux fois il avait éludé les ouvertures que lui adressait l'ambassadeur d'Autriche, auquel Marie-Thérèse, de son côté, avait recommandé personnellement la délivrance du prisonnier.

La lettre autographe de l'impératrice-reine lui parvint enfin, et cette démarche coïncidant avec les détails navrans des cruautés exercées à son insu contre un homme qu'il avait prescrit de retenir, mais non de martyriser, il prit la plume et répondit à son alliée :

« Je n'ai rien à refuser à Votre Majesté. »

Puis à Quintus-Icilius il dit un matin, comme s'il eût parlé d'une chose déjà ordonnée depuis longtemps :

— Eh bien, ce baron de Trenck est-il enfin

parti?... Avez-vous réglé les affaires de cette citadelle de Magdebourg?

— Tout va l'être immédiatement, répondit Quintus, puisque c'est l'ordre de Votre Ma- esté.

— A la bonne heure, et je m'en fie à vous, pour mettre là quelqu'un de sûr et d'honnête.

Quintus, accoutumé aux façons du maître, tenait, en effet, depuis plusieurs jours, préparés tous les ordres nécessaires; il ne manquait qu'une signature.

En conséquence, et vers les premiers jours du mois d'août, un nouveau major, nommé sur sa présentation, arriva à la citadelle de Magdebourg, et se fit reconnaître au lieu et place de Jackinsky, auquel on signifia du même coup sa destitution et l'ordre de quitter sur-le-champ la place.

Aussitôt les formalités réglementaires accomplies, ce nouveau major se fit conduire à la chambre de Frédéric, accompagné de ses adjudans.

Il poussa vivement la porte, et pénétrant comme une bombe,

— Mon cher Trenck, fit-il brusquement, voulez-vous me permettre de vous embrasser?...

— Favra!... le capitaine Favra!... s'écria Trenck en lui rendant avec une joie attendrie son accolade.

— Non pas s'il vous plaît le capitaine, mais le major Favra, reprit en riant le brave officier, et j'ai eu assez de peine à gagner ce diable de grade pour que vous me pardonniez d'y tenir un peu !

Et de fait, à voir l'énorme balafre qui lui traversait le front en diagonale et lui coupait le sourcil gauche, on pouvait supposer que ce grade de major avait coûté cher à notre ami Tempête.

— Je vous félicite bien sincèrement, lui dit Frédéric.

— Diable m'emporte ! je ne sais trop s'il y a de quoi, fit-il en grondant ; avoir son physique complétement gâté, et après sept ans de guerre, obtenir pour récompense de finir major de place à Magdebourg !

— Quoi, c'est vous qui ?...

— Eh oui, mon bon ami, c'est moi qui remplace Jackinsky, un fier gredin, à ce que je me suis laissé dire, et qui n'emportera pas vos bénédictions.

Le nom seul de son bourreau amena un nuage sur le front rasséréné du convalescent.

— Laissons cela, dit-il en tressaillant de tous ses membres ; il est heureux pour ce misérable que je ne sois pas libre.

— Eh ! mon cher, quand vous le seriez, vous imaginez-vous qu'on vous laisserait la faculté de courir après lui ?... Non pas, bien sûr, que le

roi tienne à la peau de cette bête féroce; mais j'ai lieu de supposer que si Sa Majesté ouvrait les portes de votre prison, elle y mettrait certaines conditions, comme, par exemple, de quitter la Prusse, et de jurer de n'y jamais rentrer.

— Favra! Favra! vous m'apportez ma liberté... s'écria Trenck en fixant un regard anxieux sur la physionomie ouverte et joyeuse du major.

— Diable m'emporte! ai-je dit cela?

— Non... mais je vous devine, je vous comprends!... Vous savez que je sors à peine de ma tombe... et vous voulez me ménager... Oh! rassurez-vous!... je suis fort... Voyez... dit-il en se levant et en marchant droit et ferme par la chambre. Et puis, est-ce qu'on meurt de joie?...

— Ah! ma foi, éclata Favra, je ne me sens pas le courage de vous cacher plus longtemps une bonne nouvelle... Oui, Trenck, oui, mon cher camarade, vous êtes libre... Voici l'ordre du roi.

Une acclamation enthousiaste des officiers qui assistaient à cette scène éclata à ces mots.

— Libre!... libre!... exclama Trenck en arrachant le papier au major et en le dévorant des yeux, pour s'assurer que ce n'était pas le retour d'un de ces rêves cruels qu'il avait faits si souvent durant ses heures de supplice.

Oui, libre!... et c'est signé de la main du...

Mais il ne put achever; l'émotion suspendit la parole à ses lèvres; le papier s'échappa de ses mains; il tomba sans connaissance entre les bras des adjudans accourus pour le recevoir.

— Tonnerre! s'écria Favra en s'arrachant une poignée de cheveux, juste ce que je craignais:... Triple brute que je suis!

On se hâta de le rassurer, car Trenck l'avait dit, on ne meurt pas de bonheur; il ne tarda pas à revenir à lui, et bientôt toute trace de danger disparut, pour ne laisser place qu'à une immense joie.

Ce n'était dès-lors plus un prisonnier, c'était un hôte, et chacun de l'entourer, de le fêter, de le complimenter. Sa délivrance était pour tous, chefs et soldats, surveillans et guichetiers, un bonheur qui rayonnait sur les visages et se reflétait dans les moindres actions. Mais personne n'en jouissait autant que cet excellent major Tempête, qui ne le quittait pas d'une seconde. Il ne voulait pas perdre un des derniers instans qu'il leur restait à passer ensemble; il lui offrait sa bourse, il commandait les tailleurs pour remplacer bien vite par des habits élégans la triste livrée de la prison.

De leur côté, les officiers tenaient à célébrer en même temps la mise en liberté de leur prisonnier et la bienvenue de leur nouveau chef; un banquet fut organisé par enchantement. On

n'épargna rien; les meilleurs vins accompagnèrent tant de toasts, que quand on se décida à quitter la table, Favra éprouva le besoin d'aller respirer l'air sur le rempart, où il entraîna Frédéric, afin de lui faire ses adieux sans témoins.

— Diable m'emporte! commença-t-il, voilà le plus beau jour de ma vie!...

— Cher Favra, vous êtes un ami fidèle!...

— Quant à cela, je crois avoir quelque droit de m'en vanter; car enfin, fit-il en baissant la voix avec expansion, vous auriez pu, mon pauvre ami, vous épargner les dix années que vous venez de perdre dans cette affreuse prison, et qui, jointes au temps que vous avez passé à Glatz, font un total effrayant!... Pourquoi, diantre, n'avez-vous pas profité des occasions que je vous fournissais à plaisir dans notre voyage de Dantzick à Berlin, à la suite de votre arrestation?... Ah! c'est là que vous m'avez fait faire du mauvais sang!

— Y pensez-vous, mon vieux camarade? En profitant de ces occasions que je devais à votre générosité, j'aurais compromis votre position, votre avenir!...

— La belle affaire!... Mon avenir! Voyez où j'en suis venu!... Sacrifiez-vous donc pour ces grands mots : l'honneur, la gloire, la faveur des souverains!... A quoi cela mène-t-il? A devenir sur ses vieux jours le geôlier d'une prison d'E-

tat!... Parbleu! vous la donnez belle! Il est aimable l'avenir que vous me sauvegardiez!... Qu'est-ce que cela, en comparaison du lamentable et injuste martyre d'un homme innocent comme vous l'êtes!...

Favra s'arrêta, tordit sa moustache avec une énergie sourde, et reprit d'un ton plus pénétré, s'il est possible :

— Ah! c'est que je sais la vérité maintenant, et je vous demande pardon d'en avoir douté un jour!... Vous avez été victime du plus tyrannique arbitraire...

— Eh quoi! dit Frédéric, vous le proclamez aussi, vous? et de qui tenez-vous cela?

— Oh! d'une personne qui le sait bien. Oui, mon très cher, d'une femme.

— D'une femme?

— D'une femme charmante, je me plais à le proclamer, quoiqu'elle ait fait fi de ma chienne de figure balafrée.

— Mais encore, cette femme?...

— Vous ne devinez pas?... C'est Mme du Troussel.

— Mme du Troussel? dit Trenck étonné, je ne la connais pas.

— Vous ne connaissez pas Mme du Troussel! Ingrat! vous ne l'auriez pas reniée ainsi quand on l'appelait à la cour la belle de Kleist!

— Quoi! c'est Mme de Kleist?

— Diable m'emporte! vous êtes facile à éton-

ner. Sans doute, c'est Mme de Kleist, qui a épousé en je ne sais plus combien de noces le colonel d'artillerie du Troussel, et qui a été barbarement éloignée de la cour. Ai-je besoin de vous dire pourquoi et par qui?... Ah! mon cher Trenck, notre Fritz est certainement un grand homme; mais, entre nous, ses philosophes l'ont diablement gâté.

A la suite de cette conversation, Favra remit à Frédéric trois cents ducats, dont il était chargé pour lui, afin d'assurer son voyage. Notre ami se hâta d'en faire deux parts : l'une, qu'il garda, car il ne pouvait partir sans argent; l'autre, qu'il répartit entre les gens du service de la prison et la veuve du grenadier Geffardt, mort depuis plusieurs années, mais dont il n'oubliait pas les généreux services.

Il venait de terminer cette distribution, quand un messager apporta pour lui, avec un certain mystère, une lettre qui lui fut aussitôt remise, et dont l'écriture lui était inconnue.

Il prit congé de Favra, et, rentré dans sa chambre pour y passer sa dernière nuit, il rompit le cachet de cette missive.

En voici le contenu :

« Un ami qui désire être des premiers à féliciter M. le baron de Trenck de sa délivrance, le prie instamment de diriger sa sortie des États prussiens par la ville frontière d'Halberstadt, dans le Harz. Il trouvera dans le faubourg du

Nord une auberge, à l'enseigne de l'*Aigle noir*, où il coucherait demain soir et où une voiture viendrait le prendre dans la matinée d'après-demain pour le conduire en un lieu où sa présence est vivement souhaitée.

» On connaît la discrétion de M. le baron de Trenck, on en a eu la preuve il y a un an à Magdebourg. On croit donc inutile de lui recommander le plus absolu silence sur ce qui fait l'objet de cette lettre. C. L. DE P. »

Cette lecture plongea Trenck dans un dédale de suppositions aisé à comprendre, et qui mirent son esprit à la question. De qui émanait cet avis énigmatique ? Les initiales inscrites au bas, non moins que certaine allusion à son équipée du fort de l'Etoile, semblaient désigner le baron de Pœllnitz, le prudent chambellan, directeur de l'Opéra et des fêtes de la cour de Berlin.

Oui, plus il étudiait ce billet, plus il y trouvait la marque du vieux diplomate; mais que lui voulait ce cauteleux personnage? Si la princesse Amélie eût été moins étroitement gardée par son frère, il aurait pu supposer qu'il s'agissait d'une réunion avec elle. Mais la chose était trop improbable pour qu'il s'y arrêtât.

Ce n'est pas au bout de dix ans qu'Amélie trouverait le courage de tromper la surveillance fraternelle, n'ayant pas su le trouver en un si long espace de temps.

Ne s'agissait-il point plutôt d'un message de sa part ? Peut-être étaient-ce des nouvelles d'Hermann et de Léa?

Quoi qu'il en soit, il n'hésita pas, et résolut d'avoir la clef de l'énigme, car dût-il y rencontrer un nouveau piége, il irait à ce singulier rendez-vous. Sous le rapport de l'esprit d'aventures, sa captivité ne l'avait pas changé; c'était toujours le même homme.

Sa nuit fut terriblement agitée. Il était assailli par un tourbillon de sentimens qui se heurtaient dans son esprit, sans lui permettre de dégager nettement de ce chaos les liens d'amour et de reconnaissance qui enchaînaient sa pensée et ses aspirations à la princesse et à Léa.

Mais un sentiment bien formulé, bien net, celui-là, et dont la voix parlait haut, c'était son besoin impérieux de vengeance contre l'infâme Jackinsky.

Il y avait là de quoi le tenir éveillé; aussi venait-il seulement de s'assoupir, quand on entra le prévenir que l'heure du départ avait sonné, et que tout était prêt pour le voyage.

On avait apporté les habits commandés la veille; il les passa et se trouva promptement équipé en bottes, en uniforme et l'épée au côté; il se regarda dans le miroir, et il s'avoua avec une naïveté bien excusable, qu'il n'avait pas perdu toute sa belle mine et sa tournure de gentilhomme. Mais sa tête continuait de

déborder de joie, de projets de bonheur; il se regardait, se regardait encore, et se demandait si c'était bien lui, le pauvre prisonnier qui agonisait un mois auparavant au fond d'un *in pace* ?...

Et tout ce monde qui le fêtait, s'empressait, l'acclamait ! ces physionomies qu'il n'avait connues que sombres et farouches, et qui lui apparaissaient rayonnantes et sympathiques !

Descendu dans la première cour de la citadelle, il trouva deux chevaux sellés, harnachés, avec porte-manteaux, pistolets dans les fontes, tenus par des soldats et l'attendant.

Pourquoi deux?... Ah! c'est que près de ces chevaux veillait un homme d'aspect grave, aux cheveux grisonnans, dont les traits l'émurent jusqu'au cœur, quoiqu'il ne les eût pas vus depuis bien des années.

— Roller! mon vieux Roller!... s'écria-t-il, en s'élançant vers lui.

— Oui, monsieur le baron, répondit le vieillard, c'est moi... Vous plaît-il que je reprenne auprès de vous mon service ?

— Ah! mon ami, dit Trenck les larmes aux yeux, je n'espérais pas te revoir jamais... Dans mes bras! viens dans mes bras!...

— Mon bon maître !...

— Viens, te dis-je, ce n'est plus un maître qui te parle, c'est un ami.

Roller l'embrassa en pleurant; mais bientôt

il surmonta son attendrissement, en présence de la foule des officiers qui se pressaient autour de Trenck et se disputaient la faveur de lui serrer la main.

Le major Tempête, attardé par son service, arriva à son tour, en fendant la foule comme un léviathan, pour se jeter dans les bras de Frédéric.

— Adieu, adieu, mon cher Trenck, lui dit-il, en dévorant ses larmes, et puisse le bonheur que je vous souhaite racheter les tortures que vous avez endurées ici !

On se sépara enfin, et Trenck, accompagné de son fidèle Roller, franchit le pont-levis de cette odieuse forteresse.

— Où allons-nous, monsieur le baron ? demanda Roller.

— A Halberstadt, mon ami.

— Alors passons par là, et si nous voulons y être avant ce soir, ne nous amusons pas en route, nous avons plus de dix lieues à faire.

XX

L'auberge de l'Aigle noir

Libre!... Il était libre!... Cette idée avait beau remplir son esprit depuis vingt-quatre heures, il ne la comprenait pas encore; mais quand il se sentit seul dans les rues, dans la campagne, seul du moins avec Roller; quand il respira à pleins poumons cet air qu'on lui avait refusé pendant tant d'années, quand il revit l'espace, la plaine, l'horizon sans bornes, il éprouva un vertige, et fut obligé d'arrêter son cheval et de se remettre.

Il était positivement ivre; il riait, il pleurait même; qui l'aurait jamais prévu, en sortant de cette ville de Magdebourg, dont le nom, si peu de temps auparavant, lui causait une invincible épouvante! Il se parlait à lui-même, il considérait son nouvel équipement, les armes qu'on lui avait rendues, comme à un gentilhomme, comme à un officier loyal; il s'amusait comme un enfant à se répéter son nom, à écouter l'effet de sa propre voix dans l'espace.

— Trenck!... Trenck!... Est-ce moi?... Moi libre, en pleine campagne! Il n'y a plus de geôliers, plus d'espions, plus de traîtres autour de moi!... Je n'ai plus à craindre de retomber dans les piéges, dans les fers, dans les ca-

chots!... Il ne me guette plus de son œil fauve, lui...

Ce souvenir de son bourreau passa comme un nuage de sang sur sa joïe; puis un éclair terrible jaillit de ses prunelles, ses deux mains se crispèrent :

— Oh! murmura-t-il avec un rire éclatant et terrible, si je le retrouvais!...

Au bout d'une seconde, il ajouta plus bas les dents serrées :

— Je le retrouverai! mon bonheur ne serait pas complet.

Roller, qui ne cessait d'avoir l'œil attaché sur lui et qui respectait l'explosion de ses premières sensations, saisit ce sombre retour à des préoccupations pénibles; il se hâta alors d'intervenir.

— Monsieur le baron ?... dit-il.

Le son de sa voix suffit pour rasséréner son maître.

— C'est toi, mon vieil ami; eh bien! parle, parle donc, j'ai besoin de t'entendre! Parle-moi de toi, d'eux, d'elles!... Tu ne m'en diras jamais assez, je veux tout savoir.

Roller ne demandait pas mieux, et chemin faisant, malgré la rapidité de la course, il trouva moyen d'initier son maître à tous les détails de son séjour à Vienne. Il lui expliqua les difficultés qu'il avait rencontrées, surtout chez les avides détenteurs de son héritage. Pendant les dernières années de la guerre, quand ils

pouvaient croire que l'Autriche ferait la loi à la Prusse, ils étaient devenus inabordables. Il fallut des efforts inouïs pour les obliger à payer la somme promise au capitaine Van Doez.

Cependant, la paix venue, ces vampires s'étaient humanisés en prévoyant que le légitime propriétaire pourrait d'un jour à l'autre recouvrer sa liberté, et leur demander des comptes. Grâce à cette crainte, Roller leur avait fait cracher une somme importante, dont il était porteur, et qui devait lui permettre d'attendre la régularisation de ses intérêts.

Mais ces questions de finance n'avaient pour Trenck qu'une importance secondaire, auprès de celles qui concernaient ses amis. Il prêta une oreille bien plus attentive au récit des relations singulières de son serviteur avec Marie-Thérèse, et quelle ne fut pas sa surprise et son soulagement, en apprenant la part de la princesse Amélie dans toute cette ingénieuse et patiente manœuvre, à laquelle il devait sa liberté!

Amélie!... Mais alors, il l'accusait donc à tort?... Elle était demeurée constante, elle n'avait pas perdu son souvenir, et pour n'avoir pas eu le périlleux dévouement de Léa, elle n'en avait pas moins agi efficacement, puissamment, dans son intérêt? Elle n'y avait épargné ni soins ni sacrifices?

Oui, ce lui fut un bonheur d'acquérir cette preuve, mais quels reproches il se fit en même

temps pour ses soupçons injustes contre cette noble femme! Avec quel entraînement il se promit de réparer cette faute, en lui vouant, dans son exil, une éternelle reconnaissance, puisque, hélas! il lui était interdit d'aller la lui jurer à ses genoux.

— Mais Léa?... Mais Hermann?... demanda Trenck avec une fiévreuse impatience.

Sur ce double chapitre, Roller ne put l'éclairer. Il ignorait absolument ce qu'ils étaient devenus, n'ayant pas reçu de leurs lettres depuis une époque qui coïncidait avec la fatale affaire du souterrain de la poterne.

Cependant, les renseignemens fournis à notre héros par les officiers de la citadelle suffisaient pour le tranquilliser; Jackinsky n'aurait pas manqué de se glorifier de la capture des fugitifs, et dès que la délivrance de Trenck leur serait connue, ils sauraient bien le rejoindre. Il engagea donc Roller à achever ses explications :

— Que vous dirai-je de plus, mon cher maître? fit celui-ci; c'est encore Son Altesse qui m'a fait savoir par ses agens que le roi venait de signer votre grâce, et alors vous pensez bien que je n'ai pas hésité. Certainement, l'impératrice-reine était très bonne pour moi, et j'avoue que son service n'était pas pénible; mais pouvais-je le mettre en balance avec le vôtre?

— Cher Roller!

— Bon ! est-ce que ce n'est pas naturel ?..... Mais c'est pour moi-même que je vous aime !... Cela se pourrait-il autrement ? Est-ce que je ne vous ai pas vu naître ? Est-ce que vous n'avez pas grandi sous mes yeux ? Est-ce que vous n'êtes pas la seule affection qui reste au pauvre vieillard et qui lui tienne lieu de patrie et de famille ?...

— Et toi, mon cher Roller, sache-le bien, tu n'es plus un serviteur, tu es un père pour moi ! Mais je pense que tu n'as pas quitté brusquement le service de cette excellente souveraine ?

— Tout m'a secondé. Le compère Balthazar s'est avisé d'avoir un regain de vigueur et de santé, qui lui a permis de reprendre ses fonctions, et vite j'en ai profité pour obtenir mon congé ; il me tardait tant de venir vous dire : Me voilà !... Je quitte une impératrice pour vous !... Ah ! certainement vous n'avez pas une couronne sur la tête, mais vous possédez dans le cœur un grain d'amitié qui vaut mieux pour votre vieux Roller que la faveur de tous les potentats du globe, dont je n'ai que faire.

En devisant ainsi, les deux cavaliers arrivèrent à Halberstad sur le tard, et légèrement fatigués par la grande chaleur du jour.

Ils se mirent en quête dans le faubourg du nord de cette auberge de l'*Aigle-Noir*, expressément désignée dans l'avis secret remis la veille à Frédéric.

Evidemment, l'auteur de la missive voulait du mystère, car cette auberge, située à l'extrémité du faubourg, se trouvait isolée de toute autre habitation. Son apparence, en outre, aurait éloigné des voyageurs trop délicats, car elle n'annonçait rien de confortable; au contraire. Mais Trenck ne cherchait pas un gîte raffiné, et puis, une mauvaise nuit est bientôt passée, quand on en espère de meilleures à la suite.

La maison donc semblait fort peu achalandée; aussi l'hôte, en voyant un cavalier de la distinction du baron s'arrêter à sa porte, escorté d'un domestique, accourut sa toque à la main, lui offrir ses services.

Ce bonhomme à la mine cupide et obséquieuse était aidé par un valet, le seul qu'il possédât, dont la mine ne valait guère mieux que celle de son patron.

Trenck interrompit ses complimens et ses questions sur ce qu'il convenait de donner à Son Honneur.

— Que l'on mène nos chevaux dans la meilleure écurie, dit-il, et qu'on en prenne grand soin.

— Tu entends, Joseph, répéta l'hôte, conduis les chevaux de Son Honneur dans l'écurie du fond, renouvelle la litière, bouchonne-les; ce sont de superbes bêtes, elles paraissent avoir fait une bonne étape; que rien ne leur manque.

Joseph s'apprêta à emmener les deux chevaux, mais Roller garda la bride du sien.

— Montrez-moi le chemin, dit-il au valet, je suis bien aise de voir les choses par moi-même.

Pendant qu'ils s'éloignaient pour gagner l'écurie par une vaste cour du corps de logis,

— Voyons la chambre que vous allez me donner? demanda Trenck.

— La plus belle, la plus commode, et certainement j'espère que Votre Honneur s'y trouvera bien.

La maison n'avait qu'un étage, les chambres de voyageurs avaient toutes leur porte, et en même temps leur croisée, sur une galerie extérieure, qui régnait le long du bâtiment, sur la cour, ainsi que c'était l'usage général alors.

L'hôte en fit ressortir la propreté, la commodité et l'ameublement, toutes choses qu'il voyait avec un amour-propre de propriétaire; mais le voyageur n'écoutait pas un mot de son parlage continuel; il déposa son porte-manteau et ses pistolets sur la table.

— Maintenant, dit-il, servez-moi à souper.

— Votre Honneur désire-t-il manger dans sa chambre?

— C'est inutile, s'il y a un autre endroit.

— Assurément, il y a la grande salle, mais je ferai servir Votre Honneur dans le salon particulier.

— Va pour le salon particulier.

— Que votre Honneur veuille bien me suivre.

On redescendit; le salon particulier était un réduit assez étroit, carrelé en briques, crépi à la chaux et séparé de la grande salle, qui servait en même temps de pièce d'entrée et de cuisine à l'auberge, par une porte vitrée sur laquelle retombait un rideau.

Mais tout faisait plaisir à notre héros, il souriait à tout, il trouvait tout bien, car il voyait les choses à travers le rayonnement de la liberté, et il lui semblait si bon de se mouvoir, de marcher, de s'asseoir à sa guise!

Il prit place devant une collection de mets modestes, mais assez abondans pour réparer ses forces, après les fatigues de la journée, et fit honneur au vin de couleur louche de l'aubergiste, émerveillé et flatté.

La nuit était devenue fort épaisse, et le baron achevait ce repas improvisé quand un cheval s'arrêta devant la maison.

Aussitôt, l'hôtelier de se précipiter à la rencontre de ce nouveau voyageur, avec des recommandations absolument pareilles à celles qui avaient accueilli ses premiers hôtes, et, ravi d'une affluence aussi extraordinaire, sa toque à la main, il renouvela la question suivante :

— Qu'y a-t-il pour le service de Votre Honneur?...

Ce voyageur était plus laconique que Trenck. Jetant les rênes aux mains du valet,

— De l'avoine pour mon cheval, dit-il ; une chambre pour moi.

Cette voix brève et rude fit bondir le baron sur sa chaise, comme s'il venait de sentir la morsure d'un aspic. Il suspendit le mouvement commencé pour porter son verre à ses lèvres; un frisson traversa son visage; suivant l'énergique expression de la Bible, il n'y eut pas un des poils de sa chair qui ne frémît.

— Entrez, monseigneur, reprit l'aubergiste ; je vais conduire Votre Honneur à sa chambre, la plus belle, la plus commode, la plus tranquille; après toutefois que Votre Honneur aura goûté de ma cuisine et de mon vin, qui sont, je m'en vante...

— Je n'ai pas faim, riposta brusquement le voyageur. Où est ma chambre ?

— Que Votre Honneur prenne la peine de me suivre.

Pendant qu'il allumait une lampe de ferblanc au foyer de la salle, Trenck, d'une main tremblante, non de peur, mais de fièvre, souleva le rideau sordide de son cabinet et dirigea vers le visage du nouveau venu, sur lequel se projeta en cet instant la clarté, un regard, un seul, mais affilé comme la lame d'un poignard.

— C'est lui! lui!... murmura-t-il en laissant retomber le rideau.

Et il se rassit; mais à la satisfaction calme qu'exprimait auparavant sa physionomie succédait une joie immense.

Le voyageur s'éloigna avec l'aubergiste, qui alla lui faire apprécier le mérite de sa chambre, toute pareille, sous le rapport de ses dispositions extérieures et de son luxe, à celle de Frédéric, et bientôt après Roller revint trouver son maître.

— Mon pauvre ami, lui dit Trenck, tu vas me juger bien exigeant. A peine es-tu arrivé, à peine as-tu fait souffler ton cheval, qu'il faut que tu repartes... J'attends dans cette auberge quelqu'un qui ne doit pas être vu, même par toi!

— Je suis à vos ordres, mon cher maître.

— Ecoute... Tu vas t'attabler là, manger un morceau, boire un bon coup de ce vin, et quand tu seras bien lesté, tu remonteras à cheval, tu marcheras devant toi jusqu'à la frontière, et une fois là, tu iras m'attendre à Brunswick. Je t'y rejoindrai, car je ne veux pas m'éloigner sans avoir vu le duc Ferdinand, et sans l'avoir remercié des bontés qu'il a eues pour moi dans ma prison.

— Il sera fait suivant vos désirs.

— Alors assieds-toi, et commence par le plus pressé.

— Comment, à la table de monsieur le baron!

— Obéis, ou je me fâche.

— Heureusement que monsieur le baron a fini, sans cela, je jure bien que...

— Te tairas-tu, vieil entêté!...

Trenck lui passa lui-même le plat, où restait une ample portion de viande rôtie.

Roller avala les morceaux doubles, but son verre en quelques gorgées, et se rendit à l'écurie, où Joseph, qui achevait de donner la prébende au cheval du dernier voyageur, se montra tout ébahi du dessein du vieux domestique de se remettre en route malgré la nuit, après une si courte halte.

Mais Roller, sans s'amuser à lui répondre, disposa lui-même sa monture et partit sans plus d'embarras.

L'aubergiste était en train de fermer sa maison. Ce soin terminé, il rentra dans ce qu'il appelait le salon particulier.

— Quand Votre Honneur souhaitera monter à sa chambre?... dit-il.

— Conduisez-moi, répondit Trenck simplement.

L'aubergiste prit la lampe de la table, lui éclaira le chemin, entra avec lui, déposa la lumière sur un meuble, et se prépara à sortir en lui souhaitant une litanie de bonsoirs.

— Un instant, lui dit Frédéric; fermez cette porte et écoutez-moi.

— Qu'y a-t-il pour le service de Votre Honneur?

— A ce que j'ai pu voir, votre auberge n'est pas très fréquentée, et vos affaires ne doivent pas beaucoup prospérer ?

— Ne m'en parlez pas, monseigneur ; cette maudite guerre a éloigné toutes mes pratiques, et depuis la paix, ayant perdu le chemin de la maison, elles ne sont pas revenues... Le commerce est mort... J'ai été obligé de congédier une partie de mes domestiques... Un de ces jours, si cela continue, je mettrai la clef sous la porte.

— Ne vous pressez pas tant de maudire votre sort ; il vous est peut-être arrivé ce soir une fortune.

— A moi !... Votre Honneur se moque !

Trenck tira de sa poche une bourse qu'il fit sonner, pour prouver qu'elle contenait de l'or. Les prunelles de l'avide hôtelier pétillèrent et s'attachèrent sur ce trésor, comme si elles voulaient l'attirer en le magnétisant.

— Vous voyez ceci ? dit Trenck.

— Oui ! oui !

— Eh bien ! il ne tient qu'à vous de le gagner.

— Moi ! cette bourse pleine d'or !... Oh ! décidément, Votre Honneur s'amuse à mes dépens ; c'est une plaisanterie, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Ai-je donc l'air de rire ?

— Au fait, non ! Et tout cet or pourrait être à moi ?

— A une seule condition.

— Oh! parlez, parlez, il y en aurait plusieurs...

— Vous venez de recevoir un voyageur ?

— Oui.

— Y en a-t-il d'autres chez vous ?

— Lui et Votre Honneur, pas davantage; les temps sont si durs!...

— C'est bien... Où l'avez-vous logé ?

— Au numéro 7, dans la chambre du milieu, où je l'ai laissé occupé à écrire sa correspondance, en compagnie d'un pot de vin, car il n'a pas voulu souper...

— Je le sais.

— Ah!

— Y a-t-il loin d'ici au numéro sept ?

— Vous êtes au numéro deux ; vous avez pu remarquer que toutes mes chambres se tiennent et prennent jour sur la galerie qui règne sur trois des quatre côtés de ma cour.

— De sorte que sans quitter cette galerie, je peux arriver jusqu'à la chambre de ce cavalier?

— Oui, Votre Honneur.

— Et votre valet, où couche-t-il ?

— Dans l'écurie, auprès de ses chevaux.

— A merveille... Voici ce que je vous propose.

— J'écoute.

— Vous allez d'abord clore votre maison,

— C'est fait.

— Vous ferez coucher votre valet.

— Il doit l'être, le paresseux !

— Vous vous enfermerez vous-même dans votre chambre.

— C'est mon habitude.

— Et, quelque chose que vous entendiez cette nuit dans la maison, vous ne bougerez pas ; si l'on frappe, vous n'ouvrirez pas... Moyennant cela, cette bourse est à vous.

L'aubergiste se gratta la tête à deux mains.

— Diable !... que Votre Honneur me pardonne, mais il me semble qu'il y a là-dessous une grosse affaire, qui pourrait bien me conduire pardevant les magistrats...

— Rassurez-vous... Je vous atteste, sur mon honneur, que vous ne serez point inquiété par ce qui va se passer.

— Cependant... ce voyageur? fit l'homme, dont la bourse continuait de fasciner le rayon visuel.

Ce voyageur m'attend; nous devons nous rencontrer pour avoir ensemble une importante explication... Il est possible que cette explication finisse d'une manière orageuse... mais cela ne regarde que nous...

— Une explication ?... J'entends fort bien !...

— Je vous promets... je vous jure, s'il le faut, que votre responsabilité sera mise à couvert, et que, quelque chose qui arrive, vous n'aurez aucun risque à courir.

— Je ne crois pas qu'un seigneur tel que vous paraissez être veuille abuser de la bonne foi d'un pauvre homme comme moi ?

— Enfin, décidez-vous... Dois-je garder cette bourse ?...

— Dame ! il est certain que si je ne cours aucun risque ?...

— Aucun.

— Je suis bien maître de barricader ma maison... Je peux bien avoir le sommeil dur... et il ne m'est pas interdit de donner un tour de clef à l'écurie pour que mon garçon n'aille pas courir le guilledou, ou ne me vole pas mon avoine.

— Cela me paraît incontestable.

— J'accepte, répondit l'hôtelier en avançant sa main ouverte, dans laquelle Trenck laissa tomber la bourse.

— Demain, ajouta le baron, si je suis content de vous, je doublerai la somme.

— Vous le serez, monseigneur, vous le serez ! affirma l'homme en se retirant avec les marques d'un dévouement aussi aveugle que son hôte pouvait le souhaiter.

Trenck prêta quelque temps l'oreille sur la galerie de bois ; il entendit l'aubergiste traverser la cour, enfermer son garçon d'écurie, rentrer dans son corps de logis et s'y barricader résolûment.

Toute espèce de bruit ayant alors cessé, il

prit ses pistolets, et se dirigea doucement vers la chambre qu'on lui avait indiquée.

La porte était soigneusement fermée, mais cette chambre, disposée comme toutes les autres et d'après le mode que nous avons décrit, prenait jour par une fenêtre donnant sur la galerie. Derrière les rideaux on distinguait la lumière de la lampe gardée par le voyageur qui l'habitait.

Par suite de la grande chaleur, celui-ci avait dû entr'ouvrir la fenêtre, et les battans n'étaient retenus que par l'espagnolette.

Il n'y avait pas d'erreur possible; cette chambre était la seule éclairée, et il ne se trouvait dans l'auberge qu'un étranger et lui. Sûr de son fait, Trenck ne s'arrêta pas à frapper, ce qui aurait pu l'exposer à un refus; il souleva brusquement l'espagnolette, poussa la fenêtre et sauta dans la chambre.

Le voyageur était occupé à écrire, absorbé dans ce travail par la sécurité d'un homme que rien ne saurait interrompre, et peut-être par l'importance et la gravité de ce qu'il écrivait. A cette invasion soudaine, il tourna la tête en commençant une exclamation qui expira sur ses lèvres, glacées par la stupeur.

D'un seul coup d'œil il venait d'apercevoir les traits de l'homme qui ne craignait pas de pénétrer chez lui avec cette violence, et ses traits se couvrirent d'une pâleur affreuse.

Trenck marcha sur lui un pistolet de chaque main.

Le voyageur se redressa en sautant sur les siens, déposés par hasard ou par prudence à côté de lui sur la table, et il se leva devant son adversaire, dont le visage coloré et animé offrait avec le sien un étrange contraste.

Ainsi face à face, à quelques pas l'un de l'autre, debout et se mesurant de l'œil, tenant des armes qui semblaient impatientes d'éclater dans cette chambre sombre, dont la lampe éclairait à peine un coin, ces deux hommes étaient terribles à voir.

— Ah! vous m'avez compris, monsieur de Jackinsky, dit Trenck avec un sourire farouche, en voyant le major saisir ses armes. Vous savez qu'un de nous deux ne sortira pas vivant de cette chambre.

— Monsieur de Trenck!... exclama d'un accent guttural le major, crispé dans l'épouvante et la rage.

— Ne tremblez donc pas ainsi!... fit son ennemi l'écrasant de son sarcasme et de la supériorité de son calme triomphant; ne tourmentez pas vos pistolets... On jurerait que ma vue vous fait peur... Vous devriez y être habitué, pourtant!

Chaque trait démoralisait de plus en plus l'ancien bourreau de Magdebourg. Il ne trouvait pas un mot à répondre, et laissait, en dévorant

sa rage, cet ennemi odieux exercer à son tour sa supériorité sur lui ; supériorité du courage et de la justice cette fois.

Trenck, savourant cette représaille et tenant le misérable écrasé sous son regard chargé d'éclairs, reprit encore :

— Laissez reposer vos pistolets, vous dis-je ; je ne suis pas un assassin, moi !... Si je veux votre vie, soyez tranquille, je ne vous refuse pas le droit de la défendre.

— Monsieur de Trenck... ceci est un guet-apens... articula enfin le major.

— Non pas, monsieur, non pas !... Ceci est un combat loyal, où les chances seront également partagées.., où il y aura une victime... mais où il n'y aura ni assassin ni bourreau.

Cette voix vengeresse trouvait pour prononcer certains mots des inflexions terrifiantes, à faire rentrer le mauvais esprit dans les entrailles de la terre.

— Et si je refuse ?... hasarda Jackinsky, en cherchant de sa prunelle fauve à lire dans la pensée de son adversaire.

Mais cette pensée ne se cachait pas, et la physionomie ouverte de Frédéric l'exprimait avant même qu'il eût parlé.

— Vous ne ferez pas cela, répondit-il froidement, vous ne me forcerez pas à vous infliger une insulte inutile... Allons, monsieur de Jackinsky, ne me connaissez-vous pas ?... Vous

savez bien que cette occasion évitée au prix d'un outrage, vous me retrouveriez partout, à toute heure, quelque part que vous vous cachiez; et que vous m'entendriez sans cesse, au milieu de vos jours ou de vos nuits, vous crier : « Jackinsky, je te hais!... Jackinsky, je t'exècre pour les tortures que tu m'as fait subir, sans pitié, sans entrailles!... Jackinsky, j'ai juré de te tuer, et je te tuerai, parce que tu as été cruel et lâche!... »

— Misérable!

— Allons donc!... Tu t'émeus, à la fin... Et tu vas te battre?

— Non, pas ici... pas cette nuit... pas dans cette chambre... sans témoins... Non, mais demain, au jour...

Trenck éclata en un rire terrible.

— Ah! oui, dit-il, comme en Silésie, n'est-ce pas, lorsque au lieu de témoins tu m'envoyas des sbires! Non pas, non pas... Je te l'ai dit, l'un de nous deux doit rester mort à cette place!...

— Eh bien! soit!... Car, moi aussi j'ai soif de ton sang... Mais, si je te tue, qui prouvera que je ne t'ai pas assassiné?...

—En effet, on pourrait s'y tromper, avec toi. Tiens, reprends cette plume et ecris. Moi, je prends celle-ci et je te donne l'exemple.

En même temps, Frédéric attira à lui une feuille de papier, trempa la plume dans l'encrier, et dicta en ecrivant lui-même:

« Que l'on n'accuse personne de ma mort.
» C'est moi seul qui, volontairement, ai mis
» fin à mon existence. »

— As-tu signé? demanda Trenck.

— Oui...

— Alors, fais comme moi.

Il plia le papier et le mit en évidence dans la poche de sa veste, pour que ce fût le premier objet qui frappât les yeux si c'était lui qui succombait. Jackinsky l'imita.

— A présent, reprit Trenck, fermons cette fenêtre; poussons ces volets... barricadons cette porte... et que Dieu nous juge!...

— Mais les conditions?...

— Les conditions?... Tu as ton épée, j'ai la mienne; tu as tes pistolets, j'ai les miens. Nous nous battrons à l'épée d'abord, c'est notre arme naturelle, et si l'épée vient à nous faire défaut, eh bien, ensemble, en même temps et loyalement, nous en appellerons à nos pistolets, en tirant toi de ce bout de la chambre, moi de celui-ci, nos deux coups, et si ce n'est assez, nous rechargerons jusqu'à ce qu'un de nous deux ait tué l'autre.

— C'est horrible!

— As-tu peur, misérable!... murmura la voix implacable de Trenck.

— Va! je suis prêt! dit le major, en assujettissant ses pistolets a sa ceinture et en saisissant son épée.

Frédéric l'imita et tombant en garde :

— Jackinsky, prononça-t-il d'un ton solennel, Jackinsky, garde-toi

La lutte s'engagea dans un étroit espace, entre la table, où brûlait la faible lampe, qui n'éclairait cette scène que pour ajouter à son caractère terrifiant, et le lit placé le long du mur. Il y avait à peine de quoi se mouvoir, et il était impossible de rompre.

Le major, en proie à une terreur plus puissante que la haine et l'instinct même de la conservation, essaya de ferrailler. Mais l'épée implacable et vigoureuse de son adversaire semblait jouer avec la sienne, comme un hochet tenu par une main d'enfant.

— Décidément, Jackinsky, lui dit-il, tu n'as donc d'énergie que quand tu tiens les gens à ta merci, et que tu t'abrites derrière une haie de sbires !... Tu ne vois donc pas que je prends pitié de toi depuis un quart d'heure, et que d'un revers je peux te désarmer ?

Le major voulut répondre ; mais le baron le fit comme il le disait, et sans effort, par un simple effet d'adresse et de sûreté d'œil, il fit voler l'épée de son ennemi au bout de la chambre.

Profitant de ce succès, il aurait pu, avec un geste de plus, enfoncer son fer dans la poitrine qui s'offrait à lui, découverte.

Eh bien, poussant au delà de toutes limites

la générosité, oubliant tant de causes de légitime vengeance, devant cet homme désarmé, il mit la pointe de son épée bas, et dit froidement :

— C'est à recommencer, major Jackinsky ; reprenez votre arme et tenez-la mieux. Je vous attends !

Mais soudain le misérable tira à la fois ses deux pistolets de sa ceinture, se ramassa sur lui-même, et ajusta son trop magnanime ennemi en proférant un cri rauque qui n'a de nom dans aucune langue.

Un premier coup partit : l'éclair raya l'espace, que la fumée remplit soudain, voilant la lueur de la lampe, et dérobant une seconde les combattans l'un à l'autre.

La balle effleura la tempe de Frédéric et enleva une mèche de ses cheveux.

— Et moi qui allais lui faire grâce !... exclama le vaillant jeune homme. Allons, tu l'auras voulu ! ajouta-t-il. Traître, pour la seconde fois, je t'avertis et te crie : Jackinsky, gardetoi !...

Le major avait ménagé son second coup. La fumée se dissipant un peu, il entrevit au fond de la chambre, en face de lui, la haute stature de Trenck, qui ne cherchait pas à se dissimuler.

Il tira de nouveau, mais son feu se croisa cette fois avec celui de notre héros.

Un bruit sourd celui de la chute d'un corps,

suivit le bruit éclatant de la double détonation.

Jackinsky tombait à la renverse, exhalant son dernier cri avec son dernier souffle.

L'aubergiste avait tenu parole ; rien n'avait bougé dans la maison, hermétiquement barricadée. Mais il n'avait pu empêcher les explosions d'éveiller le voisinage ; une rumeur inquiétante commençait à se manifester; on heurtait si violemment à la porte et aux volets qu'ils menaçaient de céder.

Trenck se hâta d'ouvrir la fenêtre de la chambre ; un limpide rayon de lune s'y introduisit, et vint frapper le visage pâle de Jackinsky, gisant dans une mare sanglante.

En contemplant, étendu inanimé à ses pieds, hors d'état désormais de nuire à personne, cet homme qui lui avait fait connaître des tortures inouïes, Trenck laissa cependant tomber sur lui un regard de pitié.

— Le malheureux !... murmura-t-il. Mais Dieu sait que je me suis vengé de lui suivant le droit et la justice !... Victime, j'ai tué le bourreau.

Le tumulte, qui augmentait du côté de la rue, l'arracha à cette méditation.

— Allons, dit-il, c'est fini !... Que le ciel lui pardonne, comme je lui pardonne, moi.

Puis il enjamba la fenêtre, en attira à lui les deux montans, qu'il assujettit, comme il les a-

vait trouvés, au moyen de l'espagnolette, et regagna sa chambre, où il s'enferma.

Il entendit encore certains bruits; l'auberge avait été ouverte ou forcée; on marchait dans la galerie, du côté de la chambre n° 7; puis, peu à peu, le tumulte, après avoir atteint son maximum, décrut et s'apaisa.

Frédéric, sans chercher à connaître ce qui se passait, et voyant sa chambre respectée, se jeta sur son lit, et, nous ne craignons pas de l'affirmer, tels étaient le calme de sa conscience, sa foi dans la justice de sa cause, qu'il finit par s'endormir et par goûter pendant quelques heures un repos bienfaisant, exempt de tout mauvais songe.

XXI

Le dernier rendez-vous

La matinée était déjà avancée, et Frédéric dormait encore, lorsque le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant l'auberge de l'*Aigle noir* vint le tirer de ce sommeil paisible et réparateur.

Presque aussitôt on heurta à sa porte.

— Ouvrez, monseigneur, c'est moi, dit la voix de l'aubergiste du ton le plus rassurant.

— Eh bien, mon ami, lui dit Trenck, que vous avais-je promis?

— Oh! Votre Honneur est homme de parole, on peut se fier à lui. Tout s'est passé le plus naturellement du monde. Les magistrats attirés par l'esclandre du voisinage sont arrivés et ont coupé court aux méchantes suppositions, en montrant un papier trouvé sur le cadavre du voyageur du n° 7, par lequel cet homme déclarait qu'il était décidé à se donner la mort. Comme c'était parfaitement signé, son nom, qui est celui d'un officier chassé de la citadelle de Magdebourg, a révélé en même temps la cause toute simple de sa résolution. Ce n'est pas l'embarras, ajouta le fripon en clignant de l'œil, trois coups de pistolet pour une seule blessure! Il faut croire que la main lui tremblait joliment... C'est égal, c'est une affaire fâcheuse pour moi, vous comprenez, nos paysans sont si superstitieux! du sang versé chez moi! Voilà mon auberge compromise.

— Mais voici de quoi vous permettre d'attendre qu'elle reprenne, interrompit Trenck, en lui jetant une seconde bourse.

— Que Votre Honneur soit béni! vous avez réplique à tout. Mais je venais pour vous annoncer qu'il y a en bas...

— Je sais, une voiture... quelqu'un qui m'attend. J'y vais. Je vous laisse mes effets, mon cheval. Nous nous reverrons ce soir.

— Quand il plaira à Votre Honneur; jamais assez tôt pour moi, car en vérité je me sens porté pour un gentilhomme de votre distinction d'une affection toute particulière.

Trenck sachant à quoi s'en tenir sur la source de cette tendresse, était déjà au bas des degrés, impatient de s'assurer s'il s'était trompé sur l'auteur du billet de la veille.

Une berline stationnait sur le chemin, il y courut, franchit le marche-pied, ouvrit la portière : c'était bien le baron de Pœllnitz, qui se tenait tapi au fond.

— Entrez et refermez, lui dit rapidement le vieux diplomate.

Frédéric obéit, s'assit près de lui, et la voiture se mit aussitôt en marche.

— Bonjour, mon cher Trenck, dit alors Pœllnitz.

— Ah ! baron, je vous avais deviné !

— Vraiment !... se récria le chambellan avec un vague effroi; au moins, j'espère que vous n'en avez parlé à personne?

— Ne me recommandiez-vous pas le secret? Mais ces précautions, pour quel motif? Que voulez-vous de moi? Où allons-nous?

— Quoi ! ne le devinez-vous pas aussi ?...

— Je vous avoue que je me suis vainement creusé la cervelle, et que ce mystère n'a fait qu'irriter ma curiosité.

— Décidément, vous serez toujours le même,

Ni la cour ni la prison n'auront eu le pouvoir de vous pénétrer de la nécessité de certaines exigences de prudence et de résignation, qui sont l'apanage essentiel de l'homme sage condamné à vivre dans la société des fous.

— Ouf!... Vous parlez en philosophe; mais je suis de ces fous, et par conséquent on ne peut plus impatient de savoir...

— Deux heures de voyage... Votre impatience ne saurait-elle donc ronger son frein jusque-là?

— Deux heures! quand on vient de passer dix ans de suite en prison et qu'on n'a pas encore eu le loisir de respirer l'air de la liberté!... Mais c'est deux siècles!... Allons, cher baron, dites-moi tout de suite où vous me menez.

— Enfant gâté!... eh bien! nous allons... à Quedlinbourg.

— A Quedlinbourg!...

— Plus bas! Voilà un de ces noms qu'il ne faut pas crier sur les toits!... Le roi n'aurait qu'à nous entendre!

— Le roi!... sur cette route déserte!

— Le roi est comme Dieu, partout.

— Quel blasphème!... Mais vous me rendez trop heureux pour que je vous en fasse un crime... Ainsi, vous me conduisez vers elle, je vais la voir!...

— Moi! par exemple!... Je ne vous conduis pas!... C'est vous qui avez voulu me suivre!...

Que diable, vous avez des façons de parler tranchantes!... Vous n'avez rien à perdre, vous! Mais moi, qui n'ai que ma place de chambellan...

— Et de surintendant de l'Opéra...

— Peuh! une misère! plus d'honneur que de profit!... Ah! mon cher Trenck, il faut que je vous aime pour avoir consenti... Et à quel propos, je vous prie?...

— Comment, à quel propos?... vous le demandez?

Pœllnitz poussa un soupir, regarda son protégé avec une espèce de commisération affectueuse, et acheva :

— Certes, je le demande, et, demain peut-être, vous vous poserez la même question.

— Baron! baron, vous ne respectez donc pas plus qu'autrefois ce que tout le monde considère, le rang, le mérite, la beauté?...

— Ta ra ta ta!... Je prise au contraire profondément, à ma manière, toutes ces qualités-là, ou tout au moins la première... mais...

— Mais?...

— Patience... patience... nous arriverons.

Le scepticisme désenchanteur du baron de Pœllnitz déteignit sur son jeune et ardent compagnon, en dépit des efforts de celui-ci pour écarter cette influence; et pendant ce voyage de deux heures, il se livra en lui-même une lutte entre ses aspirations et cette influence glaciale.

Un sentiment dont il ne se rendait pas compte attiédissait l'enthousiasme qu'il aurait dû éprouver, et, par un prestige étrange, l'image de Léa ne cessait de se placer entre lui et la princesse.

Cependant, à l'aspect des antiques et imposantes murailles de l'abbaye qui fut jadis la résidence impériale et redoutée de Henri l'Oiseleur, une émotion violente s'empara de lui.

Ce château, bâti sur une hauteur considérable, à une époque où l'on ne connaissait pas l'usage des voitures, est difficilement accessible à celles-ci, malgré les travaux modernes, déjà exécutés au milieu du siècle dernier.

Pour ce motif, ou pour mettre moins d'apparat dans leur arrivée, le baron de Pœllnitz fit arrêter sa berline dans une des rues de la vieille ville, assise au pied du manoir.

— Nous ferons le reste du chemin à pied, dit-il, en donnant l'exemple à Frédéric, qui se mit à marcher près de lui, en proie à des sensations si vives, qu'il n'avait pu le questionner, et que son regard s'attachait, par une aspiration invincible, sur l'antique construction.

Un pressentiment lui disait que c'était là qu'allait se décider son existence.

Tout en gravissant le chemin qui circule en lacet de la base au haut de la montagne, Pœllnitz affectait de ne pas s'apercevoir de son trouble et de lui raconter les légendes attachées à

ces lieux historiques, depuis le temps des empereurs de la maison de Saxe jusqu'à l'illustre femme qui avait précédé d'un demi-siècle la princesse Amélie dans le titre d'abbesse de Quedlinbourg. Cette femme, Aurore de Kœnigsmark, mère de Maurice de Saxe, repose dans ses caveaux, dont la vertu merveilleuse a préservé ses restes de la corruption habituelle de la tombe.

Pœllnitz pouvait parler, Trenck ne l'entendait point, et chaque pas qui le rapprochait du but redoublait son émotion.

Aux portes de l'abbaye, une femme âgée, vêtue d'un costume gris, sur lequel tranchait une ceinture bleue, les reçut silencieusement, comme des voyageurs attendus, et marcha devant eux pour les introduire dans l'enceinte.

Là, au moment de franchir les degrés d'un vestibule, Pœllnitz s'éclipsa, sans qu'on pût dire par où.

Frédéric, habitué à ses façons, ne s'en préoccupa nullement ; il franchit une pièce d'entrée, puis une grande salle froide et nue, aux arceaux saxons, témoin sans doute naguère des pompes de la cour impériale puis des solennités des dix conciles de Quedlinbourg, et foulée enfin par les chanoinesses luthériennes.

Mais toutes ces dates mémorables tenaient en ce moment peu de place dans l'esprit de notre héros ; arrêté au milieu de cette salle, dont

la solennité recueillie et glaciale contrastait avec l'état de ses sens, il se reportait, par le souvenir, aux magiques années où il avait vu Amélie si brillante de charmes et d'attraits. Se sentant si voisin d'elle, dans ces murs qu'elle habitait, où elle l'appelait, il la rêvait toujours effaçant par sa beauté radieuse toutes les dames de la cour du roi son frère, et le distinguant, lui pauvre officier de fortune, au milieu de cette foule resplendissante de titres et de joyaux.

C'était le mirage du passé évoqué par les palpitantes aspirations du présent. Il avait l'air d'un chevalier attiré par une magicienne dans quelque château d'aspect étrange, rempli de prestiges, et son imagination se laissait emporter au galop dans le pays des chimères.

Un bruit le rappela à la réalité; c'était celui d'une porte qui s'ouvrait doucement, comme s'était refermée après lui celle par laquelle il était entré.

Elle livra passage à une femme, ou plutôt à une ombre blanche, qui s'avança vers lui d'un pas chancelant et mal assuré.

Cloué d'abord sur place, par cette apparition, dans laquelle il lui semblait trouver une vague et lointaine ressemblance avec une image évoquée tout à l'heure, il se décida et s'avança lui-même à sa rencontre.

Mais quel réveil! quelle suprise!

Sur un corps grêle et appauvri se balançait une tête dont le poids semblait trop lourd pour ce corps débile; des cheveux rares et presque blancs couvraient cette tête sans cesse remuante. A travers ces rides entassées et creuses, dans ce visage défiguré et terreux, dans ces yeux ternes et sans fixité, dans toute cette enveloppe privée de soutien et de forme, dans ces bras décharnés et sans ressorts, dans ces mains contrefaites, où les doigts contournés n'avaient plus de tact ni de mouvemens libres, comment retrouver celle qu'il avait tant aimée ? comment y reconnaître la fleur, la jeunesse, les traits les plus réguliers, le teint le plus pur, les grâces les plus séduisantes, les appas de la beauté la plus accomplie et tous les charmes de la physionomie la plus parfaite ? (1) Hélas! vanité et fragilité, Frédéric, le cœur serré par une métamorphose si cruelle, se demanda si c'était bien là l'abbesse de Quedlinbourg d'aujourd'hui, ou si ce n'était pas celle qui reposait dans les cryptes funéraires de ce manoir maudit!

— Frédéric?... murmura-t-elle d'une voix entrecoupée par l'émotion et par les larmes; Frédéric, est-ce vous enfin que je revois?...

---

(1) Que la sensibilité du lecteur nous pardonne cette douloureuse peinture ; elle appartient au baron Thiébault, qui, après avoir connu Amélie dans l'épanouissement de son bonheur, la connut aussi dans ses malheurs, et nous en a laissé la description navrante.

Elle n'en put dire davantage et tomba dans un grand fauteuil, où elle couvrit son visage de ses mains.

La voix même de la princesse avait ressenti l'influence néfaste du mal qui la minait lentement. Mais son accent ne rappela pas moins Trenck à lui, et il tomba aux pieds de l'infortunée que ses malheurs avaient plus éprouvée que lui-même.

— Amélie! Amélie!... dit-il, suffoqué par l'émotion.

Il se passa plusieurs minutes avant que ni l'un ni l'autre pussent échanger d'autres mots que leurs noms. Leurs larmes, qu'ils confondaient sans pouvoir les tarir, n'en disaient-elles pas plus que tous les discours!

Enfin, la princesse, plus forte, plus résolue, mieux préparée surtout à cette scène déchirante, lui tendit la main, le releva, et, raffermissant sa voix, lui adressa d'interminables questions sur ses malheurs.

Quoiqu'il y répondit avec réserve afin de ménager sa sensibilité, elle devançait ses explications, recueillait avec un intérêt palpitant les détails, et insistait souvent sur ceux qu'il omettait, de manière à prouver qu'elle les connaissait déjà, mais qu'elle tenait à en recevoir la confirmation de sa bouche.

Elle ne pouvait détacher de lui son regard ému, empreint d'une admiration profonde qui,

pour la première fois depuis bien des années, dissipait la morne apathie incrustée sur ses traits.

— Et c'est pour moi, dit-elle quand il eut fini, que vous avez souffert tout cela!... Oh! merci de votre courage!... merci de votre constance! ajouta-t-elle plus bas.

— Que parlez-vous de mon courage, de ma constance... lorsque vous-même portiez une peine plus lourde que la mienne! Non, non, c'est moi qui suis le moins à plaindre; c'est vous qu'il faut admirer, et que j'admire!

— Je n'ai jamais douté de votre cœur, répondit-elle, et je vous retrouve bien tel que je l'espérais!

Il voulut parler, elle l'interrompit et tira de son sein un médaillon, celui-là même qui avait été saisi sur Frédéric à son arrivée à Berlin, après la trahison de Dantzick.

— Prenez, mon ami, lui dit-elle en accompagnant ce don d'un sourire douloureux; vous pouvez le montrer maintenant, je ne crains pas qu'on me reconnaisse.

Le secret de cette entrevue, qui ne pouvait rester ignorée du roi et qu'une autorisation tacite couvrait peut-être, était tout entier dans ces tristes paroles. La sœur du grand Frédéric était désormais trop différente d'elle-même, le monarque orgueilleux n'avait plus à craindre que la folle et audacieuse passion du baron de

Trenck se jetât en travers des calculs de son inexorable politique. Ces paroles pourtant contenaient une allusion à une scène qui atteignait la juste susceptibilité de Frédéric.

— Sur mon honneur, dit-il de ce ton et avec ce regard qui imposent la conviction, ce que mon messager est venu attester à Votre Altesse était la vérité. Ce portrait, d'un prix inestimable pour moi, fut constamment mon trésor le plus cher et le plus secret. Il n'est sorti que deux fois de mes mains, la première par la trahison d'un valet, la seconde par la violence des geôliers du roi.

— Je le sais, répondit doucement la princesse; je le sais, je vous crois, et ce n'est pas une indiscrétion que je voulais vous reprocher, mais un retour sur ma triste personne que je voulais faire.

— Amélie !... s'écria Trenck, ne tenez pas de ces discours! Si vous portez les traces de vos chagrins, vous ne m'en êtes que plus chère, puisque c'est par moi et pour moi que vous avez souffert ainsi! Je suis resté attaché à mes sermens, et, dans ce moment même, laissez-moi vous jurer que rien n'est changé en moi, et permettez-moi de consacrer le reste de mes jours à vous le prouver!

La pauvre femme, vieillie si longtemps et si complétement avant l'âge, hocha la tête avec son sourire d'âme en peine et lui dit :

— Non, mon ami... Nous pouvons évoquer le passé, mais non point le faire revivre. Tout est fini... Regardez-moi, Frédéric... Ne voyez-vous pas que j'ai un pied dans la tombe, et que vous attacher à moi ce serait vous lier à une morte ! Vous êtes jeune, au contraire, dans la force de l'existence, et je n'accepterai pas votre sacrifice. Me jugez-vous si mal que vous me croyiez capable de reconnaître votre attachement au prix de votre bonheur ?

— Amélie !... voulut-il dire.

Mais elle lui imposa doucement silence ; et, se levant avec une résolution soudaine et énergique,

— Trenck, reprit-elle, vous avez un moyen plus sûr de me prouver cet attachement, c'est de me renouveler votre serment d'obéissance aveugle et absolue.

— En est-il besoin ?... ma volonté n'est-elle pas entre vos mains ?

— Eh bien, reprit la princesse avec un inexprimable sentiment de tendresse et de persuasion, la dette que j'ai contractée envers vous, une autre femme seule peut l'acquitter.

Il n'osa pas comprendre, et resta immobile et muet, suivant des yeux Amélie, qui ouvrait la porte par laquelle elle était venue.

Elle prit par la main et attira doucement une jeune femme vêtue du costume des orphelines de la maison, robe grise et ceinture bleue, et

sans rien dire elle l'amena devant Frédéric.

Celui-ci, hors de ses sens, éperdu, douta d'abord de ce qui lui arrivait, de ce qu'il voyait. Tant de choses, tant d'événemens, tant de rencontres en un si court espace, succédant à des années de silence et d'anéantissement! Cependant, à la vue de la jeune femme que la princesse semblait lui présenter, il s'élança à leur rencontre, et la surprise, le saisissement, lui arrachèrent un mot :

— Léa!

— Oui, dit Amélie, Léa l'orpheline, à qui j'ai voulu servir de mère, et que je vous donne, au nom du serment que vous m'avez engagé, comme une compagne digne de vous, par son courage et par sa grande âme.

Qu'ajouter à cette scène, où des larmes d'attendrissement suppléèrent aux paroles, sinon que Trenck ne partit pas seul pour son exil, qui n'avait plus rien de douloureux, car il emmenait avec lui la tendresse et le bonheur.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

ÉPILOGUE

Il ne nous reste plus qu'une page à tracer : nous l'emprunterons à l'histoire, sans amplifications et sans commentaires, en lui laissant sa signification et son éloquence.

Le 7 thermidor an II de la République française — 25 juillet 1794 — c'est-à-dire plus de trente ans après les événemens que nous venons de raconter, un convoi de charrettes sortait de la Conciergerie, conduisant à l'échafaud trente-huit condamnés.

Elles suivirent, avec leur escorte ordinaire de soldats à pied et de gendarmes à cheval, les quais, la rue, puis le faubourg Saint-Antoine, et s'arrêtèrent sur la place du *Trône-Renversé*, où depuis quelque temps on avait transporté le sinistre appareil. L'avant-veille, les exécutions s'élevaient à quarante-cinq ; la veille, 6 thermi-

dor, à trente-six ; le lendemain, elles devaient être de cinquante-trois.

La fournée offrait, ce jour-là, une réunion qu'on pouvait croire choisie à dessein, ainsi que la chose arrivait aux bourreaux raffinés qui composaient les listes, afin d'éveiller par le contraste de l'importance de certaines des victimes et de l'humble position des autres, la curiosité populaire.

Il s'agissait d'ailleurs, quant aux motifs de la condamnation de tant d'innocens, d'un de ces complots inventés par l'impitoyable comité de salut public, dans le but d'entretenir la terreur et de vider les prisons sans renvoyer les prévenus en liberté. Ces infortunés avaient été en grande partie arrachés aux cachots de Saint-Lazare, pour être conduits au Tribunal révolutionnaire, puis jugés et exécutés dans les vingt-quatre heures.

Tous les rangs de la société y figuraient donc pêle-mêle : à côté d'ecclésiastiques, de marchands, d'hommes de loi, de commis, l'aristocratie de talent y coudoyait l'aristocratie de naissance. C'était le poète Roucher, l'auteur des *Mois*, encore jeune, assis sur le même banc qu'André Chénier, qui avait à peine trente ans, et qui, en sortant du tribunal, s'écriait en se frappant le front :

— Et pourtant, j'avais quelque chose là !

Les deux poètes, indifférens et supérieurs à

la mort, se récitaient leurs derniers vers pendant ce lugubre trajet.

Parmi les nobles, il y avait un marquis de Montalembert, un marquis de Créqui-Montmorency, un comte de Bourdeilles, un Montcrif, un d'Houdetot, une dame de Maillé, veuve du lieutenant des maréchaux de France ; puis le conseiller Goësmann, illustré par les *Memoires* de Beaumarchais ; Léonard, le coiffeur de la reine Marie-Antoinette, un officier du gobelet, un pourvoyeur de la maison du roi.

Dans le nombre de ces tristes victimes réclamées par le tranchant de l'échafaud, et que, deux jours plus tard, la chute de Robespierre eût sauvées, on distinguait encore dans la charrette où les deux poètes échangeaient leurs confidences et leurs inspirations, un vieillard qui devait approcher de ses soixante-dix ans, quoique l'âge eût peu marqué ses atteintes sur sa personne.

Il était de haute taille, car, même assis, comme il se trouvait alors, il dominait ses compagnons de sa tête couverte de beaux et épais cheveux blancs, coupés à la nuque par les ciseaux du bourreau.

Ce condamné se faisait remarquer surtout par un grand air de noblesse; il était calme sans forfanterie; seulement, quand les aboyeurs apostés sur le passage des charrettes pour surexciter le peuple, qui commençait à se blaser

sur ces spectacles homicides, et même à protester par des sifflets; quand, disons-nous, les aboyeurs élevaient trop leurs voix autour de lui et arrachaient quelques clameurs à la foule, un éclair sillonnait l'œil profond et vif de ce vieillard, un sourire sarcastique se dessinait sur ses lèvres, et d'une voix tranquille et pénétrante,

— De quoi vous émerveillez-vous? disait-il aux spectateurs, ceci n'est qu'une comédie à la Robespierre.

Puis, il retombait dans son silence superbe, et sa pensée semblait se concentrer en lui-même, pour faire sans doute un retour sur les longues années que Dieu lui avait départies.

Elles durent être sombres et amères dans ces derniers instans de sa vie, les réflexions de cet homme, qui, marqué au front par un inconcevable caprice du sort, ne connut les plus vives émotions de la terre, les passions les plus énergiques, les joies les plus ardentes, l'ambition satisfaite, l'amour heureux, que pour les expier par une longue suite d'infortunes et de tourmens, et, toujours innocent, après avoir passé les plus belles années de sa vie sous les verrous, s'en venir à son déclin mourir sur un échafaud.

Car, on l'a compris, cet homme fier, ce vieillard insouciant et résolu, qui marchait au supplice dans le convoi des condamnés du 7 thermidor, c'était le baron Frédéric de Trenck.

Quelle avait donc été sa vie, depuis sa sortie des cachots de Magdebourg, et par quelles suites de péripéties avait-il été amené à cette dernière catastrophe, en France?

C'est que son affranchissement n'avait pas terminé la série de ses agitations et de ses épreuves. Un grand bonheur lui était réservé par son union avec la femme qu'il tenait de la princesse Amélie, et qu'il eût choisie lui-même, sans le serment qu'il avait fait en d'autres temps à la sœur du roi; mais ce bonheur était le seul qu'il dût goûter jamais.

On lui avait fait signer, avant de le rendre à la liberté, un engagement solennel de ne pas chercher à rentrer en Prusse, et de ne rien écrire sur les épreuves iniques qu'il avait subies. Il tint scrupuleusement cette promesse, jusqu'au jour où le successeur du grand Frédéric daigna l'en relever.

A la suite de son mariage avec Léa Mulder, il séjourna quelque temps à Brunswick, où le duc Ferdinand l'accueillit avec intérêt.

Puis, ses affaires de succession éprouvant de continuelles chicanes, il se rendit à Vienne, espérant hâter, par sa présence, sa prise de possession des grands biens de son cousin le Pandour. Le croira-t-on? ses curateurs, exaspérés à l'idée de rendre des comptes, furent bien près de le faire enfermer comme un fou dangereux, et cela malgré le bon vouloir de l'impératrice.

Il n'échappa à ce danger qu'en quittant Vienne à la hâte, après avoir signé forcément un acte de renonciation à ses domaines de Hongrie, et avoir reçu de l'impératrice le titre de major sans obligation de service.

Réfugié à Aix-la-Chapelle, ville libre de l'Empire, il y créa une gazette qui obtint rapidement la vogue, grâce aux renseignemens que l'auteur recevait des diverses cours où il possédait d'anciens amis. Il entreprit en même temps un commerce de produits de la Hongrie avec l'Angleterre. Au moment où l'opération florissait, la mauvaise foi de son associé le ruina. Il ne dut qu'à l'intervention de puissans protecteurs, peut-être à celle de lord Hintford, de ne pas être retenu en prison pour dettes.

Il vint alors en France, où il se lia avec Franklin.

C'était l'époque de la guerre de l'Indépendance américaine ; le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, lui fit de vives instances pour qu'il acceptât un grade dans l'expédition de Rosambeau et de Lafayette. Franklin l'y poussait également et lui présageait une belle fortune militaire, sur ce terrain nouveau, mais il ne put se résoudre à quitter sa femme et il resta en Europe.

Rentré en Autriche avec les débris de ce qu'il possédait, il acheta dans le district de Molk les terres seigneuriales de Zwerbach et de

Graberreck, où il s'était établi avec Léa et ses enfans.

C'est là qu'il reçut le dernier soupir d'Hermann de Schell, qui était venu le retrouver à Aix-la-Chapelle, après avoir renoncé une seconde fois au service de l'Autriche, qu'il avait repris, toujours en Italie, à la suite de l'événement qui l'obligea de fuir de Magdebourg.

Le brave Hermann, ne voulant pas être à charge à son ami, avait manifesté la volonté de s'éloigner, mais ni Trenck ni Léa n'y consentirent, et bon gré malgré il fallut qu'il se résignât à faire partie de la famille, payant son écot par l'amour et les soins qu'il donnait aux enfans de ses hôtes bien aimés.

Quant au vieux Roller, il n'avait pas survécu longtemps à la mise en liberté de son maître.

De plus grands malheurs attendaient Trenck.

Endetté de nouveau par de fâcheux essais d'agriculture et d'économie rurale, il reprit sa plume et essaya de se créer un moyen d'existence par la publication de ses œuvres, dans lesquelles il comprit celles qu'il avait composées en prison, et que les soins de Léa lui avaient conservées.

A l'époque de la publication de ses *Mémoires*, il obtint une vogue et une réputation prodigieuses. Cet ouvrage, écrit par lui en allemand, fut traduit dans toutes les langues; son portrait se voyait partout; le fameux Curtius montrait

au Palais-Royal l'image en cire du prisonnier de Magdebourg, avec le costume et les chaînes qu'il portait dans son cachot. Plusieurs théâtres firent représenter des pièces inspirées par ses malheurs.

Au milieu de ces alternatives, il eut la douleur de fermer les yeux à son héroïque et fidèle compagne.

Ce coup fut terrible et profond ; sans la tendresse qu'il portait à ses enfans, il n'y eût pas survécu. Il avait placé un de ses fils au service de l'Autriche ; après la mort du roi Frédéric II, il en emmena un autre en Prusse, pour l'offrir au nouveau monarque Frédéric-Guillaume, car ce prince, très sensible à ses injustes souffrances, l'avait, comme nous l'avons dit, autorisé à rentrer dans sa patrie.

Bien des motifs aussi le poussaient à exécuter ce voyage. Il n'avait pas revu sa famille depuis Dantzick, et n'avait même pu se faire renseigner sur la situation de son patrimoine, qu'il désirait ressaisir, non pour lui, singulièrement détaché des questions d'intérêt, mais pour ses enfans.

Favorablement accueilli par Frédéric-Guillaume, protégé par le principal ministre, le comte de Hertzberg, qu'il avait connu à Aix-la-Chapelle, il obtint l'annulation de la confiscation prononcée par le roi défunt ; mais ses biens avaient été acquis par un de ses frères, encore

existant et vivant à Kœnigsberg. Il hésita, avec cette générosité qui ne l'abandonna à aucune époque, à poursuivre une restitution qui pouvait porter préjudice à ce frère, et se contenta de sa promesse de donner son héritage à ses enfans.

Sa sœur, Mme de Waldow, ruinée par le fisc à cause de l'intérêt qu'elle lui avait porté, était morte dans la gêne.

Plus favorisé sous le côté des affections que sous celui de la fortune, il reçut de tous les siens de nombreuses marques de tendresse; il revit avec bonheur les personnes qu'il avait connues autrefois, et qui toutes lui prodiguèrent les témoignages de leur joie.

Mais la plus touchante, la plus précieuse de ces entrevues fut celle qu'il obtint de la princesse Amélie. Elle avait bien décliné encore depuis leur rencontre de Quelinbourg, mais elle n'en mit que plus d'empressement à l'accueillir. Hélas! ce furent encore leurs larmes qui, plus que leurs paroles, remplirent cet entretien.

Cette émotion dépassait les forces de l'infortunée princesse; elle ne laissa partir Trenck qu'en lui faisant promettre de revenir et en l'assurant de sa protection pour ses enfans; mais en rentrant dans ses appartemens, elle fut prise d'une crise déchirante, et expira cinq jours après.

Lorsque les premiers symptômes de la Révolution éclatèrent en France, Trenck accourut, poussé par ses convictions politiques et par l'espoir de retrouver des sympathies au milieu de ce peuple qui s'émancipait, lui, si cruellement éprouvé par les abus que l'on prétendait détruire.

Il avait compté sans les préoccupations de cette nation qui jouait chaque jour, dans les rues, un drame autrement large et palpitant que le sien, quelque intérêt qu'il méritât.

La sensation qu'il produisit fut cependant assez grande encore, mais passagère. Il se dédommagea dans la compagnie des célébrités et des talens, notamment dans celle de Latude, que sa longue et injuste captivité avait illustré aussi. On conçoit qu'une sympathie naturelle et sincère n'eut pas de peine à s'établir entre ces deux grandes victimes des caprices et des rancunes impitoyables des grands de ce monde. Mais, au demeurant, Trenck vivait assez obscur, lorsque l'ombrageuse tyrannie de Robespierre et de ses collègues le fit comprendre au nombre des suspects, comme sujet d'une puissance en guerre avec le peuple français.

On le jeta à Saint-Lazare. Il y était assez tranquille, et y recevait même quelques visites, entre autres celles d'un peintre en renom avec qui il s'était lié, Garneray, père des deux artistes que nous avons successivement perdus, et qui ont continué l'illustration de ce nom.

Garneray obtint la permission d'exécuter son portrait dans la prison, et pour cela lui apporta un uniforme complet répondant à son grade dans l'armée autrichienne (1).

Il eût passé les derniers mauvais jours de la Terreur, oublié là, sans cette infernale invention des complots des prisons, qui devaient alimenter encore l'échafaud jusqu'au 9 thermidor.

Ainsi, la mauvaise chance contre laquelle il avait soutenu tant de luttes victorieuses devait prendre une revanche définitive et implacable, et c'était lui qui, le 7 thermidor, à quatre heures du soir, s'avançait vers le supplice, dans la même charrette que ses amis Roucher et André Chénier.

Comme la leur, sa fermeté ne se démentit pas. On eût dit même qu'elle grandissait sous l'empire d'une inspiration généreuse, à mesure que s'approchait l'instant suprême.

Il descendit résolûment du hideux véhicule, et parvenu au pied de l'échafaud, déjà couvert

---

(1) Ce portrait en buste, de grandeur nature, est resté dans la famille du peintre. Il appartient aujourd'hui à Mme veuve Hippolyte Garneray. Trenck, qui avait près de soixante-dix ans, y porte, sous ses épais et beaux cheveux blancs, une physionomie expressive, ouverte, aimable et loyale, qui n'accuse pas son âge, et donne une véritable idée de sa grande et généreuse nature physique et morale. Cette toile est une œuvre doublement précieuse, par son caractère historique et par son mérite artistique.

du sang des victimes qui l'avaient précédé, il en monta les degrés sans faiblesse et sans bravade. Il considéra d'un œil impassible les sinistres apprêts, le couperet dégouttant de sang, et au moment où la main des bourreaux s'abattait sur lui pour l'assujettir à la bascule, il leva un long regard vers le ciel, et murmura avec une sorte de ravissement et d'espoir :

— Amélie... Léa... je vais donc vous rejoindre enfin !...

Ce fut son dernier mot, sa dernière pensée, son aspiration suprême, puisque pour lui l'heure de la mort devait seule marquer celle de l'affranchissement et de la sérénité.

FIN DU BARON DE TRENCK

Paris, imprimerie Schiller, fg Montmartre, 10.



D
258.8
T7F4
v.4

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

